

Spiritus

JEAN-MARIE TILLARD
ADELIO TORRES NEIVA
ERIC MANHAEGHE
PAUL CHATAIGNÉ
PATRICK HOLLANDE
JULIEN CORMIER
MARIE-CÉCILE VEYRON
XXX

LA CATHOLICITÉ DE LA MISSION
VISAGE DE LA VOCATION MISSIONNAIRE
ÉVOLUTION D'UNE PRÉSENCE C.I.C.M.
ÉGLISE, INSTITUTS, MISSION UNIVERSELLE
MISSION AUTREMENT ET ENSEMBLE
J'AI CHANGÉ DE MISSION
ÉGLISE AU MAROC
POUR LA RÉFLEXION
&
ASSEMBLÉE ŒCUMÉNIQUE DE BÂLE
FORUM

mission autrement/2: instituts

1. dossier

Jean-Marie Tillard	La catholicité de la mission / 347
Adelio Torres Neiva	Visage de la vocation missionnaire selon les Constitutions de seize Instituts / 365
Eric Manhaeghe	L'évolution d'une présence CICM (missionnaires de Scheut) en Afrique / 380
Paul Chataigné	Eglise d'origine, Instituts et Mission universelle / 395
Patrick Hollande	Mission autrement et ensemble / 411
Julien Cormier	J'ai changé de mission / 421
Marie-Cécile Veyron	Eglise au Maroc / 427
XXX	Pour la réflexion / 436

2. chronique

L'assemblée œcuménique de Bâle / 440
Forum / 442
La session du Credic à Bâle / 444

3. divers

lectures	Notes bibliographiques / 445
livres	Reçus à la rédaction / 453
table	Tome XXX / 454
	Informations / 456

Dans ce numéro, nous poursuivons le thème, « Mission autrement », en portant notre attention plus spécialement sur les Instituts Missionnaires (IM).

Le dossier s'ouvre par une étude remarquable, croyons-nous, de J.M. Tillard qui entreprend un approfondissement théologique du nouveau contexte ecclésial, centré sur communion-coresponsabilité, et développe les diverses implications pour la Mission. Nous y trouvons une certaine réponse à la question souvent posée: « Quel est le fondement théologique, dans la Mission, de la place et du rôle des Eglises, et des IM dans l'Eglise? »

La recherche sur la « Mission autrement », concernant les IM, se poursuit par l'étude de Torres Neiva sur les nouvelles Constitutions de seize IM. Dans la première partie, l'auteur relève les traits de la vocation missionnaire, qui sont communs aux IM, tout en signalant une certaine diversité. La deuxième partie, qui forme un tout avec la première – dans le prochain numéro, 118 – portera sur le « visage de la Mission ». On peut constater que les IM manifestent une certaine vitalité et sont, semble-t-il, au stade d'un profond renouvellement, du moins la chance leur en est offerte.

Pour concrétiser les études précédentes, Eric Manhaeghe présente la Congrégation des Scheutistes – un exemple parmi d'autres –, l'histoire du passage par une certaine mort, les étapes d'une résurrection difficile et les perspectives d'avenir. De vraies questions sont posées.

La « Mission autrement » touche aux relations entre Eglises d'origine et IM du fait que les Eglises locales sont responsables de la mission locale et coresponsables avec les autres Eglises de la Mission universelle. Quel rôle et quelle place reviennent aux IM? Paul Chataigné s'efforce d'y répondre, en se limitant à l'Eglise de France.

Enfin, les témoignages de Patrick Hollande, de Julien Cormier et de Marie-Cécile Veyron jettent d'autres éclairages sur la vocation missionnaire, qui cherche à se re-situer dans des situations nouvelles ou difficiles.

Notre recherche reste très limitée. Nous consacrerons un jour un numéro entier de Spiritus aux nouveaux IM et aux nouvelles formes de vivre la vocation missionnaire.

Spiritus

LA CATHOLICITÉ DE LA MISSION

par Jean-Marie Tillard

Vice-président de Foi et Constitution du Conseil Œcuménique des Eglises, Jean-Marie R. Tillard, dominicain, enseigne la théologie dogmatique à Ottawa et à Fribourg. En continuité avec la tradition patristique et l'enseignement biblique du rassemblement des peuples pour l'unique eucharistie du Christ, il insiste sur l'ecclésiologie de communion (voir son ouvrage: «Eglise d'églises», Cerf, 1987).

Le présent article représente la réflexion théologique sur l'ensemble du dossier: «Mission autrement», n^{os} 116 et 117. J.-M. Tillard ouvre des pistes, pose des questions, qui méritent d'être explorées (cf. aussi Liminaire).

La fin du XX^e siècle coïncide, étrangement, avec la prise de conscience d'un besoin de réévangélisation. On la perçoit dans toutes les Eglises, et non pas seulement dans les groupes dits évangéliques. Des projets concrets prennent forme¹. Dans le monde orthodoxe, la situation nouvelle des pays de l'Est fait naître une discrète espérance: «la terre attend les semailles» dit un de nos amis russes. L'Eglise catholique romaine, elle, se sent surtout appelée à redire la foi face à un monde qui lui devient indifférent.

L'indifférence prend des visages particuliers selon qu'il s'agit des milieux baignant dans la modernité occidentale, des pays à majorité musulmane, des terres autrefois colonisées et où l'âme traditionnelle continue de commander les attitudes spontanées², des contrées où des religions millénaires ont modelé une façon typique d'être «devant Dieu». La mission devient ici inséparable de l'attention portée aux cultures, aux héritages historiques, à la terre. C'est pour l'évangélisation question de vie ou de mort³. Tout cela pose le problème du lien entre mission et Eglise locale, dans l'ecclésio-

logie catholique. Nous l'examinerons ici dans la perspective de ce que l'on a longtemps appelé « la mission en terres étrangères ».

I. LA CORESPONSABILITÉ DANS L'ÉGLISE LOCALE

Le lien, traditionnel, entre évangélisation et inculturation donne à la mission la dimension de pleine catholicité qui lui est connaturelle et essentielle. On se souvient de ce que Grégoire le Grand écrivait au missionnaire des Angles, Augustin : il faut savoir intégrer à la vie de l'Eglise qui lentement prend racine en une terre nouvelle les éléments du terreau humain qui ne faussent pas l'Evangile⁴. Le but de la mission n'est pas seulement expansion : « couvrir tous les espaces partout ». Il est aussi ennoblissement : apporter à l'œuvre de la Création, dans ses richesses et sa diversité humaines, le dépassement qu'opère l'accueil libre de la puissance du Christ Seigneur (cf. *Col* 4,12-20). Car la nouveauté de l'Evangile n'est pas celle d'une surgie du néant, de l'apparition d'un inexistant, d'un *neos* (« une nouveauté radicale »)⁵. Elle est toujours nouveauté d'un Salut, présupposant la présence, le *déjà*, d'une réalité dans laquelle la grâce agira⁶. Elle est un *Kainos* (« un renouvellement total, en relation avec quelque chose qui précède »)⁷. La mission, en effet, ne vise pas simplement à faire naître l'Eglise là où elle n'est pas encore. Elle vise aussi, même surtout (puisque cela appartient aux raisons d'être de l'Eglise dans le dessein de Dieu), à « achever la Création » en amenant l'humanité — avec ses valeurs et son mandat sur l'univers — à devenir **en vérité** « l'humanité-que-Dieu-veut ». Car la catholicité n'est pas

1/ Certains de ces projets ont surpris, ainsi *Lumen 2000*, né semble-t-il du Rédemptoriste américain Tom FORREST, relié à des membres de *Communion et Libération* et de communautés charismatiques, surtout de l'Emmanuel. Il s'agit d'évangélisation par médias. Voir aussi *Evangélisation 2000*, destiné aux évêques et aux prêtres.

2/ Voir Sidbé SEMPORÉ, « L'Afro-christianisme, un courant irréversible », dans *Spiritus* 115, 1989, pp. 193-205.

3/ C'est pourquoi l'accent de Rome sur l'inculturation, surtout chez Paul VI et Jean-Paul II, est essentiel à la mission. Les implications sont infiniment plus larges que celles qu'entrevoyait le Père Libermann lorsqu'il poussait à l'implantation de l'Eglise locale en formant un clergé autochtone, ou le cardinal Lavigerie lorsqu'il déclarait : « Votre tâche sera achevée lorsque vous aurez réussi à former des prêtres et des évêques sortis du peuple que vous allez convertir ». Pour les textes de Paul VI, voir surtout

Africae terrarum (dc 64, 1967, pp. 1937-1956). Pour Jean-Paul II, voir dc 79, 1982, p. 249 ; dc 82, 1985, pp. 903-904, 914 ; surtout dc 84, 1987, pp. 61-63 (discours aux aborigènes australiens de Alice Springs, très explicite).

4/ Voir *Epist.* 11,64 (PL 77, pp. 1186-1187).

5/ C'est ce qu'avait bien souligné la tradition ancienne, celle des Apologètes, avec l'importante doctrine des semences du Verbe (et de l'Esprit) jetées dans la Création. Certains courants de la Réforme ont nié trop radicalement ce point, que la dogmatique catholique n'a guère souligné, il est vrai.

6/ Ceci a été merveilleusement rappelé par Paul VI, dans *Evangeliî nuntiandi* (8 décembre 1975) : entre évangélisation et promotion humaine les liens sont profonds, essentiels.

7/ Sur la différence entre « kainos » et « neos », qui est capitale pour notre propos, voir les références données dans notre livre J.-M.R. TILLARD, *Eglise d'églises*, Paris, Cerf, 1987, pp. 118-119.

uniquement géographique. Elle implique la saisie, dans le Christ, de tout ce qui constitue la réalité humaine aussi bien dans ses grandeurs que dans la variété infinie de ses détresses et de ses souffrances.

Pour la catholicité, l'entrée des espaces de pauvreté dans la puissance salvifique de la grâce est tout autant essentielle que l'entrée en celle-ci des espaces d'héritage culturel. L'Eglise ne s'étend jusqu'aux extrémités de la terre et n'embrasse la totalité de l'histoire que pour assumer, dans l'Esprit du Christ, tout ce qui constitue le concret de l'expérience humaine avec ses joies, ses larmes, ses espérances, ses sursauts de courage, ses échecs, ses succès.

1/ la méthode à deux temps est dépassée

Il nous semble, de plus en plus, que c'est d'abord à ce niveau qu'il convient aujourd'hui de vivre la coresponsabilité qu'appelle l'entreprise missionnaire, là surtout où des «étrangers» sont impliqués. Car – comme Paul VI le percevait avec sa finesse – il est dorénavant impossible de décomposer la mission en deux temps successifs : on commence par transplanter le christianisme tel qu'il est actualisé dans l'Eglise locale d'où l'on vient, puis on l'adapte ; on l'importe, puis on l'habillera aux couleurs du pays nouveau ; on reproduit le modèle, puis on en fera une copie corrigée.

La méthode à deux temps eut certes de l'impact. C'était l'époque où le missionnaire apportait, en même temps que l'Evangile et en son nom, des fruits bénéfiques de la science ou de la technique occidentales, dans des domaines aussi fondamentaux que santé, hygiène, agriculture. L'accueil de la Bonne Nouvelle se mêlait à l'accueil des «bienfaits du monde chrétien» (sic). A lire les récits des pionniers, on découvre que – dans un lien évident avec ce que les traditions néo-testamentaires disent de la «mission» de Jésus – la première évangélisation s'appuyait sur une profonde connotation philanthropique. On commençait par donner.

Ceci devient impossible quand les peuples où l'on vient au nom de l'Evangile savent où acquérir une maîtrise des secteurs économique-sociaux, du progrès. L'évangélisation doit en outre tenir compte de la prise de conscience aiguë chez ces peuples de leur culture, de leurs traits spécifiques, du mérite inné des pratiques traditionnelles qui ont fabriqué leur âme. La foi ne saurait donc leur apparaître comme un remplacement de leurs plus profondes raisons d'être. Encore moins peut-elle leur être offerte comme ce qui viendrait «remplir un vide humain» (sic).

La mission s'appuie sur les Eglises locales

D'emblée, donc, aujourd'hui, la mission inculture la foi, la présente et l'actualise dans son lien avec les valeurs humaines des peuples évangélisés. Cela vaut même lorsqu'on œuvre dans des territoires pas encore touchés par l'Evangile mais qui se trouvent néanmoins dans l'espace humain d'une Eglise locale ou d'une conférence épiscopale. L'impact missionnaire ne saurait aujourd'hui venir **immédiatement** de l'extérieur vers un nouveau champ culturel, même si celui-ci est confié à une congrégation internationale, sérieuse, dûment mandatée. La mission, dorénavant, s'appuie sur les Eglises locales de la région, passe normalement par elles. Elles sont devenues le tremplin d'où l'évangélisation prend son élan. Le missionnaire se sent d'instinct appelé, sinon à « s'acculturer » lui-même totalement, du moins à s'imprégner des dynamismes propres à la culture où il s'insère. Et il ne le peut qu'en se mettant, pauvrement, sous la dépendance de l'Eglise « qui est en ces lieux », évêque, clergé, mais aussi laïcs compétents.

La communauté chrétienne locale, pivot de l'évangélisation

Cette **communio**n locale, déjà synodale en son esprit, est — une fois l'Evangile accueilli en une région — le niveau le plus fondamental de la coresponsabilité ecclésiale pour la mission. Il est clair que cette responsabilité ne porte pas uniquement sur des tâches à se partager mais, plus profondément, sur l'osmose à réaliser entre foi et culture pour que l'évangélisation soit authentiquement « catholique ». En faisant naître des Eglises locales, les premiers missionnaires ont ainsi, souvent sans s'en douter, déplacé ce qu'un fondateur appelait « *le cerveau et le cœur de la mission* ». Même lorsque — comme dans le cas des Eglises implantées en milieu islamique — la communauté chrétienne, infime, se sent peu en harmonie avec les valeurs culturelles ambiantes, étroitement conditionnées par la religion dominante, elle constitue le pivot de l'évangélisation. On ne saurait en faire l'économie en la transformant en ghetto. D'ailleurs, si alors il est parfois impossible d'évangéliser par l'annonce explicite de la Parole, il est d'ordinaire possible de le faire (pauvrement !) par le témoignage rendu à de grandes exigences évan-

8/ La remarque est importante en ce qui concerne l'activité de certains groupes, à tendance charismatique, se sentant « appelés directement par Dieu ». Ils oublient parfois que cet appel ne peut s'accom-

plir dans l'oubli, voire le mépris, de l'Eglise locale. Et le nombre des « vocations » attirées par ces groupes ne doit pas dispenser d'un sérieux examen de leurs motivations ecclésiologiques de base.

géliques. Et ici encore «l'étranger» risque de commettre d'irréremédiables maladresses s'il néglige de se mettre à l'école de l'Eglise locale⁸.

Toute Eglise locale doit diffuser l'Evangile

Quand, dans une décision pesée et aux innombrables conséquences, Rome a confié à des évêques, surtout autochtones, les Eglises des «nouvelles chrétiens», elle n'a donc pas mis fin à la mission. Elle l'a plutôt *transformée*, **lui donnant son point d'appui ecclésiologique**. L'intégration de la culture locale dans une pleine structure ecclésiale pouvait d'abord sauver l'évangélisation du risque très grand de l'émergence d'un christianisme parallèle, syncrétiste, où des éléments ecclésiaux reçus de la première évangélisation demeureraient mais sans leur fondement évangélique. En outre, en reconnaissant en la communauté évangélisée une Eglise locale de plein droit, on faisait d'elle non plus d'abord un lieu de réception des dynamismes évangélistes mais aussi un centre de diffusion, d'expansion de ceux-ci, donc de mission. D'objet de mission elle devenait sujet de mission. Il appartient en effet à la nature même de **toute** Eglise locale d'être un point de rayonnement de l'Evangile, **ad extra**.

2/ la catholicité de la communion

La reconnaissance de la pleine ecclésialité de l'Eglise locale autrefois terre de mission modifie considérablement les jeux complexes de la coresponsabilité à un autre registre. Il ne s'agit plus cette fois des relations sur le terrain entre agents venus de l'extérieur et responsables locaux. Il s'agit des relations à l'intérieur de la **communion universelle**, impliquant (mais sans s'y réduire) la relation de l'Eglise locale au Siège apostolique de l'Eglise de Rome, garante de la **communion «catholique»** dans l'authentique foi apostolique.

En effet, il y a alors passage d'une évangélisation prise en charge par l'extérieur — Rome et des Instituts missionnaires étroitement reliés au Siège apostolique — à une évangélisation confiée à la responsabilité des pasteurs locaux et de leur communauté. Les communautés-filles deviennent Eglises-sœurs, au sein de la synodalité ecclésiale universelle. Cette évolution n'est pas seulement nominale. Elle est lourde d'effets. Toute une théologie s'y trouve en cause.

Origine sacramentelle de la responsabilité missionnaire

La responsabilité missionnaire a, en effet, une origine sacramentelle. C'est un point, peu relevé par les commentateurs, que Jean-Paul II rappelle souvent dans ses voyages en Afrique, en Asie, en Océanie. Cette origine sacramentelle affleure en trois sources. Pour tout baptisé, le devoir missionnaire est donné dans le baptême et la confirmation qui achève celui-ci⁹. Pour l'évêque, il est conféré dans l'ordination épiscopale. Pour la communauté comme telle, il est célébré et fortifié dans la synaxe eucharistique où l'assemblée se nourrit du Corps et du Sang du Seigneur, dans la puissance de l'Esprit «qui poursuit son œuvre en ce monde»¹⁰.

Ce n'est pas l'évêque qui octroie au baptisé, presbytre, laïc ou religieux, la vocation apostolique. C'est l'Esprit. Ce n'est pas l'évêque qui donne à un chrétien ou une chrétienne la tâche de fonder un Institut missionnaire. C'est l'Esprit. Et l'évêque ne peut qu'accueillir, garder, intégrer à la vie ecclésiale, nourrir, protéger, diriger par des lois, ce don de l'Esprit. Ce n'est pas l'évêque de Rome qui impose à un évêque la responsabilité missionnaire en l'associant à ce qu'avait de transmissible la fonction des Apôtres. C'est l'Esprit. Et l'évêque de Rome, selon le code en vigueur, assigne le territoire où ce «frère évêque» exerce sa fonction en **communio**n avec tout le corps épiscopal; parfois même il accepte implicitement ce que telle tradition ecclésiale a décidé pour cet évêque selon ses canons¹¹. Ce que, à leur échelon, les responsables ecclésiaux accomplissent pour la mission est donc commandé par une grâce de l'Esprit qui les précède, sacramentellement. La responsabilité hiérarchique lui étant soumise, elle doit alors respecter la source sacramentelle de la mission. Ceci exige qu'elle soit, là où il y a Eglise locale, **service de la grâce de celle-ci**.

9/ L'Occident en est venu à trop négliger la valeur spécifique du sacrement de Confirmation. Sans lui l'initiation chrétienne n'est pas achevée. Or tout pousse à y voir précisément le sacrement qui fait *communier* à la responsabilité *évangélique ecclésiale* qui découle de l'onction du Christ. En le réservant à l'évêque, l'ancienne tradition occidentale soulignait avec bonheur cette spécificité.

10/ *Anaphore* n° 4.

11/ Pendant plusieurs siècles, Rome semble s'être contentée de consentir implicitement aux choix territoriaux faits dans les Eglises en *communio*n.

Pie XII a d'ailleurs concédé au Primat de l'Eglise polonaise certains pouvoirs en ce sens. Voir A. WENGER, *Le Cardinal Villot*, Paris, Desclée De Brouwer, 1989, pp. 258-259 (et la note 4).

12/ Ce que nous lisons dans un article récent : « la transmission de la foi par des congrégations que le Saint-Siège mandatait a été une erreur qui a blessé pour toujours l'honneur des peuples ». Est-on sérieux en écrivant cela ?

13/ Voir J.-M.R. TILLARD, *Devant Dieu et pour le monde, le projet des religieux*, Paris, Cerf, 1975, pp. 348-349.

Il est clair que, pour le bien de l'évangélisation, Rome a charge de **veiller** à ce qu'on **supplée** à la fragilité, au manque de moyens des Eglises, à l'inexistence de communautés locales fermes ou de solides regroupements territoriaux d'Eglises. Durant des siècles c'est ce qui s'est fait. Rome a exercé une très ample **suppléance** missionnaire à tous les registres.

Ici soyons lucides et honnêtes. Résistons à la sottise de déclarer abruptement que ce fût un mal¹². Sans la **suppléance** il n'y aurait aujourd'hui, hors d'Occident, que peu d'Eglises locales, en dépit des erreurs, des maladrotes, peut-être des maux irréparables que l'on peut déplorer. La **suppléance** a d'ailleurs été plus occidentale que strictement romaine. Dans l'Eglise catholique, comme dans le protestantisme, l'évangélisation a très souvent accompagné le dynamisme d'expansion des nations d'Occident. Et d'ordinaire les grandes initiatives missionnaires sont nées dans une volonté d'amour universel que Rome bénissait et nourrissait mais dont le déclic venait d'ailleurs.

La puissante centralisation romaine, tout autant perceptible dans les autres domaines de la vie ecclésiale, ne saurait faire oublier que dans l'effort qui a abouti à la surgie d'Eglises locales en « terres de mission » la coresponsabilité a joué un rôle capital. Tout autant que la *Propaganda fide* avec ses initiatives et ses interventions — délimitant les diocèses, choisissant les préfets ou vicaires apostoliques, désignant les évêques, réglant les conflits, formant dans les universités pontificales les prêtres destinés à devenir « l'élite du clergé » (sic) — ce sont les organismes directeurs des Instituts missionnaires et les Eglises locales d'où venaient ces religieuses et ces religieux (parmi lesquels on choisissait les premiers évêques)¹³ qui, **ensemble**, dans un type bien spécifique de coresponsabilité, ont fait exister les « nouvelles Eglises ». Telle Eglise locale d'Afrique est née de la **communio**n évangélique — en lien avec Rome — des Pères et Frères de Libermann et des Sœurs d'Anne-Marie Javouhey, baptisés dans les Eglises de Bretagne ou d'Alsace, œuvrant avec les catéchistes. Là se nouaient d'innombrables appels de l'Esprit de Dieu, dans une coresponsabilité donnée par les sacrements.

B. de la suppléance à l'aide fraternelle

Une fois assurée et structurée l'Eglise locale, la **suppléance prend un nouveau visage**. Elle devient aide fraternelle apportée à une Eglise-sœur. Celle-ci a dorénavant l'initiative. Il lui revient de faire connaître son besoin et son appel à l'aide. Il s'agit de la forme de subsidiarité existant non pas en

relation avec une Eglise de plus haute autorité — comme ce l'est toujours pour l'*exousia* (pouvoir) reconnue à l'Eglise de Rome et à son évêque — mais en relation avec ce qui fut l'Eglise-mère. Cette situation nous paraît cruciale. Car aujourd'hui les «Eglises nouvelles» sont normalement telles qu'elles peuvent difficilement se dispenser de la présence des successeurs de ceux et celles qui les ont fait naître. Mais cette présence s'inscrit dans la subsidiarité.

dans la subsidiarité

On pense spontanément à la question des effectifs, des institutions, des personnes aptes à maintenir plusieurs des œuvres qui demeurent nécessaires. La fonction spécifique de nombreux Instituts (première évangélisation, enseignement, santé, recherche théologique) ou simplement la vieille expérience acquise par des siècles de présence sont des réalités que la «jeune Eglise» doit encore posséder. Certes, c'est sous sa responsabilité que l'on se trouve désormais. Ses espaces de service ecclésial ne sont plus le fief de ce qui fut l'Eglise-mère. Mais la «jeune Eglise» a **droit** à l'aide de celle-ci. Et c'est dorénavant **dans et de** l'Eglise qu'ils ont formée que les «missionnaires de l'extérieur» serviront la mission. Certaines décisions «d'aller ailleurs» relèveraient peut-être plus d'un désir de puissance ou d'une prétention malsaine à l'initiative missionnaire que d'une volonté authentique de servir la mission. Supérieurs, peut-être, dans plusieurs de leurs compétences spécifiques, les «groupes fondateurs» s'inscrivent dans le dynamisme de l'Eglise locale, respectant son droit à la conduite de ses propres affaires, refusant de s'imposer à elle, mais toujours prêts à la servir. C'est ce que nous appelons subsidiarité dans le service évangélique.

Mais cette coresponsabilité, dans la subsidiarité de service évangélique, s'exerce à un autre niveau, plus fondamental et plus décisif. Nous avons plus haut souligné l'absolue nécessité d'inculturer la foi, de ne plus l'annoncer sans passer par le filtre de l'Eglise locale. Or une telle inculturation est une tâche redoutable.

14/ Il s'agit d'un lien si étroit entre Eglise et nation (ou peuple) que les frontières disparaissent. Cette question a été longuement débattue dans la tradition orthodoxe, attachée à l'*autocéphalie* des Eglises.

15/ Et cela, même dans l'optique de la chrétienté.
16/ Pensons au recul nécessaire pour bien évaluer le rôle que l'Africain accorde à la parole (qui envoûte), aux esprits.

On peut tomber dans le piège d'un nouveau phylétisme¹⁴ qui mettrait la foi à la remorque des cultures, des mœurs, des ethnies. Or, au cœur de la révélation évangélique, la foi au Dieu unique reconnu comme Père implique, en créant la fraternité universelle, le refus de se considérer simplement comme membre de son ethnie, de son clan. De plus, toute culture a besoin d'être évaluée, scrutée, à la lumière de l'Évangile et de ses implications fondamentales. La catholicité n'accueille jamais sans discernement ce que véhicule la culture. Car celle-ci aussi est objet du Salut. Et l'«inculturation» de la foi a précisément pour fonction de plonger la culture dans l'efficacité de l'Évangile, en «sauvant» ses richesses. L'Eglise locale n'est donc pas, en sa spécificité, le simple miroir de la société¹⁵. Et l'Évangile n'apporte pas satisfaction à tout ce que désire ou promeut le milieu culturel, social, ethnique. Entre le Peuple de Dieu et le peuple existe toujours un seuil. Et ce n'est pas simplement celui qui sépare nature et surnature.

L'inculturation est donc difficile à gérer. Ici, la présence des chrétiens «de l'extérieur» connaissant le pays, pleinement intégrés à la vie de l'Eglise locale, est une aide précieuse. Ils ont, de toute évidence, plus de recul face aux richesses et aux limites des valeurs culturelles, sociales, ethniques. Dans une **commun**ion, synodale, où l'on s'écoute, se comprend, s'interroge mutuellement, s'accueille, se corrige, l'étranger — celui ou celle qui «vient d'ailleurs» — est l'instrument d'une interpellation évangélique qui interdit l'enfermement myope sur la spécificité culturelle ou ethnique¹⁶. Une certaine expérience œcuménique nous permet de préciser que ce rôle, évangélique, de «l'étranger» est parfois la seule sauvegarde face à une alliance avec les nouveaux pouvoirs politiques.

3/ L'Eglise locale dans la communion apostolique

Au-delà du service rendu à une saine inculturation de la foi, la coresponsabilité — dans la subsidiarité — entre chrétiens autochtones et chrétiens «venus d'ailleurs», accomplit une autre fonction, elle aussi ecclésiologique-centrale. Elle signifie et actualise l'appartenance de l'Eglise locale à l'Eglise universelle.

Dans la structure, inséparablement hiérarchique et collégiale, de l'Eglise catholique, la relation de toute Eglise locale à l'Eglise universelle est celle qu'appelle la réalité de la **commun**ion. Certes cette **commun**ion s'exprime,

ministériellement, dans les liens de la collégialité épiscopale. C'est pourquoi, donner à une « nouvelle Eglise » son évêque revient dans le même moment à l'arracher à une solitude. On l'inscrit dans la catholicité. Cependant, si celle-ci est universelle, son universalité n'est pas le fruit de l'addition ou juxtaposition d'Eglises nationales, ethniques, en bon voisinage. Elle est **communion** d'Eglises, diverses et pourtant radicalement unies, qu'un **seul ministère** (celui d'un « collegium ») garde dans une seule foi, une seule Eucharistie, une seule mission, une seule prise en charge commune au nom de la fraternité évangélique.

la collégialité est dynamisme d'unité

La collégialité assure, en effet, la dimension **catholique** du ministère. Si l'évêque de Rome a fonction de signe et gage de l'unité, c'est avec la charge d'unir « dans la foi commune » ses frères évêques, de garantir les droits de chacun face aux aspirations des autres, de les garder dans la concorde, de faire que ce que chacun accomplit pour son Eglise locale serve au bien de tous, de les aider à s'engager dans la cohésion pour le service de l'Evangile, de leur fournir les moyens de s'entraider mutuellement dans leur mission, de communiquer à chacun ce qui concerne l'ensemble, de leur signaler les nécessités de certaines Eglises locales, parfois de les rassembler pour des décisions communes concernant la doctrine ou la discipline, de non seulement les écouter mais les consulter. Et si dans le « collegium » les évêques enseignent tous l'unique et indivisible foi, célèbrent en dépit de la diversité des rites et des langues la même et indivisible Eucharistie, c'est qu'ils forment **un unique ministère** où l'on s'entraide, se concerte, se regroupe, en particulier dans la conférence épiscopale de la région, parfois se corrige mutuellement. **La collégialité fait que le ministère est catholique.** Elle est dynamisme d'unité avant d'être exigence juridique¹⁷. Elle est la dynamique d'un ministère **catholique**.

La solidarité ministérielle s'ordonne cependant à la **communion**, synodale, des Eglises locales elles-mêmes. L'appartenance à l'Eglise universelle s'actua-

17/ Il est étonnant que depuis quelques années la collégialité épiscopale soit scrutée presque unilatéralement sous son aspect d'exigence juridique. Les débats autour du statut des conférences épiscopales sont typiques de cette tendance, réductrice.

18/ N'est-ce pas la tentation de certains « mouvements », de certaines fondations nouvelles cherchant une sorte d'autarcie ecclésiastique?

lise en plénitude — la scolastique médiévale dirait que c'est la **res** de la collégialité — dans les liens de solidarité, d'entraide, de charité concrète tissés non seulement entre les évêques mais entre les Eglises. Ecclésiologiquement, la présence active et gratuite, volontairement assurée à cause de l'Évangile, de chrétiens « venus d'ailleurs » est ainsi beaucoup plus, pour une Eglise locale, qu'une aide comblant un besoin de personnel qualifié. Elle est, au sens strict, un **sacramentum** de l'appartenance de cette Eglise à la **commun-ion** de l'Eglise universelle. Ce qui n'est vrai, bien entendu, que si ces « étrangers » ne se considèrent pas comme une enclave ou comme un groupe parallèle¹⁸. Ce serait alors un contre-signe.

signe et service de l'universalité de l'Eglise

On retrouve ainsi la nécessité de la **commun-ion**. On commettrait, nous semble-t-il, une erreur, très grave ecclésiologiquement, en incitant les « chrétiens venus d'ailleurs » et demeurés dans « la nouvelle Eglise » à se marginaliser, à s'effacer. Dans le type de subsidiarité que nous avons décrit, ils ont au contraire la tâche de s'engager pleinement, mais sans revendication d'autorité ou de prestige, au nom même de la **commun-ion** universelle. Cependant, cet engagement n'est authentique que s'il est partie prenante de la solidarité synodale, explicitement intégré à l'activité commune de l'Eglise locale. Cela vaut en particulier pour la présence des Instituts voués à la mission **ad extra**. Car ils deviennent, au cœur de l'Eglise locale dorénavant confirmée en sa pleine ecclésialité, le rappel qu'elle est, elle aussi, conviée par l'Esprit à évangéliser « ailleurs », à « envoyer ». Ils sont même comme le germe de sa propre mission **ad extra**. Leur présence est signe et ferment (**sacramentum**) de l'universalité de l'Eglise de Dieu, celle qui existe en toute Eglise locale authentique.

II. LA RESPONSABILITÉ DE L'ÉGLISE LOCALE

1/ toute assemblée chrétienne a vocation missionnaire

Plus une Eglise locale trouve son authentique visage, se dote des structures institutionnelles qu'exige sa vie évangélique, s'inscrit de façon active dans la synodalité catholique, et plus grandit sa responsabilité à l'endroit de l'Eglise universelle. Car ce n'est pas à un organisme supra-ecclésial ou à un

corps de spécialistes, sur lesquels on se déchargerait de cette tâche, mais à la **communio**n des Eglises locales qu'appartient la responsabilité de la mission universelle. Nous avons montré plus haut que cette responsabilité se fondait, en effet, sur le sacrement de l'initiation chrétienne et celui de l'épiscopat. Et dans cette **communio**n de responsabilité chaque Eglise se trouve compromise, au nom même de la grâce et du sacrement.

Il n'est sans doute pas inutile d'évoquer les deux passages de la constitution dogmatique *Lumen Gentium* qui ont rappelé cette vocation missionnaire de toute Eglise locale. L'un, très souvent cité, est bref. Il dit des « *assemblées locales... appelées Eglises dans le Nouveau Testament* » qu'« *à leur place elles sont le Peuple nouveau appelé par Dieu, dans l'Esprit Saint et une totale plénitude* ». En effet, « *le Christ y est présent, par la vertu duquel se rassemble l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique* » (LG, 26). Dans toute Eglise locale bat le cœur missionnaire de l'Eglise de Dieu.

responsabilité particulière de l'évêque

L'autre passage de *Lumen Gentium* important pour notre propos traite non des Eglises locales mais de la fonction des évêques dans « le Corps mystique qui est un Corps d'Eglises » (LG, 23) : « *Le soin d'annoncer l'Evangile par toute la terre revient au corps des pasteurs: à eux tous, en commun, le Christ en a donné le mandat en leur imposant un devoir commun selon ce que déjà le pape Célestin rappelait aux Pères du concile d'Ephèse. Aussi, les évêques, chacun pour sa part, dans la mesure où l'accomplissement de sa propre charge le lui permet, sont tenus de coopérer entre eux et avec le successeur de Pierre à qui a été confié à un titre singulier la charge considérable de propager le nom chrétien. C'est pourquoi ils doivent de toutes leurs forces contribuer à fournir aux missions et les ouvriers et les secours matériels et spirituels, aussi bien par eux-mêmes directement qu'en suscitant la coopération fervente des fidèles. Il faut enfin que les évêques se prêtent volontiers, selon l'antique et vénérable exemple, à fournir dans la communion universelle de la charité un secours fraternel aux autres Eglises, surtout aux plus proches et aux plus dépourvues* » (LG, 23).

Ensuite le même paragraphe, ayant noté la « *variété des Eglises locales dans un esprit commun, démonstration plus claire de la catholicité de l'Eglise*

19/ On le constate à l'occasion des Chapitres généraux. Les déléguées les plus jeunes, les plus dynamiques,

sont celles des Eglises d'Afrique, d'Asie, d'Océanie.

indivise», parlera des conférences épiscopales. Le contexte est donc bien celui de la **communio** «catholique».

2/ faire naître et faire être la vie évangélique

Deux des exigences de l'appel de l'Eglise à la mission sont ici affirmées. Et il importe de bien les distinguer. La première est celle de l'annonce de l'Evangile «par toute la terre». Nous dirions qu'il s'agit ici de «propager le nom chrétien» **ad extra**, là où l'Evangile n'a pas encore été accueilli. La seconde exigence est celle de l'entraide à l'intérieur de la **communio** des Eglises, donc de la croissance de la vie chrétienne **ad intra**. Ces deux exigences, et non pas seulement la seconde, font appel à la **communio**.

A. une nouvelle politique d'envoi missionnaire

Toute Eglise locale, même si elle est une «nouvelle Eglise» n'ayant que depuis quelques décennies sa structure autochtone, est poussée par l'Esprit à annoncer l'Evangile hors de ses frontières. Cet appel ne saurait être considéré comme une dimension marginale de sa vie, laissée à la libre initiative d'âmes généreuses. Il appartient aux impératifs majeurs de la fidélité évangélique, et de la pastorale, de l'Eglise **comme telle**.

On devine que ce que nous avons dit de la présence des Instituts missionnaires trouve ici une vérification. S'ils appartiennent **en vérité** à la vie synodale d'une «nouvelle Eglise», ils y exercent leur fonction propre, non plus cette fois pour la faire naître, mais pour la faire être ce qu'elle doit être, un lieu de diffusion de l'Evangile.

Ce type de présence appelle, il est vrai, une certaine restructuration, sinon de l'organisation d'ensemble des Instituts, du moins des politiques d'envoi missionnaire. De plus en plus, surtout peut-être dans les congrégations féminines, les nouvelles recrues viennent des «nouvelles Eglises»¹⁹.

davantage contextualiser les envois en mission

Une saine ecclésiologie voudrait que ce soit à partir des Provinces (ou «régions», secteurs, districts) de ces Instituts, érigées en ces «nouvelles Eglises», que se fassent les envois pour la mission **ad extra** dans les terres voisi-

nes. La mission devient ainsi une œuvre, en coresponsabilité, de l'Institut et de la « nouvelle Eglise ».

L'Institut missionnaire international **contextualise** ses envois en fonction de l'absolue nécessité d'inculturer « ailleurs » la foi en inculturant la mission. Mieux vaut pour cela « envoyer » en Guinée quelques jeunes sœurs congolaises au lieu de les disperser dans « un **total** ailleurs » (au Pakistan, à Saint-Pierre et Miquelon, à Hawaï), et au lieu d'« envoyer » à Conakry une milanaise, une bretonne, une fribourgeoise. Ceci nous paraît important là surtout où l'Evangile a été annoncé mais sans être totalement enraciné, faute précisément d'inculturation de la foi. Car – et il faudra bientôt étudier ce point en profondeur – une grande question devient celle de la ré-évangélisation de certaines contrées fraîchement évangélisées qui redeviennent « terre de mission », refaisant à leur échelle la triste expérience de l'Europe.

envoyer aussi un laïcat missionnaire

L'inculturation du message serait toutefois faussée si la « nouvelle Eglise » n'envoyait **ad extra** (en accord avec les responsables des Instituts) que des religieux ou religieuses missionnaires. Ceux-ci ne monopolisent pas la vocation missionnaire. D'ailleurs, plusieurs des « nouvelles Eglises » sont depuis longtemps attentives, ne serait-ce que par l'expérience des catéchistes, à la place du laïcat local dans l'évangélisation. Et si le nombre des vocations au ministère presbytéral et à la vie religieuse ne semble pas décroître dans la plupart de ces régions, on y est pourtant de plus en plus conscient du lien entre évangélisation et développement humain, très fortement souligné par Paul VI dans *Evangelii Nuntiandi*. L'inculturation de l'Evangile ne se limite pas à l'adaptation du langage et des rites. Elle n'est pas simplement intellectuelle. Car elle ne réduit pas l'Evangile à sa dimension doctrinale et rituelle. Elle cherche son incarnation réaliste dans les appels et les problèmes des régions évangélisées. Et ils couvrent un large champ de besoins. Or ceci requiert une gamme de compétences relevant plus du laïcat que du presbytérat, sans pour autant confiner celui-ci dans le ministère sacramentel.

20/ Pensons aux 680 séminaristes du seul diocèse de Kinshasa, aux 2.050 candidats de l'ensemble du Zaïre, aux 22 grands séminaires du pays.

Dans l'avenir, ce qui s'est fait en Occident pour les pays de mission est appelé à se faire aussi dans les «nouvelles Eglises» pour **leurs** terres de mission. L'équipe missionnaire en viendra à intégrer dans une unique responsabilité, religieux, religieuses, laïcs compétents, parfois prêtres diocésains. Le programme est certes ambitieux. Seules – dans l'Eglise catholique et dans des groupes protestants – quelques-unes des «nouvelles Eglises» se sont déjà engagées dans ce sens. Mais il nous semble que l'ecclésiologie de **commun**ion – qui a de plus en plus droit de cité en dépit des résistances – y pousse irrésistiblement.

solidarité missionnaire de la conférence épiscopale

Il est évident que cette exigence ne saurait être satisfaite sans que soit mise en œuvre la coresponsabilité de toutes les Eglises de la conférence épiscopale de la région. La responsabilité missionnaire, elle-même inculturée disions-nous, est l'un des impératifs ecclésiaux que les conférences épiscopales ont tâche de rendre plus vive et d'actualiser plus pleinement grâce à la **commun**ion de leurs membres. Les «nouvelles Eglises» trouvent dans la solidarité de leur conférence épiscopale le moyen de transcender la fragilité de chacune, en se concertant pour des projets communs d'évangélisation. Et l'homogénéité de leurs cultures, la similitude de leurs histoires ecclésiales, la parenté de leurs problèmes, la correspondance de leur participation aux aspirations de leurs peuples, leur permettent d'être, là où elles s'engagent en commun, un corps missionnaire uni et unanime.

B. la solidarité «ad intra»

Ce qui vaut de l'engagement **ad extra** des «nouvelles Eglises» vaut aussi de leur entraide «fraternelle» à l'intérieur même de la **commun**ion des Eglises locales. Evidemment, ici encore joue la solidarité qui noue les membres des conférences épiscopales. Mais le mouvement déborde celles-ci.

La solidarité régionale s'exerce sans doute surtout au niveau, de plus en plus crucial, de l'encadrement. Ce besoin est partout ressenti. Il ne suffit pas de conserver un bon recrutement ministériel ou religieux, voire de l'accroître²⁰. Il importe également de donner à ces hommes et ces femmes une formation adéquate. Or ce n'est plus, aujourd'hui, tâche aisée.

deux types d'interrogation

Dans les « nouvelles Eglises » convergent, en effet, deux types d'interrogation : celle qui naît des exigences de plus en plus impérieuses de l'acculturation avec la perception de ses enjeux, celle qui se veut l'écho (transmis par les visiteurs, les livres, les revues) des repensées théologiques de l'Occident. Il faut inculturer une foi qui s'interroge. Un évêque africain nous confiait, au retour d'un des synodes romains, son désarroi en ce domaine. La question est grave.

La réflexion doctrinale qu'exige l'acculturation de la foi ne se confond pas avec la promotion de slogans, de droite ou de gauche, ramenés d'Europe ou d'Amérique. Les « nouvelles Eglises » sentent le besoin urgent de formateurs, de professeurs compétents, de lieux de réflexion sérieuse et sereine, de vrais projets de recherche. Et là, comment ne pas songer à créer en commun, dans l'entraide ?

D'autant plus qu'est bonne une saine diversification des centres de recherche, certains Instituts religieux, plus particulièrement concernés par tel type spécifique de pensée pouvant s'y consacrer, pour le plus grand bien des Eglises. Rien n'est pire que le syncrétisme théologique²¹.

C. immigration cléricale en Occident

Par un curieux jeu de circonstances, il arrive maintenant que les « nouvelles Eglises » viennent prêter main forte à celles qui les ont fondées. Si, selon la logique des choses, ce mouvement a commencé dans les aumôneries d'étudiants, il gagne aujourd'hui de proche en proche, surtout dans le domaine des « œuvres » ecclésiales. On voit de plus en plus dans les hôpitaux, les cliniques, les hospices « catholiques » d'Europe ou d'Amérique des religieuses d'Afrique ou d'Asie. On « invite » dans les facultés et les séminaires des professeurs de ces régions. Il arrive même que, sans qu'ils y soient contraints pour des raisons politiques, quelques prêtres, africains, indiens, de diocèses riches en effectifs viennent œuvrer dans des diocèses d'Occident privés du clergé suffisant.

21/ Nous avons eu entre les mains des « notes de cours » où l'on passe, sans discernement, de la vision « thomiste » du pourquoi de l'Incarnation, à la vision « scotiste », puis latino-américaine, dans un méli-

mélo qui ne peut qu'égarer l'étudiant africain auquel ce texte est destiné. Pourtant il s'agit d'un problème important.

Certes, il s'agit là d'un groupe infime de personnes. Mais si le nombre des vocations sacerdotales et religieuses continue de décroître en Occident, et les conditions pour l'ordination demeurant les mêmes, le mouvement s'amplifiera. Il y a des risques – risque d'isolement, de non-adaptation aux situations fort complexes des Eglises d'Occident, de cléricatisation outrancière, de mauvaise insertion dans l'équipe apostolique, certains disent d'incitation à une paresse de l'Occident –, et la vigilance s'impose. Pourtant l'avenir de l'Evangile dans un monde en mutation n'exigera-t-il pas qu'on songe à progresser dans cette direction ?

le risque et le signe

Et si le risque est pris dans le contexte explicite de **communión** que nous avons présenté, n'est-il pas dans une large mesure compensé par ce qui est un signe évident de solidarité universelle ? Expérience de pauvreté pour l'Occident, ce renversement de la situation passée pourrait aussi devenir la contestation en acte (surtout dans l'assemblée eucharistique) de tous les racismes. Ainsi s'ajoutera probablement, dans un avenir peut-être proche, un nouveau chapitre, hier inattendu, au dossier de la coresponsabilité missionnaire. Dans une certaine mesure, quelques-unes des conférences épiscopales d'Occident auront à se préoccuper non plus seulement de la mission *ad extra* mais de l'inculturation chez elles des « missionnaires » venus d'ailleurs. Ce sera un problème difficile, semé d'embûches. Il nous faut déjà y songer pour ne pas être sans ressources devant lui.

préparer ensemble le futur de la mission

Sans verser dans le futurisme, par le simple constat du nombre croissant d'évêques à la peau teintée participant aux synodes romains, on est incité à penser que, graduellement, les « nouvelles Eglises » joueront un rôle de premier plan jusque dans les décisions majeures concernant l'Eglise universelle. C'est pourquoi il importe, dans une prise de conscience lucide de cette situation et de ses enjeux, de les associer déjà à l'étude des difficultés et des chemins de Salut qui sont prévisibles. On ne peut plus – dans une sorte de paternalisme évolué – les confiner dans la solution de leurs propres défis, en continuant de réserver aux vieilles Eglises de la chrétienté les dossiers essentiels. Une telle myopie serait tragique pour l'avenir. L'Eglise universelle

dépendra des « nouvelles Eglises ». Elles joueront un rôle capital dans la **subsidiarité** « nouvelle ».

La **communio**n, synodale, des Eglises et la collégialité des évêques impliquent, d'ailleurs, une coresponsabilité qui ne porte pas seulement sur le présent à bien gérer. Elle a aussi pour objet spécifique l'avenir, la pré-vision, le flair qui perçoit les problèmes en train de naître, l'étude attentive des mouvements du monde. L'Eglise ne saurait être prise au dépourvu. Il va de soi que vieilles et « nouvelles » Eglises, tablant sur l'expérience des unes et le dynamisme des autres, sont appelées, au nom même de la **communio**n à préparer **ensemble** le futur de la mission. En effet, celui-ci ne dépendra plus seulement, comme ce fut le cas dans les derniers siècles, du mouvement allant des Eglises d'Europe, puis d'Amérique, vers les autres continents. Il se fera dans les deux sens. Les conséquences d'un tel changement – se situant dans la logique qui a opéré déjà dans le passé le glissement vers un rôle toujours croissant des Francs, des autres Germains, des Anglo-saxons face à la vieille Eglise patristique – seront considérables.

l'histoire missionnaire d'Occident donne à réfléchir

Puisque nous venons d'évoquer le bouleversement qu'a opéré dans l'Eglise patristique l'évangélisation des Germains, des Anglo-saxons, des Slaves, il nous paraît éclairant de conclure par un exemple. Il s'agit de l'impact des missions de l'Eglise d'Irlande et de l'Eglise anglo-saxonne. Sans que, semble-t-il, Rome intervienne au départ, les Irlandais des deux Colomban rayonneront jusqu'à Luxeuil, Saint-Gall, Würzburg (saint Kilian). Plus explicitement reliée à Rome – Grégoire lui a « envoyé » Augustin – l'Eglise anglo-saxonne « enverra » à son tour Wilfrid (l'évêque de York), Willibrod, Boniface, Burchard, Thecla, Lioba. De là, en grande partie, naîtra la chrétienté européenne, celle qui, à partir du Moyen-Age, dominera le destin de l'Eglise d'Occident. Or, c'est dans cet Occident, fruit d'une telle épopée missionnaire, et pour des raisons complexes mais où le manque de lucidité et de respect mutuel jouera une large part, qu'apparaîtra la brisure, jusqu'ici encore irréparable, de la Réforme. Et cette rupture constitue un obstacle majeur à la mission. Voilà qui donne à réfléchir...

Jean-Marie R. Tillard, o.p.

*Faculté Dominicaine de Théologie
96, av. Empress
Ottawa K1 R7 G3 – Canada*

VISAGE DE LA VOCATION MISSIONNAIRE selon les Constitutions de seize Instituts

par Adelio Torres Neiva

Ancien Conseiller Général des Spiritains, à Rome, le Père Adelio Torres Neiva, du Portugal, est actuellement directeur de la revue missionnaire ENCONTRO. Il donne, en plus, des cours sur la Mission et anime des sessions et recollections.

Comment se situent les Instituts Missionnaires (IM) dans le nouveau contexte de la Mission et des Eglises essentiellement missionnaires ? Nous cherchons une première réponse par l'étude des nouvelles Constitutions de seize IM, qui se voient appelés à la Mission universelle, au-delà de toute frontière.

Il s'agit d'abord des dix IM, hommes et femmes, de l'Association Spiritus, auxquels nous ajoutons quelques autres Congrégations. Nous aurions bien voulu associer à la recherche d'autres Instituts, et même, nous aurions dû le faire, mais nous étions contraints de nous limiter.

Voici les IM, par ordre alphabétique, objet de cette étude :

- CICM : Congrégation du Cœur Immaculé de Marie (Scheutistes) – Constitutions et Directoire commun, 1988.
- CSSp : Congrégation du Saint-Esprit (Spiritains) – Règle de Vie spiritaine, 1987.
- FMM : Franciscaines Missionnaires de Marie – Constitutions, 1985.
- IMC : Institut Missionnaire de la Consolata – Constitutions et Directoire général, 1988.
- MCCJ : Missionnaires Comboniens du Cœur de Jésus (Comboniens) – Règle de Vie, Constitutions et Directoire général, 1988.
- MEP : Société des Missions Etrangères de Paris – Constitutions et Directoire, 1986.
- MSCJ : Missionnaires du Sacré Cœur de Jésus – Constitutions et Statuts, 1984.

- OMI : *Oblats de Marie Immaculée (Oblats) – Constitutions et Règles, 1982.*
 - PB : *Société des Missionnaires d’Afrique (Pères Blancs) – Constitutions et Lois, 1988.*
 - SJC : *Sœurs de Saint-Joseph de Cluny – Constitutions, 1983.*
 - SMA : *Société des Missions Africaines – Directoire, 1983.*
 - SMNDA : *Sœurs Missionnaires de Notre-Dame d’Afrique (Sœurs Blanches) – Constitutions, 1982.*
 - SNDA : *Sœurs Missionnaires de Notre-Dame des Apôtres – Constitutions, 1985.*
 - SMSSp : *Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit – Notre Vie spiritaine, 1985.*
 - SPSJ : *Société des Prêtres de Saint-Jacques – Constitutions et Directoire, 1987.*
 - SVD : *Société du Verbe Divin – Constitutions, 1983.*
-

Introduction

De par leur nature, les Constitutions sont des documents de synthèse. Elles se situent au terme d’un cheminement de recherche, de réflexion commune, d’expériences partagées, de confrontation avec les sources de l’Institut et les appels du monde à évangéliser. Chaque phrase, parfois chaque mot, sont le résultat d’un travail intense, d’une écoute mutuelle, voire d’amour fraternel pour reconnaître la diversité. Toute cette démarche s’opère dans la prière en vue de découvrir la volonté de Dieu. Les Constitutions demeurent ainsi un lieu privilégié de discernement des voies de Dieu, où l’Esprit peut se faire entendre d’une façon plus claire qu’à travers d’autres médiations. Elles expriment finalement la vision de foi d’un Institut sur sa propre vocation.

Si les Constitutions marquent l’aboutissement d’une recherche, traçant les orientations essentielles d’un Institut, elles sont aussi le point de départ d’une réflexion ultérieure sur la vocation missionnaire de l’Institut et restent ouvertes à des évolutions possibles en fonction des signes du temps. Certains Instituts, après le Chapitre Général des Constitutions, ont déjà tenu d’autres Chapitres Généraux, explicitant leurs place et rôle au présent. Ainsi les FMM, en 1988 : « *En coresponsabilité au service de la Mission universelle* » ; les OMI, en 1986 : « *Missionnaires dans l’aujourd’hui du monde* » ; les SMNDA, en 1987 : « *Comment vivre davantage, aujourd’hui, notre part de la Mission du Christ* ».

De la lecture des Constitutions des seize IM, deux thèmes ressortent très nettement : 1) **la vision des Instituts sur leur propre vocation missionnaire** ; 2) **la vision de la Mission dans laquelle** ils précisent leurs place et rôle. Nous en faisons les deux grandes parties de notre étude. Dans la première partie, nous nous posons les questions : comment s'expriment les IM sur leur propre vocation dans l'Eglise ? Y a-t-il un visage de la vocation missionnaire qui soit commun aux Instituts et quels en sont les traits particuliers ? Dans la deuxième partie : comment se situent les IM dans le nouveau contexte de la Mission, tel qu'il a évolué depuis Vatican II, et, en particulier, dans l'Eglise qui est missionnaire de par sa nature même ? Quelle est l'image de la Mission que se font ces Instituts qui œuvrent dans la Mission universelle ?

N.B. : cette deuxième partie prendra place dans notre prochain numéro.

1. Diversité

Une première constatation émerge des nouvelles Constitutions : la diversité de visages de la vocation missionnaire. Les racines historiques et spirituelles, les expériences-sources des origines, ont marqué le visage de chaque Institut et modelé la vision de la mission. Le regard missionnaire d'un Spiritain n'est pas forcément le même que celui d'un Oblat ; la page de l'Evangile qui inspire les origines de l'Institut est souvent diverse.

Par ailleurs, l'évolution de la Mission présente de nouveaux appels. Chaque Institut répond de préférence aux appels qui sont dans la ligne de l'inspiration originelle et de son expérience apostolique. Si aujourd'hui la Mission est pluriforme, la vision exprimée par les Constitutions l'est également.

Malgré cette diversité, certains traits se retrouvent d'une façon ou d'une autre, dans toutes les Constitutions, et peuvent être considérés comme les traits communs de la vocation missionnaire des Instituts « *Ad Gentes* ».

2. Le regard du fondateur

Une première convergence des Constitutions est celle de voir dans le Fondateur (ou la Fondatrice) la référence fondamentale de l'Institut. Non pas que le Fondateur soit plus important que l'Evangile ; mais c'est l'Evangile relu par le Fondateur.

«L'expérience de l'Esprit» qu'a vécue le Fondateur, son regard sur l'Eglise et le monde, marquent chaque Institut et le rendent unique et original. Le Fondateur ou la Fondatrice sont le père ou la mère de l'Institut. Cette référence est capitale. Même si les objectifs de la Mission sont souvent communs à plusieurs Instituts, le Fondateur ne l'est pas. On ne peut rejeter le père ou la mère sans perdre un point d'appui essentiel, sans se couper d'une source de vie. En lisant les Constitutions, on a l'impression que sans le Fondateur, l'Institut n'aurait plus de racines ni d'identité. Jusqu'à quel point cette «marque de l'Esprit» par le Fondateur, qui est essentielle à l'Institut, est-elle également essentielle à la vocation missionnaire? La question reste ouverte et les Constitutions ne donnent pas la réponse.

La référence au Fondateur est exprimée de diverses façons par les Instituts. Les uns présentent le Fondateur tout au début des Constitutions comme une source d'où jaillit toute la vie de l'Institut (MCCJ, SJC, SMNDA, IMC). Les autres s'y réfèrent tout au long des Constitutions par un texte, une expérience ou un moment de la vie du Fondateur. Pour tous, le Fondateur apparaît comme une antenne de l'Esprit, toujours en contact avec l'Institut.

Les expressions qui traduisent ce lien entre l'Institut et le Fondateur sont : «fidélité au Fondateur», «héritage à vivre et à transmettre», «à la suite de notre Fondateur», «en conformité avec notre Fondateur», etc... Par exemple : «*Par leur vie d'obéissance, de pauvreté et de travail, Mère Marie Salomé et les Sœurs qui nous ont précédées, ont légué à la Congrégation un esprit d'humilité, de simplicité, de zèle. C'est pour nous un héritage à vivre et à transmettre*» (SMNDA, n° 3).

Le Fondateur est le lien qui maintient vivant l'esprit de famille à travers les générations successives et garantit la fidélité à l'inspiration des origines. Exemple : «*Attentive aux appels des Eglises particulières dans la poursuite de la mission, la Société entend continuer sa vie et son service à l'écoute de l'Esprit Saint à travers la Parole de Dieu et les signes du temps, dans un esprit de fidélité à l'héritage spirituel de la famille centenaire des missionnaires de Saint-Jacques*» (SPSJ, n° 7).

3. Les expériences-sources de l'Institut

Un autre trait commun sont les expériences-sources, spirituelles, dans les divers Instituts. Le Fondateur a donné corps à l'Institut, l'a fondé et marqué, non pas simplement par la fondation en tant que telle, mais aussi par

un ensemble d'expériences spirituelles qu'il a vécues. Les charismes reçus, dons de l'Esprit, sont participation au mystère du Christ et mettent en relief tel ou tel aspect de ce mystère. L'intuition missionnaire du Fondateur se situe dans cette expérience de Dieu.

Ces expériences spirituelles du Fondateur sont sources d'inspiration pour l'Institut, modèlent sa manière d'être, originale, et façonnent sa spiritualité. Cette vie est au cœur de la mission, soulignent les diverses Constitutions; elle est, en fin de compte, elle aussi, participation au mystère du Christ sous tel ou tel aspect et se fonde dans une expérience profonde du Christ, source et motivation de la vocation missionnaire.

Comment évoquer la variété et la richesse de vie, qui se développent ainsi dans les IM? Relevons simplement quelques traits de la spiritualité des IM qui est un des liens le plus fort qui rassemble les membres d'une Congrégation. Citons comme bel exemple de spiritualité d'un Institut celui des SNDA: *«Pour nous, Sœurs de Notre-Dame des Apôtres, la formation en toutes les étapes est marquée du signe de l'Esprit de Pentecôte.*

Comme les Apôtres, nous partons du cénacle où nous avons attendu le don de Dieu, avec Marie, dans la prière et la méditation, avant d'aller parmi nos frères, rendre témoignage de notre foi.

C'est au cénacle que nous ramènent les temps forts de reprise spirituelle comme aussi les pauses quotidiennes de prière et de réflexion, pour y refaire nos forces, en présence du Seigneur.

Par ce double mouvement, nous espérons progresser dans la foi, dans l'élan apostolique et réaliser l'unification de notre être, comme le souhaitait notre fondateur» (SNDA, n° 63).

Dans un certain nombre de Constitutions cette spiritualité est orientée sur le Christ lui-même en tant que Verbe Incarné dans le monde, Bon Pasteur, dont le cœur exprime tout l'amour du Père pour le monde à sauver. C'est le cas des Verbites et des Congrégations centrées sur le Cœur de Jésus: les Comboniens, les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, les Scheutistes...

Le Christ, dans son mystère pascal ou de l'Eucharistie a été source d'inspiration, spécialement pour les Oblats, les Franciscaines et la Consolata. — Dans la ligne de la spiritualité ignatienne, qui cherche à «discerner sans cesse les appels de Dieu à travers les personnes, les événements, les cultures, au cœur même de la vie» se placent les Pères Blancs, les SNDA... — L'esprit de la Pentecôte et la docilité à l'Esprit Saint sont particulièrement chers aux Sœurs de Notre-Dame des Apôtres, aux Spiritains, aux Spiritaines...

Mais ce regroupement reste ouvert à beaucoup d'accents propres à chaque Institut. Pour s'en rendre compte, il suffirait de comparer deux Instituts qui s'inspirent du Cœur de Jésus : les Comboniens et les Scheutistes ; la diversité ressort tout de suite. Ce que nous voulons souligner par là, c'est que la spiritualité d'un Institut est un don qui lui appartient, qui fait partie de son être et de son histoire.

4. Les racines trinitaires de la vocation missionnaire

Un autre élément signalé par la presque totalité des Constitutions, ce sont les racines trinitaires de la vocation missionnaire. Le décret *Ad Gentes*, à la suite de *Lumen Gentium*, l'a rappelé et la plupart des Constitutions tiennent à le souligner. La vocation missionnaire s'inscrit dans la mission du Fils et du Saint-Esprit, s'enracine dans l'amour divin et prend son origine dans le Père.

Les Instituts missionnaires n'ont pas surgi de leur propre initiative. Ils n'ont pas été inventés par leurs fondateurs, ni par l'Eglise. Ils sont grâce de Dieu. La vocation missionnaire est un don de Dieu qu'on accueille, un charisme. Et c'est par la grâce du Saint-Esprit qu'on peut répondre à cet appel, qu'on peut participer à la vie et à la mission du Christ, envoyé par le Père pour sauver le monde.

Cette remise au centre, ce retour au fondement essentiel de la mission sont importants, car tout jaillit de cette source divine.

Pour certains Instituts, la source trinitaire est placée au point de départ des Constitutions :

- « *Dieu est amour. Il veut que tous les hommes soient sauvés et forment un peuple. C'est pourquoi le Père nous appelle tous à être transformés dans le Christ, par l'Esprit* » (FMM, n° 1).
- « *Envoyé par le Père et consacré par l'Esprit Saint, Jésus le Christ est venu sauver tous les hommes. Il poursuit aujourd'hui dans le monde cette mission de salut dont l'Eglise est le sacrement* » (CSSp, n° 1).
- « *Par la profession religieuse, nous sommes entrés dans une Congrégation placée dans la mission que le Père confia au fils et à l'Esprit Saint dans le monde* » (SVD, n° 301).

Parfois, on souligne expressément le rapport qui existe entre le Christ et la vocation missionnaire. C'est le cas des Scheutistes (n° 1), des Combo-

niens (n° 21), des Oblats (n° 1), des Spiritaines (n° 1), des Sœurs de Cluny : *«Adhérent au Christ, nous participons, sur son appel, à sa mission. C'est au cœur même de ce mystère du Christ Sauveur, que nous sommes toutes insérées, dans la fidélité à l'esprit missionnaire qui animait notre Mère fondatrice»* (SJC, n° 3).

5. La spécificité de la vocation missionnaire

La spécificité de la vocation de ceux que l'Esprit a *«mis à part pour l'œuvre à laquelle il les a appelés»* (cf. Ac 13,2) est une autre caractéristique qu'aucun Institut n'oublie. Il s'agit, en effet, d'une vocation spéciale qui ne se confond pas avec la vocation missionnaire de toute l'Eglise. Les textes parlent d'une vocation *«parmi d'autres vocations multiples et diverses»*, de *«service particulier dans l'Eglise»*, *«d'une manière particulière de vivre la consécration qui découle du Baptême»* ou *«d'appel du Seigneur fait à certains de ses disciples»* :

- *«Au cœur du peuple de Dieu et parmi d'autres vocations, multiples et diverses, suscitées par l'Esprit Saint, nous, spiritains, sommes appelés par le Père et «mis à part» (Ac 13,2) pour annoncer à la suite de son Fils la Bonne Nouvelle du Royaume»* (CSSp, n° 1).
- *«Dieu nous appelle personnellement à suivre de plus près le Christ – voie, vérité et vie – pour un service particulier dans l'Eglise»* (FMM, n° 1).
- *«La vocation missionnaire est un appel de Dieu à continuer la mission du Christ, dans la communion de son Eglise. Elle est une manière particulière de vivre la consécration qui découle du Baptême et de la Confirmation»* (PB, 51).
- *«A certains de ses disciples le Seigneur a fait entendre son appel, pour qu'ils se donnent à Lui totalement, en des Instituts préparés et ordonnés à l'annonce de l'Evangile... Le Christ Jésus a choisi Eugénie Caps pour créer dans l'Eglise une nouvelle Congrégation de religieuses exclusivement vouées à l'évangélisation: les Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit»* (SMSSp, n°s 2-3).

Cette vocation, bien identifiée et bien précise, s'inscrit toujours dans la Mission universelle de l'Eglise; elle y trouve son origine et sa finalité ultime : *«La mission de l'Eglise universelle est d'annoncer la Bonne Nouvelle à tous les peuples de la terre et, avec le Christ, de ramener vers le Père l'humanité réconciliée. Le salut est pour tous. Fort de cette conviction, le cardinal Lavigerie, guidé par l'Esprit fonde la Congrégation des Sœurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique»* (SMNDA, n° 1).

6. La mission de frontière

Un autre trait commun qui se dégage des nouvelles Constitutions, c'est l'option préférentielle pour la mission de frontière, à l'avant-garde de l'Eglise. Malgré les nuances et la diversité des engagements, malgré les références aux situations historiques qui sont à l'origine de l'Institut et que quelques Constitutions signalent, les points de convergence à ce sujet se ressemblent tellement qu'il n'est pas difficile de les grouper en quatre constantes : première évangélisation, option pour les pauvres, aide aux Eglises en difficulté et dialogue avec les religions non chrétiennes.

a/ Première évangélisation : ceux qui n'ont pas encore entendu le Message ou qui l'ont à peine entendu. Cela revient comme première priorité en tous les Instituts avec presque les mêmes mots.

- *« Nous travaillons en premier lieu et de préférence là où l'Evangile n'a pas encore été annoncé ou l'a été à peine »* (SVD).
- *« Nous allons plus spécialement vers les peuples, les groupes et les personnes, qui n'ont pas encore entendu le message évangélique ou qui l'ont à peine entendu »* (CSSp).
- *« Nous sommes envoyées en priorité à ceux à qui le Christ n'a pas été révélé »* (FMM).
- *« Nous sommes envoyés dans le monde pour fonder de nouvelles églises et nous mettre à leur service »* (MSCJ).
- *« L'Institut a comme fin de rendre présente la mission évangélisatrice de l'Eglise parmi les peuples ou groupes humains non encore évangélisés ou à peine »* (MCCJ).
- *« La Société étant exclusivement missionnaire, toutes ses activités n'ont pas d'autre fin que l'annonce de l'Evangile et l'enracinement de l'Eglise dans les pays non chrétiens »* (MEP).
- *« Notre préoccupation première nous oriente vers les secteurs particulièrement dépourvus, vers les peuples qui n'ont pas encore entendu ou à peine, le message du Christ »* (SMSSp).
- *« Quelles que soient les adaptations exigées par la mission de notre temps, nous garderons toujours une priorité à la première évangélisation et à la catéchèse »* (SNDA).
- *« Les activités qui correspondent à notre identité et à notre finalité sont : l'annonce de la Bonne Nouvelle aux peuples non encore évangélisés, de préférence aux nécessiteux et aux abandonnés »* (IMC).

b/ Option préférentielle. Le profil de ces pauvres n'est pas toujours le même : plus que jamais les pauvres d'aujourd'hui ont beaucoup de visages. Les situa-

tions qui caractérisent le monde des pauvres se sont tellement diversifiées que, parfois, on sent même une certaine difficulté à identifier les pauvres auxquels l'Institut est envoyé. Mais c'est clair : malgré cette difficulté de définition, le cri des pauvres se fait entendre au long de toutes les Constitutions.

Les Verbites parlent d'une « *particulière prédilection pour les pauvres et les opprimés* » ; les Missionnaires du Sacré-Cœur de Jésus, de « *ceux qui souffrent et sont dans le besoin* » ; les Spiritains mentionnent « *ceux dont les besoins sont les plus grands et les opprimés* » ; les FMM soulignent « *la préférence pour les pauvres* » et de même, les Spiritaines : « *l'amour préférentiel pour les pauvres et les petits* ».

Les Scheutistes disent : « *Nous nous adressons de préférence aux pauvres, destinataires privilégiés du Royaume de Dieu* » ; les Pères Blancs vont dans la même ligne : « *par nos actes, nos paroles et notre style de vie, nous voulons être les témoins de l'amour préférentiel du Père pour les petits et les pauvres* ». La SMA se compromet « *aux côtés des plus démunis* » et les Oblats parlent de « *pauvres aux multiples visages : nous leur donnons la préférence* ».

Dans la deuxième partie de cette étude, nous analyserons les attitudes et les conversions que cette option pour les pauvres demande aux Instituts.

c/ L'aide aux églises en difficulté. Il y a ceux qui parlent simplement d'aide aux Eglises dans le besoin (MSCJ) ; d'autres spécifient les « *tâches pour lesquelles l'Eglise trouve difficilement des ouvriers* » (CSSp), les Eglises qui ne sont pas encore en condition de se suffire à elles-mêmes (SVD, IMC). Pour tous, l'animation missionnaire des Eglises locales, l'éveil des vocations missionnaires sont un appel permanent. Plus loin, on développera cet aspect.

d/ Le dialogue avec les religions non chrétiennes est aussi la quatrième situation-frontière, mentionnée par tous les IM. Pour quelques-uns, cette frontière a été, dès le début, une priorité (Pères Blancs, Sœurs Blanches).

7. La radicalité des béatitudes

La vocation spécifique des Instituts Missionnaires renvoie le missionnaire à la source de la mission, au seuil de la Trinité. Pour témoigner de cette source, la radicalité des béatitudes apparaît comme le cadre normal de ce témoignage. Jésus a demandé à ses apôtres de tout quitter pour le suivre et devenir ses témoins. Le don total au Seigneur pour le service de l'Evan-

gile est une donnée de base pour tous les Instituts missionnaires. Même si le statut juridique n'est pas toujours le même – Congrégation religieuse ou Société missionnaire – cette option de fond reste la même pour tous. On parle de «tout quitter», «servir le Christ sans partage», etc.

Les valeurs apostoliques des vœux et de la consécration religieuse sont soulignées dans presque toutes les Constitutions :

- *«Par un appel particulier le Christ nous invite à tout quitter pour le suivre et annoncer l'Évangile»* (SNDA, n° 23).
- *«Le Christ nous invite à tout quitter pour le suivre et continuer sa mission. Il s'est fait pauvre, chaste, obéissant : notre réponse est la consécration de nous-mêmes dans le célibat, la pauvreté et l'obéissance. Cette consécration particulière s'enracine dans celle de notre baptême. Elle nous met au service de l'évangélisation et nous fait témoins du règne de Dieu présent et à venir»* (SMSSp).

8. Le témoignage communautaire

Le témoignage communautaire revient partout comme essentiel à la vocation missionnaire. La vocation missionnaire dans cette radicalité demande un style de vie, une façon de vivre à la manière des apôtres, introduite par le Christ lui-même.

Les nouvelles Constitutions mettent toutes l'accent sur la vie de communauté. La communauté, non pas comme une stratégie pour devenir plus efficace et plus opérative dans le travail missionnaire, mais comme élément essentiel à la mission, parce que c'est au sein de la communauté qu'on vit le mystère de l'Eglise annoncé et c'est là qu'on fait l'expérience d'être corps du Christ. C'est de la communauté que jaillit l'élan apostolique de l'Institut. Puisque la mission est partage de la communion trinitaire, c'est dans le «sacrement de la communion» de la communauté que s'annonce et se révèle ce mystère trinitaire.

Prenons quelques extraits, presque au hasard :

- *«La vie de communauté est une exigence de la Mission. Le Christ a créé la communauté des Apôtres dont sont issues les communautés chrétiennes, afin que l'Évangile soit annoncé à tous. Cette vie est signe de la présence du Christ ressuscité, Sauveur des hommes, et de l'action sanctifiante de l'Esprit»* (SMA, n° 102).

- *« Fondée sur la foi en Jésus Christ et rassemblée en son nom pour l'évangélisation, la communauté est signe de l'amour de Dieu qui veut unir tous les hommes. De la profondeur des liens fraternels qui assurent la cohésion, découle sa force apostolique »* (SNDA, n° 43).
- *« Les communautés locales sont des cellules vivantes où se vit l'Esprit de la Société et d'où jaillit son activité apostolique »* (PB, n° 40).
- *« Le Seigneur nous appelle à vivre en fraternité évangélique. Son amour nous rassemble et forge entre nous des liens d'unité. Cellule vivante de l'Eglise, la communauté est au service de l'évangélisation »* (FMM, n° 19).

9. C'est la mission qui fait l'unité de vie

Les Instituts missionnaires situent la mission comme le pôle qui aime les activités, la raison d'être des vœux et de la vie de la communauté. La mission prend toute la vie de chacun, fait l'unité de vie de l'institut et modèle sa façon de vivre :

- *« La charité du Christ nous presse, fait de nous des apôtres et unifie toute notre vie pour le service de l'Evangile. Animés par cette charité et dociles à l'Esprit, nous consacrons notre vie à annoncer Jésus Christ et son Evangile »* (PB, n° 17).
- *« Notre mission ne se limite pas à des activités apostoliques; notre vie entière y contribue: l'adhésion à la volonté divine s'exprimant particulièrement à travers notre Règle, la fidélité aux exigences de notre consécration et de notre vie communautaire, notre prière et notre souffrance, notre mort même, tout est témoignage, tout est annonce du Christ Seigneur »* (SJC, n° 11).

C'est à la mission que l'on consacre tout son être; elle s'inscrit au plus profond du cœur de chacun :

- *« Saisies par le Christ, nous répondons sous l'action de l'Esprit Saint, au don que Dieu nous accorde, dans sa liberté, en lui vouant tout notre être »* (SNDA, n° 25).
- *« Nous nous sommes engagés au service de la Mission, par le don total de nous-mêmes à Dieu, en faisant profession de vœux de chasteté, pauvreté et obéissance dans l'Institut »* (CICM, n° 17).
- *« Tout ce que nous sommes, tout ce que nous recevons et utilisons est au service de la mission »* (SMNDA, n° 35).

C'est la mission qui marque le style de vie et modèle la vie de communauté :

- *« La communauté spiritaine, cellule vivante de l'Eglise, est unifiée, orientée par le service apostolique qu'elle assume. Son organisation est pensée en fonction de ce service »* (SMSSp, n° 18).
- *« La communauté entière est directement ordonnée à la mission »* (SJC, n° 57).

Les vœux sont envisagés comme source de dynamisme missionnaire :

- *« Source de liberté apostolique et d'union des esprits et des cœurs, l'obéissance fait converger toutes nos forces au service de la Mission »* (SMNDA, n° 30).
- *« L'obéissance nous rend disponibles pour la mission et nous insère en plein service de l'Eglise »* (SJC, n° 21).
- *« Par le vœu de chasteté, nous consacrons à Dieu toute notre personne, toutes nos puissances d'aimer, pour la fécondité de notre vie apostolique »* (SMSSp, n° 41).
- *« La chasteté consacrée nous ouvre à l'amitié et à une charité universelle... elle annonce la venue du Royaume »* (FMM, n° 81).
- *« Pour le Seigneur et pour la cause du Royaume, nous mettons tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons au service de notre mission apostolique... cette pauvreté fait de nos vies un signe des vraies richesses du Royaume »* (CICM, n° 24).
- *« En faisant profession de pauvreté, nous nous engageons à nous mettre nous-mêmes et nos biens matériels complètement au service de Dieu et de son Royaume, à l'exemple du Christ »* (SVD, n° 210).

La mission se trouve encore au cœur de la prière :

- *« C'est en missionnaires que nous louons le Seigneur, selon les inspirations diverses de l'Esprit; nous portons devant lui le poids quotidien de notre souci pour les gens à qui nous sommes envoyés »* (OMI, n° 32).
- *« La prière est au cœur de notre vie. Démarche de foi et d'amour, elle est vitale pour des apôtres dont la mission dépasse totalement les forces humaines »* (SMNDA, n° 45).
- *« Evangélisatrice par elle-même, la prière suscite et fortifie notre élan missionnaire. Elle accueille et fait siennes les richesses culturelles des peuples présentant à Dieu leurs attentes et leur louange »* (FMM, n° 12).

10. C'est une mission pour la vie

Du fait que la mission englobe tout l'être du missionnaire et fait son unité de vie, il résulte que la mission engage pour toute la vie. Les Constitutions l'appellent «mission pour la vie». Prise dans cette radicalité, on ne peut pas concevoir la mission comme une tâche temporaire. Elle est devenue la raison d'être de toute la vie du missionnaire jusqu'au dernier jour :

- *« Conscientes de notre faiblesse, mais avec la force que donne la foi, nous nous engageons pour la vie, dans l'obéissance, la pauvreté et la chasteté pour l'amour de Celui qui est seul Seigneur... »* (SNDA, n° 24).
- *« L'Institut accepte comme membres, uniquement les personnes qui désirent se consacrer, sans réserve et jusqu'à la mort, à l'œuvre de l'évangélisation en conformité avec la fin de l'Institut »* (MCCJ, n° 13,1).

Il y a même ceux qui font le vœu de persévérance : *« Bien que la volonté de persévérer soit déjà présente dans les trois vœux de religion prononcés et reçus dans la Congrégation, nous ajoutons le vœu de persévérance. Nous attestons ainsi publiquement notre attachement profond à notre famille religieuse et notre engagement définitif à sa mission »* (OMI, n° 30).

11. Mission sans frontières

« Quitter », « sortir », « rejoindre », « partager », « être à l'écoute » sont des termes souvent employés et qui expriment le souffle d'universalité des IM. Dans le nouveau contexte de la Mission, la vocation missionnaire s'ouvre ou met l'accent à des appels plus récents : *« être témoin de la fraternité humaine de par le caractère international de l'Institut »* ; *« être lien entre les Eglises », « témoin d'autres Eglises »*. On parle de *« voies nouvelles »* dans la Mission. Nous y reviendrons dans la deuxième partie de notre étude sur le *« visage de la Mission »* (prochain numéro).

- *« Nous donnons le témoignage de l'universalité de l'Eglise et de la fraternité humaine par le caractère international de notre Société »* (SVD, n° 104).
- *« La Société des Prêtres de Saint-Jacques est une Société de prêtres missionnaires appelés par le Christ et par l'Eglise, poussés par l'Esprit à partir à la rencontre de leurs frères d'un autre pays, d'une autre culture, pour annoncer la Bonne Nouvelle, pour partager "la merveilleuse richesse du*

- Christ'', pour constituer un lien entre les Eglises particulières, pour être acteurs et témoins de l'universalité de la famille de Dieu» (SPSJ, n° 1).*
- *« Toute sœur est envoyée, prête à sortir de son pays comme à y rester, pour répondre aux nécessités de l'évangélisation » (FMM, n° 13).*

Ce souffle d'universalité prend explicitement son origine, pour plusieurs Instituts dans le mystère de l'Incarnation :

- *« Le Christ veut continuer dans notre vie son mystère d'incarnation. Son appel exige une rupture: nous quittons notre famille et notre pays pour aller à la rencontre d'un autre peuple » (SMNDA, n° 14).*
- *« A l'exemple du Verbe Incarné venu habiter parmi nous (Jn 1,14) notre amour s'exprime dans... tout effort d'ouverture à une culture différente de la nôtre » (SMSSp, n° 13).*

12. La disponibilité permanente

Les exigences de cette mission sans frontières demandent au missionnaire une permanente disponibilité. Les nouveaux appels de la mission, les nouvelles situations missionnaires interpellent sans cesse les Instituts et font appel à leur permanente capacité de créativité et de réponse. Plus profondément, la disponibilité est une exigence de la consécration totale à la Mission, explicitée et renforcée, pour plusieurs Instituts, par la consécration religieuse :

- *« A cet appel spécial de Dieu, nous répondons par une disponibilité totale, prêtes à quitter notre pays pour aller là où le Seigneur nous envoie au service de nos frères » (SJC, n° 5).*
- *« Le missionnaire s'efforce de vivre toute sa vie dans l'esprit du "départ", il est toujours disponible, toujours prêt à partir vers d'autres postes ou d'autres missions » (MEP, n° 22,2).*
- *« Une qualité fondamentale dans notre vie spiritaine est la disponibilité au service de l'Evangile. Nous sommes prêts à aller là où la Congrégation nous envoie » (CSSp, n° 25).*
- *« Quiconque veut faire partie de notre Société doit être prêt, à cause de notre mandat missionnaire à accomplir, à se rendre partout où le Supérieur l'envoie, même si une telle affectation implique le renoncement à sa patrie, sa langue maternelle et son propre contexte culturel. Cette disponibilité est une caractéristique essentielle de notre vocation missionnaire » (SVD, n° 102).*

On s'est limité, dans cette première partie, à la vocation missionnaire elle-même. « Le visage de la Mission », qui sera traité dans le prochain numéro, 118, en est partie intégrante.

Parcourant ainsi les nouvelles Constitutions, on peut dire qu'il existe un véritable renouvellement des IM, que leur identité s'est précisée, qu'ils portent un visage ayant ses traits particuliers. Mais ce visage n'est pas exclusif; il se situe dans la multiplicité et la diversité des vocations missionnaires dans l'Eglise.

Nous trouvons certainement, par l'ensemble de l'étude sur les Constitutions, une réponse partielle au moins, sur l'identité de la spécificité des IM en général, et d'un Institut en particulier.

Au sujet de l'identité et de la spécificité des IM en général, elles ne s'expriment pas simplement par des objectifs de mission, qui en fait sont partagés par beaucoup d'autres; il y a aussi toute une vie, marquée par des traits communs comme le montre la présente étude sur la vocation missionnaire. Là encore, on peut noter que plusieurs traits se retrouvent chez beaucoup d'autres. Finalement, c'est tout l'ensemble qui donne un visage particulier aux IM, situé maintenant, répétons-le, dans la multiplicité et la diversité des vocations missionnaires, où les distinctions trop nettes s'estompent.

Les mêmes réflexions valent également *pour l'identité d'un Institut en particulier*. Cependant, le Fondateur ou la Fondatrice, les expériences-sources, la tradition vivante qui tisse un certain esprit, le charisme donné par l'Esprit, y prennent une importance capitale pour définir l'identité et la spécificité d'un Institut.

Si ces questions restent importantes, on se réjouit plus, aujourd'hui, du renouvellement de l'Eglise essentiellement missionnaire, qui se déploie dans la diversité des vocations missionnaires, des ressemblances de nos visages marqués par la Mission et qui reflètent le visage du Christ, modèle à nous tous.

(à suivre, n° 118)

Adelio Torres Neiva, cssp

*Rua de Santo Amaro
Estrela, 49
1200 Lisbonne (Portugal)*

L'ÉVOLUTION D'UNE PRÉSENCE MISSIONNAIRE CICM (MISSIONNAIRES DE SCHEUT) EN AFRIQUE

par Eric Manhaeghe

Directeur du centre missionnaire d'étude et de documentation « Euntès », pour la formation permanente des membres de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie (CICM) depuis mai 1989, le Père Eric Manhaeghe a étudié à Leuven et à Londres, a exercé au Zaïre et au Nigeria, et a été professeur d'histoire missionnaire, d'anthropologie et de sciences missionnaires à Yaoundé, à Iperu (Nigeria) et à Kinshasa.

Evoquant d'abord le missionnaire-héros des temps anciens, « son agonie et sa mort », Eric Manhaeghe retrace ensuite les étapes de la « résurrection » et ouvre des perspectives d'avenir de la « Mission autrement ». C'est un cas concret d'un IM qui s'efforce de se situer dans le nouveau contexte de la Mission.

La présence des Instituts missionnaires en Afrique a indéniablement évolué durant les dernières décennies. Cette évolution a été causée par de multiples facteurs que nous ignorons encore pour la plupart. Le phénomène est extrêmement complexe et ne s'explique pas exclusivement à partir d'un changement de mentalité ou de l'évolution de la pensée missionnaire. *Les sentiments et les attitudes* des participants, c'est-à-dire les membres du groupe qui accueille, et les missionnaires, déterminent beaucoup plus ce processus que les théologies de la Mission. Mon témoignage porte sur l'évolution des sentiments et attitudes des missionnaires CICM en Afrique dans la mesure où ils ont été à l'origine de la nouvelle auto-compréhension de cet Institut dans ce continent.

S'agissant d'un témoignage limité, ma contribution sera nécessairement fragmentaire. J'en ai pleine conscience, mais j'espère tout de même qu'elle réus-

sira à attirer l'attention sur un facteur souvent négligé dans l'étude de l'activité missionnaire. J'esquisserai d'abord le *contexte* dans lequel le missionnaire CICM conquérant est né, s'est développé et a finalement trouvé la mort. Je montrerai ensuite comment une *nouvelle volonté de vivre* s'est manifestée à partir de cette expérience de la mort et quelles sont, à mon avis, les *perspectives d'avenir* de CICM en Afrique.

LA MORT DES HÉROS

Quand on veut comprendre la présence actuelle de CICM en Afrique, il est indispensable de se rappeler la crise de motivation que la Congrégation a connue pendant la décennie et demie qui a suivi la décolonisation. J'essaierai, dans les pages qui suivent, d'évoquer les sentiments qui habitaient les personnes concernées à ces moments difficiles de leur existence. Ce sont, en effet, ces sentiments qui ont déterminé l'attitude des missionnaires et des nouveaux évêques autochtones. Il s'agissait avant tout d'une crise qui a bouleversé des vies humaines et provoqué des réactions émotionnelles de part et d'autre.

les temps héroïques

La Congrégation du Cœur Immaculé de Marie (C.I.C.M.), également appelée « Missionnaires de Scheut », a été fondée le 28 novembre 1862. Elle est donc née à une époque de renouveau missionnaire marqué par le romantisme et l'expansion coloniale. A l'origine, elle œuvrait exclusivement en Chine, mais un quart de siècle plus tard elle se sentait déjà obligée d'envoyer quelques membres en Afrique, notamment à l'Etat Indépendant du Congo, l'actuel Zaïre. La presque totalité de cet immense territoire lui fut confiée en 1888.

Comme les autres missionnaires de l'époque, les membres CICM rêvèrent de conquérir le Congo entier pour le Christ. L'animation missionnaire en Belgique les présenta comme des héros, prêts à sacrifier leur vie pour sauver les âmes des Noirs. L'accent fut donc mis sur l'aspect romantique et exotique de la vocation missionnaire. « *Propaganda Fide* » s'intéressait surtout au travail sur le terrain et insista sur la dimension ecclésiastique. D'un point de vue pratique, on poursuivit le but suivant : faire évoluer une Préfecture Apostolique pour qu'elle devienne un Vicariat, appelé à son tour à devenir un Diocèse. Les données statistiques concernant le nombre de baptisés, sacre-

ments administrés, prêtres, séminaristes, etc. constituèrent les critères principaux de développement.

Cette conception du travail missionnaire a façonné le missionnaire conquérant. Les Supérieurs religieux et ecclésiastiques CICM furent de véritables chefs, le plus souvent très autoritaires. Ils dirigèrent un groupe d'hommes disciplinés et créatifs, décidés à conquérir le plus de monde possible. Les Supérieurs de mission régnèrent parfois comme des petits rois souverains et réalisèrent des œuvres formidables. Au fur et à mesure que l'activité missionnaire prenait de l'expansion, les Supérieurs ecclésiastiques éprouvèrent de plus en plus de difficultés pour réaliser les œuvres nécessaires (écoles, hôpitaux, églises, etc.). La plupart de leurs hommes ne manquèrent ni d'initiative ni de zèle et trouvèrent eux-mêmes l'argent nécessaire. Chaque missionnaire réalisa *son* œuvre, applaudi de *ses* ouailles. C'était l'époque des personnalités fortes et de l'individualisme. Un membre CICM qui n'avait pas laissé un « souvenir » (= bâtiment) derrière lui, n'était pas un vrai missionnaire aux yeux de la population.

Le missionnaire CICM a conçu sa propre identité et les participants l'ont identifié à partir de ces expériences. Cependant, les deux images n'étaient pas les mêmes. Le missionnaire se considérait comme un envoyé du Christ, appelé à apporter le salut et la civilisation. Il se comportait en maître souverain, continuellement préoccupé de projets à court terme dans la conviction qu'il servait mieux ainsi la cause du Christ. Aux yeux de ses compatriotes restés en Belgique, il était un héros. Les gens auxquels il annonçait l'Évangile avaient une tout autre idée de lui. Ils le considéraient comme un homme de Dieu et leur meilleur défenseur, certes, mais ils voyaient aussi en lui un homme puissant et riche¹ auquel tout le monde doit obéir. Ils l'admiraient à cause de ses réalisations, mais ils le craignaient également à cause de ses relations. Cette image ambiguë du missionnaire entrera dans la mémoire collective du peuple et déterminera sa conception de la vie religieuse et sacerdotale.

1/ Les membres CICM ne vivaient pas du tout dans le luxe, au contraire, leur style de vie était beaucoup plus simple que celui de leurs confrères actuels. Ils étaient considérés comme des riches à cause de leurs réalisations et de leurs importantes œuvres caritatives. Quelqu'un était riche aux yeux de la population quand il distribuait beaucoup de biens et non quand il en conservait beaucoup pour lui-même. Dans ce dernier cas, on traitait l'individu d'avare, un être asocial invariablement accusé de sorcellerie.

2/ Cf. *Perfectae caritatis*, n° 3.

3/ Cf. *Ad gentes*, n°s 2 et 30.

4/ Cf. *Doc. Cath.*, n° 1538, 1969, pp. 361-364.

5/ On n'a jamais ainsi présenté le missionnaire dans les documents officiels, mais c'était bien l'idée qu'il se faisait de lui-même à partir de sa propre expérience.

6/ Cette image se situe tout à fait dans la ligne de la conception de la Mission dans le cadre du système de la Commission : la jeune Église est fondée, il nous reste encore à l'accompagner pendant un certain temps. Perspective parfaitement acceptable pour le missionnaire de 40 à 50 ans qui s'est dévoué à la construction de cette Église, mais peu attrayante pour un jeune de 20 ans.

La révolution culturelle des années soixante, accompagnée de la décolonisation, frappe durement la Congrégation. Les membres n'y ont pas été préparés et sont donc mal équipés pour y faire face. Pour la plupart, c'est une surprise désagréable. L'ensemble des valeurs congrégationnelles est brusquement remis en question. La noble cause de CICM est présentée comme une aberration, un barbarisme culturel, une des causes principales des misères du Congo désormais indépendant. Même la presse catholique, qui les avait loués comme des héros, met l'œuvre des missionnaires en question. Ils ont peut-être aidé certaines gens, mais la conquête spirituelle n'est rien d'autre qu'une agression. Les Congolais leur reprochent leurs liens avec le pouvoir colonial et affirment avec force que l'Eglise sera désormais dirigée par eux-mêmes.

C'est précisément à ce moment que Vatican II les invite à une approche positive du monde et de la culture². Le Concile affirme même que tout chrétien est missionnaire et que l'évêque diocésain est le responsable principal de l'activité missionnaire³. Le système de la Commission est supprimé⁴. Tout cela se passe en moins de dix ans ! Beaucoup de missionnaires CICM se sentent trahis. L'idéalisme et la créativité qui les avaient caractérisés cèdent la place à l'amertume et au cynisme. Le chaos qui règne dans l'ancienne colonie belge confirme certains dans cette attitude. Un nombre significatif de membres abandonnent la mission ou quittent même la Congrégation : cela ne vaut plus la peine !

Ceux qui restent s'efforcent d'abord de récupérer leur identité. Ils sont marqués par les accusations répétées de colonialisme, de la chasse aux âmes et de la destruction des cultures autochtones. Ils ne disposent ni du temps nécessaire, ni des moyens appropriés pour analyser la situation. Il leur faut immédiatement une nouvelle image, conforme à Vatican II et acceptable pour eux-mêmes et leur entourage. Le missionnaire est alors présenté comme un envoyé du Christ qui part à l'étranger, non plus pour construire lui-même une nouvelle Eglise, mais pour se faire l'auxiliaire du clergé autochtone d'une jeune Eglise⁵. La plupart des nouveaux évêques autochtones, qui voient dans la Congrégation une excellente réserve de personnel dévoué et bon marché, encouragent ce développement. On ne se rend cependant pas compte du fait que cette nouvelle image n'est en réalité rien d'autre que le prolongement de l'ancien modèle : le missionnaire d'antan se prépare à la retraite⁶. Inutile de dire que ce nouvel « idéal » n'attire pas les jeunes.

Par ailleurs, les jeunes qui entrent encore posent de plus en plus de problèmes. La révolution culturelle se fait sentir partout, le système symbolique cohérent et défensif de la Congrégation se désintègre complètement. Le poids des membres rentrés aigris du Zaïre se fait également sentir. On improvise, on critique... la désorientation est à peu près totale, les beaux textes des Chapitres de renouveau n'y changent rien. Moins de 20% des jeunes candidats persévèrent! Le groupe se sent vieillir et réagit de plus en plus comme un homme de cinquante ans (âge moyen à ce moment) qui se dit: «ça durera bien mon temps...». Le recrutement au Zaïre s'est arrêté sous la pression du courant nationaliste, et les Supérieurs invitent les quelques membres zaïrois à s'incardiner dans leur diocèse d'origine. L'impasse est complète, la Congrégation semble s'être réconciliée avec l'idée de sa mort imminente. Le missionnaire conquérant et héros agonise et meurt, mais est-ce aussi la mort de la Congrégation?

NOUVELLE VOLONTÉ DE VIVRE

Les CICM zaïrois ont refusé de quitter la Congrégation et ont même insisté pour qu'on reprenne le recrutement au Zaïre. Le noviciat de Mbudi (Kinshasa) ouvre ses portes en 1972, un des aînés zaïrois en devient le premier maître des novices. La Congrégation compte actuellement 150 Zaïrois et 4 Camerounais. Le groupe africain lance ainsi un énorme défi au groupe européen. Il affirme sa ferme volonté de vivre l'idéal de la Congrégation dans un nouveau contexte. L'accueil de ces nouveaux membres oblige la Congrégation à revoir ses positions et surtout à adopter une attitude positive à l'égard de la nouvelle Mission qui s'annonce.

7/ On entend généralement par Mission «ad extra» la mission faite auprès des non-chrétiens ou communautés chrétiennes en train d'émerger, résidant dans le territoire d'une Eglise locale «A» par des chrétiens appartenant à d'autres Eglises locales «B», «C», etc. CICM élaborera sa propre notion de la Mission «ad extra».

8/ Il s'agit encore une fois d'un idéal qui n'a jamais été présenté de cette façon dans les documents officiels, mais qui a été ressenti comme tel par les participants.

9/ Un nombre non négligeable de confrères belges tenaient absolument à être «chez eux» à la mission ou presbytère. Ils continuaient à parler le néerlandais (parfois même en présence de jeunes confrères africains) et à organiser la vie communautaire sans tenir compte des susceptibilités des autochtones.

10/ Notamment de l'Europe, l'Asie et l'Amérique latine.

Le premier problème qui se pose est celui de la formation de ces nouveaux candidats. Comment en faire des missionnaires CICM ? Quelles tâches leur confiera-t-on ? Le problème est épineux, car la plupart des membres sur place accomplissent des tâches pastorales, en attendant que le clergé diocésain prenne la relève. On ne peut demander la même chose aux nouveaux membres si on ne veut pas leur proposer de devenir une sorte de clergé diocésain de second rang. Sans toucher à la forme concrète de l'activité missionnaire, on élabore de plus en plus l'idée de l'« *ad extra* »⁷. Ce qui distingue le missionnaire CICM du prêtre diocésain, c'est qu'il travaille en dehors de son pays natal. Les jeunes CICM seront donc formés en vue de la Mission « *ad extra* ». Concrètement, cela signifie qu'ils seront, comme leurs aînés européens, des pasteurs œuvrant à l'étranger⁸. On a ainsi l'impression d'avoir créé une identité propre et on rassure en même temps certains membres européens qui craignent d'être « dérangés » dans leurs habitudes par ces nouveaux venus⁹.

Un autre élément s'ajoute encore à la nouvelle image du missionnaire CICM. Il travaillera non seulement en dehors de son pays, mais il le fera aussi avec des *confrères d'autres nationalités*, voire d'autres continents¹⁰. Il sera ainsi davantage un signe de la fraternité universelle en Jésus Christ. D'abord parce qu'il travaille chez un peuple étranger, ensuite parce qu'il vit dans une communauté internationale. Le jeune candidat se préparera donc à accomplir une tâche pastorale (souvent appelée missionnaire) en dehors de son pays et à vivre en communauté avec des confrères non compatriotes. Les autres priorités de la Congrégation restent inchangées : option préférentielle pour les pauvres, activité parmi les non-chrétiens, etc., mais ce ne sont souvent que des déclarations purement théoriques.

La formation des premiers groupes était littéralement « *ad experimentum* ». On s'imagine difficilement quelque chose qui n'a pas été essayé à l'un ou l'autre moment. L'inventaire de toutes ces expériences nous intéresse moins en ce moment, efforçons-nous plutôt de saisir les sentiments qu'elles ont suscités. Les multiples changements de programme et l'incertitude des formateurs donnaient aux candidats l'impression qu'on ne savait pas trop bien que faire d'eux. Ils se sentaient parfois manipulés par des gens qui voulaient les obliger à réaliser ce qu'ils n'avaient pas réussi à faire eux-mêmes de leur temps. Le résultat fut une grande confusion et un malaise fortement ressenti. Quelques-uns d'entre eux « subissaient » tout et restaient attachés à l'idée du missionnaire héritée de la mémoire collective de leur peuple :

l'homme puissant et riche qui fait ce qu'il veut, en d'autres termes : le chef moderne¹¹. Après leur ordination, ils se comportaient aussi comme de véritables chefs à la grande déception du peuple et de leurs formateurs.

les nouvelles fondations

De nouvelles fondations CICM ont vu le jour en Afrique après Vatican II, notamment au Cameroun (1966), en Zambie (1976), au Sénégal (1976) et au Nigeria (1979). Le but de ces fondations était, entre autres, de favoriser la réalisation du nouvel idéal missionnaire CICM. En effet, les difficultés au Zaïre étaient non seulement nombreuses, mais aussi pratiquement insurmontables. Je signale seulement les plus importantes. La plupart des Evêques continuaient à considérer la Congrégation comme une réserve de personnel. Certains y puisaient pour boucher plus facilement les trous ou remédier aux défaillances de leur clergé. D'autres suivaient une politique de nominations qui leur permettait d'utiliser les membres CICM pour « neutraliser » les prêtres diocésains. Un évêque considérait CICM comme une vache à lait qu'il pouvait traire à sa guise, même en la maltraitant. Quelques-uns seulement reconnaissaient en pratique la spécificité de la Congrégation¹².

Une autre difficulté était que cette spécificité n'était même pas perçue par la plupart des membres de la Congrégation et que les Supérieurs ne réussissaient pas à la définir d'une façon convaincante, moins encore à communiquer ce message aux Evêques¹³. Chacun essayait de remédier au plus pressé, ce qui ne favorisait guère le dialogue sincère. Ajoutons-y encore les membres qui ne voulaient pas être « dérangés » et on comprend qu'il était prati-

11/ C'est à tort qu'ils se réclament de la tradition pour légitimer ce comportement autoritaire. Le chef traditionnel était un homme de concertation, son autorité s'appuyait sur le consensus du peuple. C'étaient plutôt les chefs imposés ou du moins soutenus par le pouvoir colonial qui pouvaient se permettre un comportement autoritaire. Leur autorité, en effet, ne dépendait pas du peuple, mais de leur maître tout-puissant dont ils étaient le reflet fidèle.
12/ Notons encore une fois l'énorme écart entre la théorie et la pratique. On parle souvent de la solidarité avec l'Eglise locale, de l'insertion dans un plan de pastorale d'ensemble, etc. Dans la plupart des cas, il n'existe pas de plan du tout et, par Eglise locale, on entend l'Evêque lui-même qui, avec les meilleures intentions du monde, essaie de remédier aux problèmes les plus urgents, sans savoir où il aboutira.

13/ Les Supérieurs n'avaient pas de plan non plus. L'idéal de la Congrégation était exprimé en termes de problèmes à résoudre dans l'immédiat. Les priorités formulées dans les Constitutions ou textes du Chapitre servaient souvent de légitimation d'un projet monté par l'un ou l'autre confrère. L'Evêque ne pouvait reconnaître là-dedans la spécificité de la Congrégation, mais y voyait plutôt une manœuvre pour permettre à certains missionnaires de continuer à réaliser *leurs* œuvres pour *leurs* ouailles.

14/ Ce qui ne signifie pas qu'elles étaient réservées aux seuls Zaïrois. Ces derniers portaient aussi en dehors de l'Afrique et d'autres étaient également destinés aux nouvelles fondations en Afrique.

15/ Intention qui doit encore devenir réalité! Pour le texte de «Mutuae relationes», voir *Doc. Cath.*, n° 1748, pp. 774-790.

quement impossible d'envisager l'implantation de jeunes équipes internationales dans ces provinces. Par ailleurs, les membres zaïrois étaient exclus, car ils devaient nécessairement travailler en dehors de leur pays. On optait donc pour de nouvelles fondations dans d'autres pays d'Afrique¹⁴.

Les avantages de cette nouvelle formule sont évidents. On peut travailler dans des diocèses qu'on n'a pas fondés, on a l'intention d'établir des conventions selon les directives de «*Mutuae relationes*»¹⁵, on est libéré d'un «poids historique», on ne court plus le risque de devenir un groupe dominant, on ne «dérange» personne, etc. Qui plus est, les membres zaïrois peuvent y être engagés. Les nouvelles fondations reçoivent toutes des membres de plusieurs continents. *L'internationalisation* est un fait, *la fraternité universelle* un défi qu'on s'efforce de relever dans la mesure du possible.

Il faut avouer que le travail et la vie en équipes intercontinentales sont moins faciles qu'on ne le pense. Aux difficultés ordinaires qu'on rencontre dans la vie communautaire, s'ajoutent encore la différence culturelle et surtout les divergences notables dans la façon de concevoir la Mission, liées à des expériences récentes ou antérieures. Aux Philippines, par exemple, on est très sensible aux réalités d'oppression et au sort des pauvres ; au Zaïre on insiste plutôt sur l'inculturation. Nous avons ainsi pu voir des jeunes CICM philippins lancer une campagne de conscientisation contre les grands propriétaires en Afrique et des jeunes CICM zaïrois s'efforcer d'introduire le rite zaïrois de l'eucharistie dans des communautés noires au Brésil ! C'est dire les problèmes que les équipes internationales rencontrent.

Malgré ces difficultés, les nouvelles fondations peuvent être considérées comme un succès. Elles n'ont évidemment pas résolu tous les problèmes, mais elles ont substantiellement contribué à ouvrir de nouveaux horizons et à constituer un nouveau cadre de vie et d'activité. Cette expérience aidera certainement les membres à mieux formuler l'objectif de la Congrégation et à trouver les voies et moyens pour le réaliser. CICM discerne de nouveau des perspectives d'avenir et est prête à dépasser l'ancien modèle de la Mission pour relever les nouveaux défis.

PERSPECTIVES D'AVENIR

L'expérience récente de CICM a suscité beaucoup de questions et créé de nouveaux problèmes. Elle a obligé ses membres à réfléchir à l'essence même de la Mission. S'agit-il en premier lieu de quitter son pays ? Est-ce avant

tout vivre avec un confrère d'une autre race? Faut-il prioritairement seconder les jeunes Eglises? Quelle est la vocation spécifique du religieux-prêtre-missionnaire CICM? Aucune de ces questions n'a reçu une réponse définitive et n'en recevra de si tôt. Les jeunes CICM y réfléchissent et conçoivent lentement, mais sûrement, une nouvelle identité qui est en grande partie déterminée par les circonstances changeantes.

la nécessité d'un nouveau modèle

La question fondamentale que de plus en plus de jeunes membres CICM se posent est celle de la nature de l'activité de la Congrégation et de sa signification dans une Eglise essentiellement missionnaire. La pratique actuelle ne donne pas une réponse satisfaisante. Pour ne prendre qu'un exemple : pourquoi envoyer un membre haïtien au Zaïre pour y exercer un ministère pastoral et envoyer un membre zaïrois (de la même région!) en Haïti pour y exercer le même ministère pastoral? Notons que les deux exercent ce ministère en attendant que le clergé diocésain prenne la relève! Quand chacun reste chez lui, le problème peut être résolu sans détours coûteux et pénibles! La signification d'une Congrégation missionnaire comme CICM ne se trouve certainement pas là. C'est également dire qu'elle ne peut être perçue à travers son activité principale actuelle.

Le but de CICM a toujours été d'inviter les non-chrétiens à accueillir le Royaume de Dieu. Dans ses options et ses activités, elle doit donc montrer qu'une part essentielle de la Mission de l'Eglise consiste à aller aux non-chrétiens. CICM l'a fait d'une façon cohérente jusqu'à l'époque où elle s'est vue obligée de seconder les jeunes Eglises qu'elle avait fondées. Mais cette activité, dont la nécessité ne peut être mise en cause, ne peut jamais devenir permanente ni absorber toutes les énergies. *Dans une Eglise essentiellement missionnaire, l'activité missionnaire doit être considérée comme réellement*

16/ Ce qui suppose que l'Evêque soit un bon «manager» qui sait adéquatement appliquer une politique de personnel appropriée et élaborée en commun. C'est ce que Vatican II veut dire quand il insiste sur son rôle directeur en y ajoutant : «de telle manière pourtant que soit sauvegardée et encouragée la spontanéité de ceux qui ont une part dans cette œuvre» (*Ad gentes*, n° 30).

17/ Lire à ce propos D. VERHELST, (éd.), *La Congrégation du Cœur Immaculé de Marie (Scheut)*. Edition critique des sources, tome I : *Une naissance*

laborieuse 1861-1865, coll. : «Verbistiana», n° 1, University Press, Leuven, 1986, 367 p.

18/ Surtout les deux provinces de la Belgique, mais aussi celles du Zaïre et des Philippines.

19/ Les maisons de formation et les économats dans ces provinces éprouvent de plus en plus de difficultés à cause du manque aigu de personnel qualifié. Ces deux secteurs clés déterminent en grande partie le bon fonctionnement de l'Institut, on ne peut se permettre de les négliger.

essentielle, au même titre que la prière. *Le rôle* des Congrégations missionnaires est aussi indispensable et important que celui des Ordres contemplatifs. Ces derniers sont tout naturellement typés pour l'adoration, la prière et le service de Dieu et constituent ainsi un signe pour l'Eglise et le monde. Il doit en être de même pour une Congrégation missionnaire comme CICM : elle doit agir en sorte que l'on *voie* que l'Eglise existe avant tout pour amener l'humanité entière, à plus de 60% non chrétienne, au Royaume. Cela ne se voit pas quand elle s'occupe presque exclusivement des chrétiens.

Le rôle des membres CICM dans une Eglise locale est donc **de collaborer avec l'évêque pour réaliser cette mission spécifique et essentielle de l'Eglise locale**, d'abord sur place et ensuite à d'autres endroits après y avoir été invités par les Eglises concernées. Il nous faut donc *un nouveau modèle de Mission*, conçu non en fonction des structures ecclésiales, mais en fonction du rôle que l'Eglise est appelée à jouer parmi les croyants des autres religions, voire les non-croyants. Il va de soi que c'est l'Evêque qui dirige et coordonne cette activité tout en sachant que les membres CICM ne peuvent être destinés à une autre activité¹⁶. Pour nous, CICM, il s'agit d'être fidèles à notre mission spécifique dans l'Eglise et à la Mission de l'Eglise dans le monde, donc *de poursuivre avec l'Evêque des objectifs communs qui se rapportent à l'essence même de l'Eglise*.

relativiser l'option «ad extra»

Ce que je viens de dire suppose que la Congrégation CICM soit prête à relativiser son option «*ad extra*». A dire la vérité, elle a toujours été secondaire, sauf à partir des années 1970. A l'origine, la Mission «*ad extra*» et la Mission «*ad gentes*» coïncidaient. L'animation missionnaire mettait l'accent sur les aspects exotiques et romantiques, mais aux yeux du fondateur l'aspect «*ad gentes*» l'emportait évidemment¹⁷. J'ai dit plus haut pourquoi l'option «*ad extra*» est devenue tellement importante lors de l'accueil des nouveaux membres africains. L'expérience nous a également montré qu'en insistant trop sur cet aspect secondaire, CICM risque de perdre de vue la dimension essentielle de sa vocation : le témoignage en milieu non chrétien. L'application rigoureuse de la politique «*ad extra*» a créé d'autres problèmes moins graves mais tout de même non négligeables. Les anciennes provinces de base manquent actuellement du personnel dynamique autochtone¹⁸, ce qui risque à la longue de paralyser l'ensemble de l'Institut¹⁹.

Par ailleurs, la majorité des membres actifs de CICM peuvent valablement témoigner du Christ devant les croyants des autres religions et les non-croyants sans nécessairement quitter leur pays. Ils se mettent ainsi au service de l'Eglise locale pour *une mission spécifique et essentielle*. N'oublions pas non plus que le colonialisme a traumatisé beaucoup de gens dans les pays qui en furent les victimes, d'où un mouvement xénophobe qui constitue un handicap sérieux pour le missionnaire étranger. L'immigration massive a ailleurs suscité un même mouvement xénophobe²⁰. La présence trop visible des missionnaires étrangers n'est pas perçue comme un signe de la fraternité universelle, mais conduit presque toujours à l'accusation que l'Eglise est un produit importé, inadapté à la population locale. Quand ces mêmes missionnaires prennent l'option préférentielle pour les pauvres au sérieux, la situation se détériore davantage. Les gouvernements concernés ne sont évidemment pas heureux d'accueillir ces libérateurs étrangers. Les Evêques n'ont pas d'autre choix que de les défendre, solidarité oblige ! Il est alors facile de détourner l'attention de l'opinion publique du problème réel et de « prouver » que l'Eglise locale n'est rien d'autre qu'une des multiples succursales d'une grande puissance étrangère qui s'efforce de dicter sa loi au pays²¹.

Est-ce à dire qu'aucun missionnaire ne doit plus partir à l'étranger ? Bien sûr que non, mais il faut éviter de confondre l'essentiel avec ce qui est secondaire. La Mission « *ad extra* » reste désirable dans la mesure où elle favorise la Mission « *ad gentes* », ce qui dépend évidemment des circonstances et de la façon dont l'Eglise locale les interprète. Il n'est pas du tout exclu que, dans l'avenir, les missionnaires CICM soient en majorité des autochtones, assistés de quelques confrères étrangers²². Leur témoignage ne visera plus exclusivement l'implantation d'une communauté chrétienne, mais sera en premier lieu écoute attentive de l'appel de Dieu dans l'autre auquel ils se donnent de tout cœur. On pourra alors considérer le missionnaire CICM

20/ Pensons seulement aux pays de la CEE et à leurs mouvements de l'extrême droite. N'oublions pas non plus le Nigeria qui a tenté d'expulser, il y a quelques années seulement, plus d'un million de Ghanéens.

21/ Voir aussi M. AMALADOSS, « Foreign Missions Today », in *East Asian Pastoral Review*, 1988/2, pp. 104-118.

22/ CICM continuera certainement à exiger que tous ses membres soient prêts à quitter leur pays d'origine et veillera à ce que chacun ait travaillé, au

moins temporairement, en dehors de son pays. Il s'agit là d'une politique de personnel qui s'impose naturellement à un Institut international, qu'il soit missionnaire ou non. Le but n'est pas d'envoyer le plus de monde possible en dehors de son pays, mais de disposer d'un groupe capable de relever les défis missionnaires où qu'ils se présentent. L'accent sera donc mis sur la motivation et la préparation effective.

23/ Au Sénégal et au Nigeria.

comme un don de l'Eglise locale aux croyants des autres religions : il est appelé à être religieux ou prêtre pour eux, à les servir dans un esprit de dialogue, même s'ils n'ont pas l'intention de devenir chrétiens.

un don de Dieu pour les autres

Les membres CICM qui ont travaillé dans les nouvelles fondations en milieu musulman²³ ont également découvert que la Mission est possible, voire nécessaire, même aux endroits où l'on doit renoncer à la fondation d'une communauté chrétienne. Cette expérience les a aidés à donner un nouveau sens à leur vie religieuse missionnaire. En effet, si l'on peut considérer la vie religieuse comme un don de Dieu à son Eglise, la vie religieuse missionnaire peut être présentée comme un don que l'Eglise a reçu de Dieu pour le partager avec les non-chrétiens. Sa vocation consiste donc à être un signe du Royaume qui vient au milieu des non-chrétiens.

La grande majorité des membres CICM sont aussi prêtres. L'Eglise met non seulement des religieux, signes du Royaume qui vient, au service des croyants des autres religions, mais aussi des prêtres, collaborateurs de l'Evêque, appelés à construire ce même Royaume. Celui-ci concerne l'humanité entière et non seulement les chrétiens. En tant que ministre de l'unité et serviteur de la Parole, le prêtre missionnaire veut être témoin de l'amour universel de Jésus Christ dans la société. Dans ce sens, il est prêtre pour les non-chrétiens, il vit sa vocation sacerdotale dans ses relations quotidiennes avec eux en favorisant l'unité grâce à ses efforts de réconciliation.

le rapport avec l'Eglise locale

Reste encore la question du rapport entre l'Eglise locale et la Congrégation. J'ai mentionné plus haut quelques malentendus au niveau des rapports mutuels et j'en ai également indiqué la cause : les deux partenaires essaient de remédier aux problèmes les plus urgents, chacun suivant *ses propres critères*. Le Supérieur religieux fait valoir le *charisme spécifique* de la Congrégation et l'Evêque insiste sur sa *responsabilité pastorale*. Le plus souvent les deux sont perdants : le Supérieur n'obtient que des concessions superficielles qui n'ont rien à voir avec le charisme évoqué et l'Evêque perd du personnel et des moyens financiers. Le premier se plaint du manque de dialogue et le second reproche aux missionnaires de ne pas se sentir assez

concernés par les problèmes du diocèse²⁴. Dans une telle atmosphère, on se borne à gérer, tant bien que mal, les tensions.

Ces difficultés sont dues à la façon dont on conçoit en pratique le rôle du missionnaire. En effet, de part et d'autre, on le considère comme un serviteur de l'organisation ecclésiastique. Il va de soi qu'il dépend alors presque entièrement de l'Evêque et que le discours sur le charisme spécifique perd sa pertinence. Il s'ensuit également que la qualité des rapports mutuels est déterminée, du moins en pratique, par le degré de concordance des idées de l'Evêque et du Supérieur religieux concernant l'Eglise locale et ses priorités pastorales et organisationnelles. Quand ils partagent le même point de vue, les rapports seront bons; quand ils défendent des positions opposées, ils seront mauvais. Le nouveau modèle de la Mission décrit plus haut sera accepté ou rejeté selon les préférences de l'Evêque pour l'un ou l'autre modèle.

Dans ce contexte, on comprend aisément l'urgence d'une réflexion approfondie sur le rapport fondamental entre *le ministère de l'Evêque et le charisme des religieux-missionnaires*²⁵. Dans l'Eglise, rien n'est achevé en soi-même, mais s'accomplit toujours dans l'Eucharistie qui dépend de l'Evêque²⁶. Cela vaut aussi pour les charismes religieux. L'Evêque est donc, d'une certaine façon, responsable de la vie religieuse²⁷. Son autorité cependant est indirecte: il n'est pas le principe du charisme religieux, mais il le reçoit comme un don de Dieu à son Eglise. Il a le devoir de lui donner un espace et de vérifier que ceux qui l'ont reçu lui restent fidèles. Cela signifie aussi que lui-même le respecte et renonce à l'entraver par des interventions qui en contrarient le dynamisme²⁸. Le charisme religieux-missionnaire CICM se réalisera toujours dans une Eglise locale; d'où la nécessité, pour chaque membre, d'une conscience vive d'appartenance à cette Eglise. Mais aucune Eglise locale ne peut accomplir sa Mission à l'égard des croyants des autres

24/ Quand l'Evêque parle de problèmes d'infrastructure, de personnel (tensions entre groupes de prêtres diocésains), etc., il reçoit souvent comme réponse: «ce sont vos problèmes, notre charisme...». Cf. aussi D. BAKER, e.a., «The Relationship of Maryknoll and the Local Church in Musoma Diocese Tanzania», in *AFER*, 26 (1984) 3, pp. 182-188.

25/ Lire à ce propos, G. LAFONT, «L'ecclésiologie de "Mutuae Relationes"», in *Vie Consacrée*, 54 (1982) 6, pp. 323-339.

26/ Cf. *Lumen Gentium*, n° 26 et *Presbyterorum Ordinis*, n° 2.

27/ Cf. *Mutuae Relationes*, n°s 28 et 52.

28/ Cf. *ibidem*, n°s 10-14 et 50.

29/ Ce qui sera plus facilement perçu quand un bon nombre de missionnaires seront effectivement originaires de cette Eglise locale.

30/ Les ouvrages de Mgr Teissier ont nourri la réflexion de plusieurs d'entre nous. Ils permettent, même au missionnaire qui ne vit pas parmi les musulmans, de situer sa vocation dans une nouvelle perspective. Voir H. TEISSIER, *Eglise en Islam. Méditation sur l'existence chrétienne en Algérie*. Le Centurion, Paris, 1984, 216 p. Id., *La Mission de l'Eglise*, coll.: «L'héritage du Concile», Desclee, Paris, 1985, 240 p.

religions ou des non-croyants, sans la présence effective d'un certain prophétisme missionnaire. Le rapport mutuel fondamental se joue donc dans une situation de mutuelle dépendance.

Quand on conçoit la vie religieuse missionnaire de cette façon, c'est-à-dire comme un don que l'Eglise locale a reçu de Dieu pour le partager avec ceux qui ne font pas partie de l'Eglise, il ne peut y avoir d'opposition entre elle et l'Eglise locale. L'Evêque est infidèle à sa mission quand il garde ce don pour lui-même et son Eglise. Il doit au contraire tout faire pour qu'il parvienne aux destinataires. Les religieux-missionnaires CICM sont alors, en tant que membres de l'Eglise locale²⁹, un signe du Royaume qui vient parmi les croyants des autres religions, voire les non-croyants. Quand les destinataires répondent à ce don par la foi en Jésus Christ, de nouvelles communautés naissent, entrent dans l'Eglise locale et reçoivent des ministres issus de leur propre sein. Les missionnaires peuvent alors partir ailleurs. Quand leur réponse est négative, les missionnaires restent, car il n'y a pas de raison de leur enlever ce qu'ils ont reçu gratuitement de Dieu.

UNE PRÉSENCE QUI NE CESSE D'ÉVOLUER

La présence CICM en Afrique revêt plusieurs formes. La plupart des membres se situent encore dans la perspective de la Mission selon l'ancien modèle : secourir les jeunes Eglises qu'ils ont fondées. Un groupe minoritaire, mais significatif, principalement composé de jeunes membres originaires de l'Afrique, l'Amérique latine, l'Asie et l'Europe, veut résolument abandonner le contexte de la conquête spirituelle. Ces membres désirent vivre leur vocation religieuse missionnaire comme *un don de Dieu offert, par l'intermédiaire de l'Eglise, aux croyants des autres religions et aux non-croyants*.

Ils sont convaincus qu'ils ont été appelés pour offrir aux « autres » une occasion de rencontrer des disciples de l'Evangile. Ils veulent ainsi mettre en évidence le caractère universel du Message du Christ qui invite chaque homme à se rapprocher de ceux qui auraient été ses ennemis s'il avait agi seulement suivant ses sentiments naturels. Signe du Royaume qu'il s'efforce en même temps de construire, le missionnaire CICM croit qu'il est appelé à apporter, au nom de l'Eglise, son trésor propre, c'est-à-dire Jésus Christ, à l'humanité. Il quitte ainsi le confort de ses origines pour *s'engager dans une histoire commune avec des hommes qui croient autrement ou qui ne croient pas du tout* ; il s'y insère pour l'élargir et l'ouvrir à une nouvelle dimension d'humanité, celle apportée par Jésus Christ³⁰. Il se réjouit de la naissance

de nouvelles communautés dont il facilite l'épanouissement, mais il ne se décourage pas quand ses partenaires entendent rester ce qu'ils sont : des croyants d'autres religions.

La Congrégation du Cœur Immaculé de Marie est formée par des chrétiens originaires de quinze pays différents qui s'engagent à vivre cette vocation d'une façon cohérente, dans un cadre institutionnel qui relève de l'Eglise universelle. Ce cadre est flexible et permet plusieurs formes d'activité dans le monde entier, qui constituent néanmoins un témoignage commun. Les responsables de l'Institut sont prêts à apprendre, à partir des expériences du passé. Ils savent que le plus grand défi qui leur est lancé est, d'une part, de susciter et de soutenir l'enthousiasme des membres, de stimuler leurs motivation et réflexion, de nourrir leur créativité, et, d'autre part, de soigner avec amour ceux qui ont été désorientés ou blessés dans leurs convictions les plus profondes.

Eric Manhaeghe, cicm

*Centre missionnaire « Euntes »
Zavelstraat, 60
B – 3200 Kessel-lo – Belgique*

Erratum

Le numéro 116, p. 258, avait présenté **Paul Hodée** comme prêtre Canadien. Il l'est par le cœur et par beaucoup de services fraternels assurés jusque là-bas, mais Paul, « fidei donum » depuis 1975 en Océanie, est un authentique angevin, né au diocèse d'Angers.

Il a publié un ouvrage très documenté : « Tahiti 1834-1964, cent cinquante ans de vie chrétienne en Eglise ». Le livre est disponible chez le Père procureur, 42, avenue Desproeux, 75010 Paris, au prix de 200 F.

ÉGLISE D'ORIGINE, INSTITUTS ET MISSION UNIVERSELLE

par Paul Chataigné

Après avoir été professeur puis supérieur de séminaire de 2^e cycle, en Côte-d'Ivoire (1969-1978), Paul Chataigné fut secrétaire général de la Société des Missions Africaines, de 1978 à 1983. Aujourd'hui, il est vice-provincial (Province de Lyon). Il est également secrétaire de la Commission des Instituts missionnaires masculins.

Paul Chataigné porte surtout l'attention sur la relation des IM avec l'Eglise d'origine, en l'occurrence celle de France. Toute Eglise locale, étant responsable de la mission locale et coresponsable avec les autres Eglises de la Mission universelle, quel rôle et quelle place reviennent aux IM ? Ne faut-il pas aller plus loin dans la solidarité ?

Remarques préalables

1. Le terme « mission » est aujourd'hui équivoque : il s'applique à un grand nombre d'activités dont certaines étaient appelées autrefois « apostoliques » ou « évangélisatrices ». Nous parlerons ici de mission « **universelle** » ou *ad extra*, en désignant par là les activités qui découlent de l'envoi d'un chrétien hors de son milieu culturel d'origine.

2. Cet article s'insère dans une réflexion beaucoup plus large sur la mission universelle vue par tous ses protagonistes, du Nord et du Sud, des Eglises ou des Congrégations. On s'arrêtera ici au point de vue de quelques Instituts Missionnaires masculins de France tels que les Missions Etrangères de Paris, les Spiritains, les membres de la Société des Missions Africaines, les Pères Blancs et plusieurs autres qui collaborent depuis longtemps en France et à l'étranger. Bien sûr, il ne s'agit pas pour ces Instituts de revendiquer

le monopole de la mission. De grands ordres comme les Franciscains, les Dominicains, les Jésuites et beaucoup d'autres sont missionnaires *ad extra* avant eux et en plus grand nombre. On ne parlera pas non plus ici du point de vue des Instituts féminins : des religieuses missionnaires sont plus qualifiées pour l'exprimer.

3. Cette réflexion examine surtout les relations des Instituts Missionnaires (IM) avec l'Eglise de France. On peut penser qu'elle est valable pour bien d'autres Eglises occidentales. Mais des missionnaires issus de ces pays auraient sans doute beaucoup de nuances ou de différences à formuler.

A. DE LA MISSION D'HIER A LA MISSION D'AUJOURD'HUI

(de la mission des Instituts à la mission des Eglises)

1. La mission de la Papauté et des Instituts Missionnaires (IM)

Nous sommes en train de vivre la fin d'une période missionnaire commencée au XVI^e siècle et caractérisée par deux phénomènes :

- la prise en charge de l'évangélisation hors d'Europe par la Papauté et ses services. Cette évangélisation fut considérée comme *la* mission par excellence.
- la mise en œuvre de cette mission par des Instituts et Congrégations spécialisées dépendant directement de la Papauté (même si certaines congrégations existaient bien avant le XVI^e siècle comme les Franciscains ou les Dominicains).

Au cours de cette période les Eglises européennes (et plus tard nord-américaines) « laissent » à Rome et aux IM le soin de cette mission *ad extra*. Cela ne veut pas dire que ces Eglises s'en désintéressent. Bien au contraire elles y participent à travers la prière des fidèles, l'apport en personnel missionnaire (hommes et femmes) et les soutiens financiers. Cette participation des Eglises s'exprimera tout particulièrement au XIX^e siècle par les initiatives comme celle de P. Jaricot (donnant naissance aux OPM) ou par le dynamisme missionnaire d'une Thérèse de l'Enfant Jésus. Mais il est révélateur de constater que ces initiatives et ce dynamisme se veulent au service des pionniers de la foi qui œuvrent à l'étranger dans les IM, et que très vite la Papauté assumera comme œuvres du Souverain Pontife ce qui était le fruit d'églises particulières.

2. Eveil des Eglises à la mission à l'extérieur

La position des Eglises occidentales à l'égard de la mission va changer à partir des années 1950, et notamment à la suite des appels de la Papauté. Pie XII, dès son Radiomessage de 1945, mais surtout avec *Fidei Donum* (1957) bouleverse les relations missionnaires. Il fait d'abord appel aux diocèses pour que les évêques favorisent un surcroît de vocations missionnaires, et il les invite même à envoyer des prêtres diocésains pour un certain temps de service à l'extérieur.

Dès lors une double transformation va s'opérer : chez les ordinaires de mission et chez les évêques d'Occident. Jusqu'alors ils ont peu de contacts directs. Désormais ils vont apprendre à se connaître. Les évêques d'Europe vont découvrir, à travers leurs prêtres puis par eux-mêmes, les immenses besoins et les espérances offertes par les « pays de mission ». Les Ordinaires de mission vont apprécier l'apport des *Fidei Donum* et leur confier habituellement des tâches où ils peuvent s'investir immédiatement sans passer par le lent détour de l'acculturation, notamment linguistique : enseignement, aumôneries, catéchèse du secondaire, Action catholique...

Dès 1956 avec la création de la hiérarchie locale, et encore plus après l'abolition du *jus commissionis* en 1969, les échanges inter-Eglises vont s'intensifier, les évêques cherchant à diversifier les ouvriers apostoliques. Les années 60-70 voient partir un grand nombre de nouveaux missionnaires : religieuses de congrégations diocésaines, enseignants, laïcs. Pour ces derniers se mettent en place de nouveaux organismes à Lyon, Strasbourg, Rennes. A Paris, la Délégation Catholique à la Coopération est chargée par l'épiscopat de France de préparer et d'accompagner les coopérants chrétiens. Ces dernières années enfin, plusieurs communautés issues du renouveau charismatique prennent des dimensions internationales.

3. Animation missionnaire dans les Eglises d'origine

En même temps qu'elles envoient de nouveaux missionnaires hors de leurs frontières, les Eglises d'Europe organisent peu à peu l'animation missionnaire à l'intérieur des diocèses. En France, s'appuyant en particulier sur les anciens *Fidei Donum* et les missionnaires religieux (ses) et laïcs revenus de mission, les évêques mettent en place des Services Diocésains de Coopération Missionnaire avec un Délégué Episcopal pour les représenter. Au plan national, la Commission Episcopale des Missions à l'Extérieur et les OPM

stimulent et coordonnent les initiatives locales, régionales et nationales. Un dossier mensuel « *Mission et Pastorale* » permet une information et une formation permanentes.

4. L'impact de Vatican II

Cette remarquable vitalité missionnaire des vieilles Eglises n'aurait certainement pas connu une telle ampleur, malgré les appels de Rome et des jeunes Eglises, s'il n'y avait pas eu le Concile. Vatican II va jouer un rôle déterminant pour créer une véritable conscience missionnaire dans les Eglises particulières, tant au niveau des évêques que des fidèles. Il faudrait citer ici les nombreux textes du Concile (*Gaudium et Spes*, *Ad Gentes...*), des Papes et des Synodes (notamment *Evangelii Nuntiandi*, issu du Synode de 1974).

Chez les évêques, les discussions ecclésiologiques développent le sens de la responsabilité collégiale dans la mission. En stimulant les échanges personnels entre évêques du monde entier et en ouvrant de nouvelles perspectives théologiques, le Concile suscite une transformation des mentalités dont les conséquences sont maintenant évidentes. Il est par exemple devenu banal de voir des évêques français rendre visite à leurs collègues d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique latine et partager avec eux les soucis de la mission. Les relations entre « anciennes » et « jeunes » Eglises restent encore marquées par un rapport de bienfaiteurs à bénéficiaires, mais elles deviennent peu à peu des échanges entre Eglises sœurs, partenaires et solidaires au service de l'Evangile.

Chez les baptisés, la notion de mission a connu une évolution profonde qui se poursuit. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle les « missionnaires » étaient habituellement des religieux qui quittaient leur Eglise d'origine pour annoncer l'Evangile aux « païens ». C'étaient aussi les missionnaires de l'intérieur (tels les Lazaristes ou les Rédemptoristes) qui luttèrent contre la paganisation des chrétiens par des « missions » occasionnelles. Au début du siècle, la découverte de l'incroyance de la classe ouvrière et de la France entière (« *France, pays de mission ?* ») entraîna une prise de conscience de la responsabilité missionnaire des militants, des prêtres-ouvriers et de la Mission de France. Avec

1/ CEP : Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples, ex *Propaganda Fide*.

le Concile, l'Eglise réalise qu'elle n'est pas co-extensive au monde, pas même au monde occidental. On découvre le caractère missionnaire du baptême : tout baptisé est responsable de l'évangélisation du monde.

Ainsi la mission apparaît de moins en moins comme la vocation exclusive de quelques chrétiens exceptionnels, soutenus par la générosité et la prière de ceux qui ne peuvent être missionnaires. Evêques, prêtres et laïcs deviennent de plus en plus conscients que tout baptisé est missionnaire et que tout évêque est collégialement responsable de la mission dans le monde entier.

5. Quel avenir pour les Instituts Missionnaires ?

On peut donc dire qu'en quarante ans la vision missionnaire de l'Eglise a considérablement changé. On est passé d'une mission *ad extra* confiée par Rome aux OPM et aux IM à une mission universelle dont se sentent directement responsables les Eglises particulières, évêques, prêtres et laïcs. Et pas seulement les vieilles Eglises de chrétienté. Aujourd'hui les jeunes Eglises et leurs responsables revendiquent leur part dans l'évangélisation du monde. Mgr Sanon, évêque de Bobo-Dioulasso le disait récemment à Paris, (15.10.1988) : *« Si les Instituts missionnaires et leurs membres représentent la dîme que chaque Eglise prélève pour le service commun, la source de la mission reste dans chaque Eglise locale et lui incombe comme responsabilité devant l'histoire de l'Evangile... Les jeunes Eglises deviennent et restent missionnaires avec les Eglises anciennes. Là commence mon propos de solidarité »*.

Il n'est donc pas exagéré de dire que nous vivons la fin d'une certaine période missionnaire dans l'histoire de l'Eglise et qu'une nouvelle page s'ouvre. Une question se pose alors : que vont devenir les anciens protagonistes de la période qui s'achève ? Maintenant que les Eglises particulières ont pris conscience de leurs responsabilités missionnaires, quelle place reste-t-il aux Instituts missionnaires et aux organismes pontificaux concernés (OPM, CEP)¹ ? Nous n'avons pas à répondre ici à la question concernant les organismes pontificaux, mais ils sont très directement concernés par la nouvelle situation missionnaire. Nous allons seulement essayer de regarder ce que pourraient être les nouvelles relations entre Eglises d'origine et Instituts missionnaires face à la mission d'aujourd'hui et de demain.

B. DE LA MISSION D'AUJOURD'HUI A LA MISSION DE DEMAIN

(Eglises d'origine et Instituts au service de la mission)

Le 8 novembre 1988, à Calavi (Bénin) le cardinal Tomko, Préfet de la Congrégation pour l'Evangélisation des Peuples déclarait :

« Au cours d'une réunion, un prêtre m'a dit : "Les Instituts d'Europe, d'Amérique, devraient comprendre les signes des temps: c'est-à-dire qu'il est temps pour eux de mourir." Selon lui, la Mission telle qu'elle a été vécue jusqu'ici, en partie liée au colonialisme, doit disparaître et laisser la place aux jeunes Eglises. J'ai eu une réaction un peu brusque. J'ai répondu : "Etes-vous pour le suicide ou pour l'euthanasie? Ni du point de vue moral, ni du point de vue ecclésial, je n'accepte le suicide ou l'euthanasie." Ces idées sont destructrices de la vie de l'Eglise et de sa Mission. Elles sont mortelles. En effet, il appartient à la nature de l'Eglise tant dans son cœur que dans son être, d'être toujours et partout missionnaire » (La Croix du Bénin, nov. 1988, p. 8).

Une autre réponse de la part du cardinal aurait été surprenante, d'autant plus qu'il se trouvait au nouveau centre international de la Société des Missions Africaines. Mais on peut penser qu'en répondant ainsi le cardinal ne voulait pas seulement faire plaisir à ses auditeurs. La question est en effet pertinente et grave. Puisque les Eglises particulières assument la mission, pourquoi vouloir maintenir les Instituts? Ils risquent de faire double emploi, de disperser les forces, d'imposer aux Eglises des traditions et des perspectives qui ne se justifient plus et gênent la légitime autonomie et le libre développement des communautés nouvelles. Que les Instituts acceptent l'évolution, qu'ils se mettent généreusement au service de leurs Eglises d'origine ou d'accueil pour les tâches qu'on leur confiera et notamment pour l'ouverture missionnaire du peuple chrétien, qu'ils évitent tout ce qui pourrait paraître un recrutement de vocations pour eux-mêmes, et qu'ils acceptent de disparaître puisque leur service spécifique dans l'histoire de l'Eglise a pris fin. Pourquoi vouloir défendre à tout prix des structures anciennes à partir du moment où de nouvelles les remplacent?

Pour répondre à ces questions, nous allons examiner si la mission vécue par les Eglises et celle vécue par les Instituts se recouvrent effectivement, dans les orientations et dans les faits. Puis nous verrons comment Eglises d'origine et Instituts missionnaires doivent et peuvent collaborer au service de l'unique mission : l'annonce de l'Evangile à tout homme.

1. La mission selon l'Eglise de France et selon les Instituts Missionnaires

Il n'existe pas de documents communs à l'Eglise de France et aux Instituts sur ce sujet, en dehors des formulaires de Convention tripartite (Evêques, Instituts, OPM) rédigés à l'intention des Délégués des Instituts à l'animation missionnaire. On peut cependant dégager des lignes de force assez précises à travers les différents textes publiés par les uns et les autres, notamment les Constitutions des Instituts, les travaux de la Commission missionnaire et les publications de la Commission Episcopale des Missions à l'Extérieur (CEME) et des OPM.

1.1. Instituts missionnaires et mission

Depuis plusieurs années les IM cherchent à définir ce qui caractérise leur charisme. Des points communs émergent :

- vocation *ad extra*, hors des frontières géographiques ou culturelles d'origine;
- envoi *ad gentes*, vers les non-chrétiens;
- engagement de longue durée, souvent à *vie*, permettant les investissements à long terme pour l'acquisition d'une langue et l'acculturation à une tradition et un peuple nouveaux;
- engagement au sein d'une Société missionnaire qui donne à chacun formation initiale et permanente adaptée, cadre de vie et d'activités, objectifs et lieux d'affectation, etc.;
- travail de première évangélisation par la présence, le dialogue, l'acculturation, la collaboration au développement total et à la libération, l'annonce de Jésus Sauveur et la création de communautés nouvelles;
- attention prioritaire aux délaissés, surtout dans les villes;
- mission vécue en communion avec les Eglises d'accueil;
- mission en retour dans les Eglises d'origine pour y témoigner de la vie et des besoins des autres Eglises, pour y susciter l'ouverture à la mission à l'extérieur (par la prière, les aides et l'engagement personnel) et pour y assurer des tâches spécifiques, par exemple au service des immigrés.

1.2. Eglise de France et mission

Le langage de l'Eglise de France sur la mission diffère assez sensiblement de celui des Instituts missionnaires. La mission apparaît davantage comme un échange entre Eglises sœurs, autonomes, partenaires, solidaires,

- en mettant au service des autres Eglises le personnel demandé pour des tâches spécifiques : prêtres, religieuses diocésaines, laïcs...,
- en accueillant prêtres, religieux(ses), laïcs étrangers venus en France pour des études, des soins, une formation,
- en multipliant liens et aides de toutes sortes par les visites, la correspondance, les échanges à travers de nombreux organismes paroissiaux, diocésains, régionaux, nationaux (CCFD, SOS...).

Le dernier document de la conférence Episcopale (28.10.1988) sur la solidarité exprime très bien cette vision de l'universel comme échange entre partenaires dans le réel souci de respecter la responsabilité et les décisions des autres Eglises.

1.3. Quelques différences

Cette présentation sommaire des perspectives missionnaires des Instituts et de l'Eglise de France permet de saisir que les perspectives et les activités respectives ne se recouvrent pas. Certes elles ne s'opposent pas. Parfois elles sont les mêmes, toujours elles se complètent. Mais les engagements au service de la mission à l'extérieur diffèrent profondément sur des points aussi essentiels que l'organisme d'envoi et de vie, les activités et les milieux visés, la durée de l'engagement :

Les membres des Instituts

- sont envoyés par leur Institut où ils sont habituellement incardinés et dont ils dépendent.
- sont envoyés en priorité pour évangéliser les non-chrétiens, soit dans des régions sans communautés chrétiennes, soit dans des groupes sociaux non évangélisés, mais toujours en communion avec les responsables d'Eglises concernés.
- partent pour de longues périodes ou pour la vie.

Les membres des Eglises

- sont envoyés par leur évêque ou leur communauté locale, d'où ils sont issus et où ils retourneront.
- sont envoyés pour des tâches spécifiques proposées par les responsables des Eglises d'accueil. Ces tâches peuvent être de première évangélisation mais elles sont souvent des services de communautés chrétiennes existantes.
- partent pour de courtes périodes (de deux ou trois ans) renouvelables en principe mais rarement plus d'une ou deux fois.

On pourrait continuer la liste de ces différences entre la mission des Eglises et celle des Instituts, mais l'important n'est pas de souligner les différences au risque d'en faire des oppositions ou des exclusivités. L'important est de comprendre qu'Eglises et Instituts sont responsables de l'évangélisation du monde ensemble mais de manière différente. La question n'est plus alors: «Les IM doivent-ils laisser la place aux Eglises?». La question devient: «Y a-t-il place dans les Eglises pour l'activité des IM, aujourd'hui et demain?». Les faits actuels et les perspectives d'avenir permettent d'éclairer la réponse.

2. Place des Instituts Missionnaires dans les Eglises

2.1. Eglises officielles et Eglises réelles

La création des diocèses dans les ex-pays de mission peut parfois donner l'impression que l'Eglise catholique est désormais bien implantée sur toute la surface de la terre. Il ne faut pas s'illusionner. Les catholiques ne représentent que 17,64% de la population mondiale (+ 14,4% d'autres chrétiens) et ils sont répartis de façon très inégale. On peut difficilement comparer la situation d'un évêque d'Europe avec celle d'un évêque du Japon ou du Maghreb (voir la conférence du Père Rossignol à l'Assemblée Générale de la Conférence des Supérieurs Majeurs de France d'octobre 1987). Certes tous les pasteurs ont la même responsabilité mais leurs moyens et leurs besoins diffèrent considérablement selon qu'ils se trouvent dans un monde de tradition chrétienne, islamique ou bouddhiste. Quelques statistiques permettront de mieux cerner, d'une part l'aide missionnaire comparée des Instituts et de l'Eglise de France, d'autre part les besoins missionnaires actuels et à venir dans le monde.

2.2. Effectifs missionnaires des Instituts et de l'Eglise de France

En 1988 on comptait en mission hors de France environ:

- 280 prêtres Fidei Donum,
- 5.260 religieuses,
- 3.460 religieux ou membres de Sociétés de Vie Apostolique, dont 1.449 membres d'Instituts missionnaires,
- 700 laïcs envoyés par les organismes de coopération catholique.

Ces chiffres appellent plusieurs remarques :

- ils n'incluent pas les véritables missionnaires qui travaillent en France comme DIAM, DROPM², responsables diocésains de coopération missionnaire, dans les services des migrants ou dans les organismes de coopération... ;
- ils recensent comme « missionnaires » tous ceux qui sont hors de France, quelle que soit leur activité, quel que soit le pays : Kenya, Italie, Japon ou USA ;
- ils ne distinguent pas entre engagement à longue durée ou à court terme ;
- ils ne font pas apparaître l'évolution en cours : baisse rapide et vieillissement des Fidei Donum et des religieux(ses), légère augmentation des laïcs.

Ces précisions établies, on peut noter que les missionnaires français qui dépendent directement des organismes de l'Eglise de France (Fidei Donum et laïcs) représentent près d'un millier de personnes, tandis que les missionnaires dépendant des Congrégations et Instituts religieux représentent plus de 8.700 personnes, dont beaucoup sont engagées à long terme.

Cette présentation statistique ne concerne que l'Eglise de France. La situation est sans doute comparable pour les autres Eglises occidentales. Elle est peut-être assez différente dans les pays de l'Est et de l'hémisphère sud où semble se dessiner un mouvement missionnaire, tant dans les Eglises que dans les Congrégations.

2.3. Besoins missionnaires actuels et à venir

Les besoins des Eglises du sud en personnel, et notamment de prêtres, sont proportionnellement beaucoup plus importants que ceux des Eglises du nord. Actuellement sur douze prêtres dans le monde :

- 7 travaillent en Europe,
- 2 en Amérique du Nord,
- 3 dans le reste du monde, au service des 4/5^e de l'humanité.

Et si l'on précise ces chiffres selon les continents, les disproportions deviennent encore plus criantes :

– en Europe, pour 688 millions d'habitants, 236.000 prêtres (diocésains et religieux), soit un prêtre pour 1.197 catholiques et 2.091 habitants.

2/ DIAM : Délégué des Instituts à l'animation missionnaire. DROPM : Délégué régional aux Œuvres pontificales missionnaires.

- en Afrique, pour 571 millions d'habitants, 18.000 prêtres (diocésains et religieux), soit un prêtre pour 4.000 catholiques et 31.000 habitants.
- en Asie, pour 3 milliards d'hommes, 29.000 prêtres. On n'ose pas établir la proportion par habitant.

A elle seule la France dispose de 42.000 prêtres pour 57 millions d'habitants, soit deux fois plus que toute l'Afrique qui a dix fois plus d'habitants. Certes le clergé français est âgé et les vocations peu nombreuses. Mais d'une part le clergé expatrié en Afrique est âgé; d'autre part les grands séminaristes restent proportionnellement plus nombreux en Europe et en France :

- 28.610 séminaristes en Europe dont 1.200 en France,
- 8.200 séminaristes en Afrique.

(Quand on parle des grands séminaristes d'Afrique qui débordent, il ne faut pas oublier que souvent il n'y a qu'un seul grand séminaire pour tout un pays).

Il apparaît donc clairement que les besoins en personnel missionnaire sont énormes dans l'hémisphère sud et il est certain qu'ils iront en augmentant puisque l'accroissement de la population mondiale est plus important dans le tiers monde alors que les Eglises manquent déjà de prêtres pour les communautés existantes.

3. Instituts missionnaires, Eglises et Mission

Face aux immenses besoins actuels et à venir, il est indispensable et urgent qu'Eglises et Instituts missionnaires prennent conscience de la situation missionnaire nouvelle et qu'ensemble ils précisent les relations qu'ils doivent et peuvent établir dans le respect mutuel. Eglises et Instituts ont à réaliser une conversion pour que les Instituts soient bien insérés dans les Eglises dont ils sont issus et dans celles qui les accueillent.

3.1. Pour une conversion des Instituts missionnaires

Les IM doivent d'abord réaliser qu'au cours des siècles ils ont en fait assumé une triple responsabilité : envers leurs Eglises d'origine, envers les Eglises à fonder et envers la mission. Pendant quatre siècles les Eglises d'origine ont considéré les IM comme les seuls responsables de la mission *ad extra* et *ad gentes*. Au fur et à mesure qu'ils ont créé des communautés, les missionnaires en sont devenus les pasteurs ordinaires et ont donc assuré toutes les tâches ecclésiales. Enfin, en tant que missionnaires et pasteurs dans des pays sans structures modernes, les missionnaires ont mis en place un grand

nombre de services : développement, santé, enseignement, inculturation, évangélisation, sacramentalisation...

Cette situation est définitivement révolue. Aujourd'hui les Eglises à fonder sont devenues des Eglises d'accueil. Elles ont légitimement et heureusement pris en charge leur fonctionnement et leur développement. Elles ont multiplié les liens avec les Eglises « mères » devenues Eglises « sœurs ». De leur côté les Eglises d'origine ont compris qu'elles étaient directement responsables de la mission *ad extra* et elles ont réalisé un gros effort pour que leurs communautés s'ouvrent effectivement à leur dimension universelle.

Les Instituts ont donc perdu l'exclusivité de la mission par rapport à leur communauté d'origine et ils ont perdu aussi un grand nombre de leurs responsabilités dans les Eglises d'accueil. Bien loin de regretter le bon vieux temps où ils faisaient tout, les missionnaires doivent plutôt se réjouir d'être libérés d'un grand nombre de suppléances assumées aujourd'hui par les Eglises, les organismes ou les Etats. Ils peuvent désormais se consacrer à leur vocation propre : l'évangélisation des groupes humains qui ne sont pas touchés par les structures ecclésiales, dans une collaboration fraternelle avec les responsables d'Eglises qui les reçoivent.

3.2. Pour une conversion des Eglises (d'origine et d'accueil)

En découvrant leur responsabilité missionnaire directe (Eglises d'origine), ou en prenant en main leur propre développement (Eglises d'accueil), et en multipliant les échanges entre elles, les Eglises peuvent avoir le sentiment que les Instituts ont fait leur temps, ou du moins qu'ils doivent se mettre simplement au service des évêques qui les envoient ou les accueillent pour les tâches qu'on voudra bien leur confier.

Une telle attitude reviendrait à ignorer le caractère particulier des Instituts. Dans « *Mutuae Relationes* », les responsables romains des évêques et des religieux ont justement rappelé que les évêques sont chargés de « prendre soin des charismes religieux » (§ 9c) dans le respect du « caractère propre » de chaque Institut (§ 11). Il est donc important de bien saisir la mission particulière des Instituts afin de leur confier dans les diocèses des tâches en accord avec leur vocation propre. On peut établir un parallèle éclairant avec les autres congrégations spécialisées. Dans chaque Eglise particulière existent des congrégations vouées à la contemplation, ou à l'enseignement, ou aux soins des malades... Ces congrégations ne dispensent pas les chrétiens de prier, de témoigner de leur foi ou de se dévouer pour les pauvres. Elles ne

peuvent revendiquer l'exclusivité de ces services. Au contraire, elles rappellent à tous les baptisés qu'il s'agit là d'expressions normales de la vie chrétienne. De même, les Instituts missionnaires n'ont pas à monopoliser la mission universelle, mais ils la vivent avec des exigences particulières qui sont une richesse pour les diocèses d'origine et d'accueil qui reconnaissent ce don fait à l'Eglise.

3.3. Place des Instituts missionnaires dans les Eglises

Dans les Eglises qui les accueillent, les membres d'Instituts doivent être particulièrement vigilants pour éviter toute attitude de pouvoir à l'égard des communautés ou des personnes. Ils ont à exercer leur mission, non seulement avec l'accord des responsables locaux mais en étroite communion avec eux, dans le respect de la pastorale diocésaine. Membres du presbytérium durant le temps de leur service, les missionnaires prêtres ont à vivre l'esprit de *Presbyterorum Ordinis*.

En même temps, les Instituts missionnaires n'enrichiront leur Eglise d'accueil que dans la mesure où ils seront fidèles à leur vocation particulière. Et cette vocation n'a rien perdu de son urgence comme nous l'avons vu. Elle n'a rien perdu non plus de ses exigences. Les groupes humains non évangélisés sont en effet soit des catégories sociales défavorisées comme le quart-monde des agglomérations urbaines, soit des milieux ruraux aux conditions de vie précaire, soit des ensembles culturels énormes et auto-suffisants comme les sociétés japonaises, chinoises ou indiennes. Dans tous les cas, avant de pouvoir annoncer la Bonne Nouvelle, le missionnaire doit être prêt aux longs efforts d'acculturation qui demandent des années, en renonçant à bien des certitudes et des sécurités afin de découvrir et partager des richesses humaines nouvelles. Cette attitude spirituelle est très bien décrite dans l'article du Père Joinet ; « Je suis un étranger dans la maison de mon Père » (*Spiritus* n° 49, 1972).

Dans leurs Eglises d'origine, les membres d'Instituts ont aussi à faire comprendre la manière particulière dont ils vivent la mission universelle. Leur rôle n'est pas celui des Fidei Donum. Ce n'est pas facile à expliquer, ainsi qu'en témoigne une proposition récente de 34 Fidei Donum réunis à Versailles en 1988 : « Un véritable échange "inter-Eglises" supposerait que les membres des Instituts missionnaires viennent travailler un temps dans leur Eglise d'origine... » (*Bulletin FD* n° 69, nov. 1988, p. 11).

Cette proposition témoigne d'abord d'une confusion sur la mission spécifique des uns et des autres : les réflexions qui précèdent montrent que les rôles

ne se recouvrent pas. Par ailleurs, est-ce bien réaliste ? C'est sans doute possible pour certaines activités. Mais quand il s'agit de remplacer un missionnaire au Japon ou dans telle ethnie africaine, un mandat limité de Fidei Donum ne permettra pas de connaître la langue et de se familiariser avec les coutumes. Réciproquement, après dix ou vingt ans hors de France, combien de missionnaires sont capables de se réadapter à la pastorale de l'hexagone ? De tels échanges enfin reviendraient à diminuer le nombre d'ouvriers apostoliques dans les jeunes Eglises puisque des missionnaires viendraient remplacer des Fidei Donum alors que jusqu'ici les Fidei Donum s'ajoutaient aux membres des Instituts missionnaires. On semble ignorer les énormes disparités signalées aux paragraphes 2.3.

On ne redira jamais assez que les Instituts missionnaires ont une vocation particulière dans les Eglises où ils travaillent. Certes il est bon qu'ils reviennent de temps à autre collaborer à l'ouverture missionnaire des communautés dont ils sont issus, mais à condition qu'ils y assurent des services correspondant à leur charisme. Les possibilités sont réelles et nombreuses, surtout avec le brassage actuel des populations : service des vocations missionnaires, accompagnement des coopérants, témoin des richesses des autres Eglises, accueil des immigrés, collaboration aux médias missionnaires, aux OPM... Ici comme ailleurs le missionnaire reste celui qui va vers l'autre pour lui partager la Bonne Nouvelle du Fils de Dieu sorti du Père afin de nous conduire à lui.

*
* *

POUR CONTINUER LA RÉFLEXION...

Eglises particulières et Instituts missionnaires sont en train de découvrir que la mission est désormais planétaire et qu'ils doivent l'assumer ensemble.

1. Les Eglises particulières du Nord et du Sud se retrouvent dans une situation comparable : minoritaires au sein d'un monde non évangélisé ou à ré-évangéliser. Ce sont les mêmes problèmes qui se posent aujourd'hui aux évê-

3/ Bien que le contexte actuel soit fort différent de celui des Indes en 1850, on pourrait rappeler ici les réflexions de Mgr de Brésillac : « Le titre de missionnaire, et surtout de missionnaire apostolique, devrait être aussi rare qu'il est commun... Pourquoi ces distinctions abstraites ? N'est-ce pas jouer purement sur

les mots ? Loin de là. Car les mots couvrent une pensée. Et lorsque la pensée dominante de notre vie, celle qui devient le premier mobile de toutes nos œuvres, est exprimée par un mot peu exact, c'est un immense malheur » (*Mes pensées sur les missions*).

ques d'Occident et du Tiers Monde pour assurer les sacrements fondamentaux de la vie chrétienne :

- baptême des enfants et des adultes plus ou moins évangélisés,
- vie sacramentaire des chrétiens divorcés, concubinaires, polygames simultanés ou successifs,
- pénurie sacerdotale et besoins des communautés, notamment pour l'Eucharistie...

C'est aussi un discours très semblable que tiennent les évêques du Nord et du Sud pour dire leur responsabilité missionnaire à l'égard des non-chrétiens et leur volonté de s'entraider pour répondre aux besoins de leurs Eglises. Enfin, avec la naissance de nouveaux Instituts missionnaires au Sud et le développement des anciens IM dans le tiers monde, les Eglises du Nord et du Sud deviennent simultanément Eglises d'envoi et d'accueil pour les membres d'IM.

2. Par rapport aux Eglises d'envoi ou d'accueil, les Instituts missionnaires (anciens ou récents) se retrouvent dans la situation générale des religieux. C'est un fait nouveau pour la plupart des anciens IM qui avaient assuré la charge ordinaire des missions pendant des décennies ou même des siècles. Désormais les relations IM – Eglises sont régies par le droit commun des religieux dont la charte est le document « *Mutuae Relationes* » de 1975. Evêques et missionnaires ont à collaborer au service de l'évangélisation dans le respect mutuel des responsabilités et des charismes.

Pour que cette collaboration soit heureuse, il est important qu'Eglises et Instituts comprennent leur mission respective. C'était le but des pages qui précèdent. Mais on s'est contenté ici de décrire les attitudes missionnaires des uns et des autres. Il reste à comprendre et justifier les fondements de ces attitudes. Le temps est venu pour tous les protagonistes de réfléchir sur les bases bibliques et théologiques de la mission au XXI^e siècle.

Au plan biblique, un ouvrage comme celui du Père Legrand, « *Le Dieu qui vient* » (Desclée) fournit de précieuses orientations. Les auteurs de l'Ancien et surtout du Nouveau Testament nous invitent à comprendre que la mission n'est pas monolithique mais multiforme. La Bonne Nouvelle de la Résurrection peut donner naissance à divers types de missionnaires : enseignants comme en Matthieu, témoins comme en Luc, pardonnés et transformés comme en Jean, envoyés vers les païens comme en Marc. Ce dernier type de missionnaire a été particulièrement valorisé au cours des quatre derniers siècles : comme saint Paul, le vrai missionnaire a été l'itinérant envoyé aux étrangers et aux païens pour leur annoncer l'Evangile et créer des communautés de croyants. La situation de ces dernières années fait plutôt penser

aux premiers siècles du christianisme dans l'Empire méditerranéen quand les communautés tissaient un réseau de relations fraternelles à travers leurs évêques, leurs presbytres, leurs diacres et leurs laïcs.

A partir de cet éclairage biblique, la réflexion doit s'attacher à saisir comment les traits actuels de la mission s'insèrent dans la tradition et l'ecclésiologie. On peut entre autres se poser deux questions :

1. Le mot «mission» convient-il **indifféremment** pour désigner l'activité d'évangélistes *ad extra, ad gentes* et *à vie* (comme celle des membres d'Instituts missionnaires) et l'activité de chrétiens offrant leurs services à une communauté étrangère pour une période assez brève dans le cadre des échanges inter-Eglises ?³.

2. Quelle est la situation des Instituts missionnaires internationaux par rapport à la Papauté et aux évêques ? Depuis la fondation de la *Propaganda Fide* les IM ont été rattachés à Rome. Est-ce là un accident de l'histoire qui prend fin avec la collégialité définie à Vatican II, ou bien les IM sont-ils des signes permanents de la catholicité de l'Eglise par-delà les frontières des Eglises particulières ? (Ils se retrouveraient sur ce point dans la situation générale des congrégations religieuses internationales).

Il existe sûrement bien d'autres manières d'envisager la mission au XXI^e siècle pour les Eglises et pour les Instituts missionnaires :

- l'œcuménisme exigera une meilleure compréhension et entraînera une coordination plus étroite entre les chrétiens.
- L'affirmation des richesses et des particularités de chaque religion demandera aux missionnaires chrétiens un sens plus affiné du dialogue dans le respect de l'autre.
- La mise en valeur des différentes cultures enrichira le christianisme d'expressions théologiques, liturgiques, mystiques, insoupçonnables actuellement.
- Le développement des Instituts missionnaires et des Eglises du Tiers Monde apportera une vision nouvelle de la mission et des échanges inter-Eglises...

Les pages qui précèdent n'ont eu qu'un seul but, très limité : discerner plus clairement l'identité missionnaire des Instituts et des Eglises pour une meilleure collaboration au service de l'Evangile.

Paul Chataigné, s.m.a.

*Maison Provinciale
36, rue Miguel-Hidalgo
75019 Paris*

MISSION AUTREMENT ET ENSEMBLE

par Patrick Hollande

Patrick Hollande, né en 1939, prêtre en 1965, spiritain, a été professeur au Grand Séminaire de Sebikotane, Sénégal, a passé plusieurs années à Louga en milieu musulman et parmi les Peulh. Il est actuellement Supérieur Principal des Spiritains au Sénégal.

Son témoignage aborde les questions concrètes quand on veut passer à la mission « autrement, ensemble et avec d'autres » ; une réflexion théologique appuie son témoignage ; elle est marquée par la solidarité.

Bien des Instituts Missionnaires aujourd'hui voient leur personnel diminuer et la moyenne d'âge de leurs membres augmenter. Même si des rameaux jeunes et prometteurs se greffent sur l'arbre ancien (vocations originaires du Tiers Monde), cela occasionne la prise de conscience de bien des *limites*. Après la période historique d'expansion, il faut se restreindre. On ne peut plus être partout et tout faire.

Faut-il sombrer dans la morosité, nostalgiques du passé et de l'« âge d'or de la Mission » ou devons-nous simplement **la concevoir** et **la vivre autrement** ? Cette mutation profonde n'est-elle pas un temps de grâce, suscité par l'Esprit, invitation à entrer dans un nouvel âge de la Mission ?

Engagé depuis plus de vingt ans dans la Mission et le service de l'Eglise au Sénégal, et actuellement Supérieur Religieux du District Spiritain qui comprend le Sénégal, la Mauritanie, la Guinée-Bissau et la Guinée-Conakry (soit 72 missionnaires spiritains), il me paraît intéressant d'analyser et d'interpréter notre situation actuelle, le mouvement du personnel et nos insertions dans les Eglises que nous servons, afin d'en tirer quelques enseignements

et soulever la question de fond : *avons-nous opéré un changement de mentalité, sommes-nous véritablement entrés dans cette nouvelle époque de la Mission, inspirée par le Concile Vatican II ?*

évolution de notre présence

Evangelisateurs et fondateurs d'Eglises en de nombreux territoires d'Afrique, et très particulièrement au Sénégal, notre pratique missionnaire, selon les instructions du Père Libermann au milieu du XIX^e siècle, a été d'implanter l'Eglise locale et de former les cadres de ces Eglises au moyen des Séminaires. La croissance des communautés chrétiennes, des vocations originaires du pays et le transfert des responsabilités aux Evêques diocésains, ont peu à peu modifié les modalités de notre présence.

La dynamique missionnaire de notre Institut a continué à jouer dans le sens suivant :

- d'une diminution de notre présence en proportion de l'augmentation du clergé diocésain.
- d'un déplacement de personnel vers des zones de première évangélisation, vers des missions catéchuménales, vers des diocèses ayant peu ou pas de clergé local, vers des zones frontières de petites communautés chrétiennes dispersées ou étrangères, en milieu musulman (fleuve Sénégal, Mauritanie, Haute Casamance).

Cette *stratégie* du personnel, repérable sur plus de vingt ans, qui privilégie certaines régions et certaines insertions, procède d'une volonté d'« aller plus loin », selon le charisme de notre Institut, sans négliger pour autant en bien des endroits la croissance des communautés chrétiennes, les tâches de formation, et autres services demandés par l'Eglise locale.

questions

Cependant, cette logique de déplacement ne peut manquer de soulever plusieurs questions :

- ne gardons-nous pas une conception très géographique et spatialisante de la Mission ?
- ayant laissé au clergé local bien des paroisses de centres urbains, au profit de la « brousse » comme on dit, n'accréditons-nous pas l'idée que la vraie mission est à l'intérieur, loin des villes ? Que faisons-nous des défis de l'urba-

nisme et de la modernité, de la mobilité des populations, des dynamismes socio-économiques et culturels ?

– n’essayons-nous pas, plus ou moins consciemment, de perpétuer le même type de Mission : recherche de zones traditionnelles et derniers îlots animistes, où l’on se tient quelque peu à l’écart de l’Eglise locale ; action parallèle ou juxtaposée, sans beaucoup de participation et de collaboration ; à l’extrême, une conception individualiste de la Mission dans des postes isolés ? Ne cédon-nous pas à la tentation de vivre à l’écart ?

Quel modèle en définitive préside à cette manière de faire ? Quelle théologie, quelle ecclésiologie inspire notre action ?

N’y a-t-il pas une *relecture* à faire, des révisions à opérer ?

C’est en effet un schéma unilatéral qui, historiquement, a longtemps inspiré notre pratique missionnaire : *envoi* (Mission confiée par Rome à un Institut) – *proclamation* – *conversion* – *implantation* de l’Eglise locale.

Ces Eglises locales ayant atteint un certain seuil de croissance et d’organisation, par leur capacité à fournir leurs propres responsables, « on laisse la place » pour « aller ailleurs », implanter l’Eglise, là où elle ne l’est pas encore. Ce modèle opératoire, qui a porté ses fruits à une époque, est *insuffisant* aujourd’hui. La terminologie du « retrait » est suspecte, laissant supposer que c’est l’Institut Missionnaire qui poursuit la Mission « ailleurs » et que par conséquent l’Eglise implantée n’est pas elle-même missionnaire ! C’est un mauvais service rendu à ces Eglises.

autre contexte

Le Concile Vatican II nous entraîne dans une toute autre perspective à travers les documents « *Lumen Gentium* » et « *Ad Gentes* ». Voici quelques points de repères bien connus :

– L’Eglise est sacrement du salut, signe et moyen de l’unification du genre humain.

– De par sa nature, toute l’Eglise est missionnaire, et donc tout chrétien baptisé, chaque communauté chrétienne.

– Le devoir incombe aux Eglises particulières déjà formées de continuer l’action missionnaire et de prêcher l’Evangile à tous ceux qui sont encore au-dehors.

– La responsabilité de l’évangélisation incombe à l’évêque de l’Eglise locale, qui porte en même temps, collégialement, le souci de la mission universelle.

- L'Eglise n'est pas une fin en soi, mais elle est pour le Royaume qu'elle fait advenir et dont elle est le signe visible.
- L'Eglise est communion, riche de la diversité des ministères et des charismes, l'Esprit qui l'habite assurant sa cohésion et son unité.

Cette nouvelle perception de l'Eglise et de sa Mission inspire de **nouveaux comportements**, que reflète une nouvelle terminologie de « *participation* » et de « *collaboration* », de « *solidarité* » et de « *réciprocité* », d'« *échange* » et de « *dialogue* ».

C'est dans cet éclairage que chaque Institut Missionnaire ne peut que se réjouir de sa nouvelle situation : une mission à accomplir **ensemble et avec d'autres** ; se réjouir de prendre sa vraie place, en proportion de l'existence du clergé diocésain, d'autres Congrégations, du rôle plus important du laïc, de l'apparition de communautés elles-mêmes missionnaires, tout cela reflétant d'une manière plus parfaite le Mystère de l'Eglise.

Par expérience, au niveau global de notre District, les signes encourageants d'une évolution et changement d'attitudes proviennent des secteurs où le groupe de Spiritains est devenu minoritaire, **intégré** dans un ensemble diversifié.

partenaires avec d'autres de la mission

Cette analyse d'une situation et l'interprétation qui en résulte, requièrent, comme on le voit, un **rééquilibrage** et nécessitent une nouvelle conscience d'Eglise en tant que missionnaire, exigent un approfondissement tant de la part des Instituts Missionnaires que des Eglises particulières : surmonter la tentation de repli, de vivre à l'écart, de fonctionner d'une manière totalement autonome, et prendre *ensemble* la véritable *mesure de l'évangélisation* aujourd'hui, dans ses multiples *dimensions* et la diversité des tâches et des engagements :

- *évangélisation* qui n'est pas seulement proclamation, catéchèse, animation liturgique et sacramentelle, mais qui fait des communautés chrétiennes et des chrétiens, pour autant qu'ils vivent du mystère pascal, le « sel de la terre » et le « levain dans la pâte » dans un souci de témoignage et de présence au monde ;
- *évangélisation* qui ne s'adresse pas seulement à la dimension personnelle de l'individu, mais à sa dimension collective et sociale, à ses solidarités ;

- *évangélisation* qui inspire les dynamismes des sociétés, selon l'esprit de l'Evangile, et tend à promouvoir la justice et la paix (*Evangelii nuntiandi*);
- *évangélisation* qui pousse l'Eglise hors de ses frontières visibles dans la rencontre et le dialogue des cultures et des autres religions;
- *évangélisation* d'Eglises qui en même temps qu'elles s'inculturent, dans leur particularité même, s'ouvrent à la dimension de l'universel, par un souci partagé de la Mission, par les échanges entre Eglises sœurs, par la communion avec l'Eglise de Rome et son Evêque, Pasteur de l'Eglise Universelle.

Telle est aujourd'hui la Mission de l'Eglise, sous la responsabilité des Evêques et qui requiert la participation de tous. Prendre «**part**», prendre simplement «**sa part**», devenir «**partenaire**» avec d'autres de la Mission, telle sera l'attitude souhaitable des membres d'Instituts missionnaires.

modèle de la mission

Cette mission *intégrée*, pour ainsi dire, Mission d'Eglise et de toute l'Eglise, trouve à mon avis sa justification dans un *nouveau modèle inspirateur et opératoire*, que je voudrais développer maintenant.

Pendant des siècles, l'action évangélisatrice de l'Eglise s'est fondée sur l'envoi en mission, le commandement du Christ (quelque peu différent en Matthieu et Marc) d'aller proclamer la bonne nouvelle jusqu'aux «extrémités de la terre». En raison de contingences historiques — expansion des sociétés européennes — cet envoi a revêtu une connotation très géographique, d'expansion et de dispersion. Aujourd'hui, l'Eglise est implantée dans tous les continents; *les églises particulières prennent le relais* d'une Mission autrefois confiée à des Instituts spécialisés. Comme on le voit, le point de départ est maintenant renversé: *non plus une mission du centre vers la périphérie, mais à partir des Eglises, du particulier à l'universel, dans la communion et la solidarité.*

Ce nouveau point de départ, cette nouvelle perspective me semble s'accorder davantage avec la réalisation du Mystère de l'**Incarnation** du Christ qui se poursuit dans l'Eglise qui est son *Corps*, et s'accomplit dans le rassemblement des nations dans le Royaume à la fin des temps.

«La Mission, c'est l'Incarnation du Christ continuée», écrivai-je en réponse à une enquête de la revue *Spiritus* (n° 100).

- *Incarnation*, par laquelle le Verbe de Dieu, le Christ, l'envoyé du Père, a pris Corps dans notre monde.
- « *Corps physique* » de Jésus, mais aussi « *Corps glorieux* » du Christ ressuscité, libéré de l'espace et du temps, et qui continue à « s'incorporer » l'humanité au moyen de son Eglise.
- Eglise, *Corps vivant* de Jésus Christ, dont les membres font *Corps* par une solidarité organique et profonde à travers leur diversité même; « Corps » qui ne peut vivre que dans un perpétuel échange et relation avec l'extérieur.
- Eglise Corps du Christ et *Signe du Royaume*, destinée à croître aux dimensions de l'humanité, ce qui manifeste et met en évidence son caractère *naturellement missionnaire*.
- Notion de *Corps* qui exprime de la manière la plus appropriée, et l'enracinement quasi charnel (dimension d'*Inculturation*) et la dynamique d'ouverture vers l'extérieur et de communication (dimension de l'*Universalité*).

mission communautaire et solidaire

Cet éclairage théologique et ecclésiologique doit susciter en nous une toute autre appréciation des **limites** que j'évoquais au début de cet article: la prise de conscience de nos limites nous renvoie justement au Mystère de l'Incarnation et à la manière d'agir du Christ lui-même.

En venant dans le monde, le Fils, Verbe de Dieu, a accepté des *limites*: limites inhérentes à la condition humaine, à l'appartenance à une terre, une famille, une langue, une culture. Le ministère actif du Christ s'est réduit à quelques brèves années, s'est limité à quelques régions, villes et villages. Un enseignement, une prédication devant quelques foules rassemblées, des guérisons et des miracles. Mais aussitôt, dans le même temps, il appelait et rassemblait une communauté d'une douzaine de disciples.

En initiant et formant ses apôtres, le Christ allait pouvoir multiplier sa présence et assurer la transmission de son message en tout lieu et en tout temps de l'histoire par le ministère de l'Eglise, signe et sacrement de salut. Dès le départ, le Christ n'a pas agi *seul*.

Comme le Christ, nous ne serons présents que dans quelques villages et quartiers, dans tel ou tel milieu social, n'atteignant qu'une faible partie de la population. A son exemple nous pourrions poser des gestes significatifs et prononcer des paroles salutaires, dans le concret et la particularité de nos insertions.

Pourtant **ensemble** et avec **d'autres**, nous pouvons faire reculer ces limites, celles d'une action *individuelle*, en prenant conscience que notre agir apostolique est démultiplié et amplifié par la communauté dont nous faisons partie, grâce à la complémentarité de ses membres, par la formation des communautés chrétiennes, à leur tour porteuses de la bonne nouvelle, par notre souci de travailler en équipe, de collaborer avec d'autres Instituts et les Eglises locales, de communiquer, de partager, d'échanger, de faire œuvre d'Eglise, dans la communion et la solidarité.

Le renouveau communautaire, la communion ecclésiale, l'ouverture et le dialogue, la collaboration à tous les niveaux, voilà les **relais** qui permettent au Christ de prendre Corps dans notre humanité présente et à son Royaume de s'étendre.

Il n'y a plus de missionnaires *isolés*, *c'est toujours ensemble que nous édifions le Corps du Christ*.

rassembler, unir

Cette mise en œuvre d'une *mission communautaire et solidaire* procède d'une prise de conscience relativement récente d'une nouvelle dimension, bien mise en valeur par Lucien Legrand dans plusieurs articles : la Mission de l'Eglise ne peut se comprendre que comme déplacement à partir de l'envoi initial, — mission de dispersion, quelque peu activiste (centrifuge) —, mais doit se comprendre aussi en référence à son aboutissement, son but ultime, la mission comme retour au **centre**, comme **rassemblement**, mission de convergence, centripète. La dimension **eschatologique** de la Mission, où la dimension du *temps* prévaut sur celle de *l'espace*, c'est-à-dire l'accomplissement de l'Histoire du Salut, s'exprime à travers bien des images prophétiques et évangéliques : la convergence des caravanes vers Jérusalem, ceux qui viennent de l'Orient et de l'Occident prendre place au festin du Royaume, la nouvelle Jérusalem qui rassemble peuples, langues et nations. La Mission est l'eschatologie en acte !

Privilégier cette perspective d'unification, de rassemblement, semble conforté par la situation de l'univers et de l'humanité d'aujourd'hui qui se rétrécit dans le champ de notre conscience, grâce aux moyens modernes de connaissance, de communication, grâce au mélange des races, langues et cultures ; grâce à la mobilité et aux multiples échanges. On comprend alors que, malgré bien des divisions et échecs, notre monde soit habité par des forces de rapprochement, d'unification.

L'Eglise est *au service de cette « unification du genre humain »* que saluait déjà le Père Teilhard de Chardin, dans sa vision scientifique évolutive et son interprétation théologique d'une histoire qui converge vers le Christ, point Omega.

Mais cette **ecclésiologie de communion** doit être *signifiée*. Il est intéressant de noter que les Congrégations vivent un renouveau communautaire et inscrivent dans leurs structures et leur vie ces perspectives d'internationalité, de diversité des cultures, de communication et de solidarité. Cela reflète simplement le Mystère de l'Eglise dans son essence et son dynamisme, instrument d'unité et de réconciliation.

La vie communautaire en elle-même est *signe et témoignage* « pour que le monde croie » et reconnaisse que nous appartenons au Christ.

Il n'y a pas une vie communautaire, affaire intérieure, d'une part, et un apostolat extérieur d'autre part ; mais il y a un lien profond entre *communauté et mission*. Comme en témoigne la Règle de Vie des Instituts, il y a un même projet communautaire et tous les membres sont solidaires de la même Mission.

complémentaires et solidaires

Nos communautés religieuses, qui regroupent des membres divers, réunis autour d'un même projet missionnaire, ne peuvent se comprendre qu'à l'intérieur d'une communauté plus vaste, *la communauté ecclésiale*, où doit s'exprimer la diversité des vocations et des charismes.

Mais cette osmose dont nous parlons ne se situe-t-elle pas dans un contexte historique précis : alors que les *Instituts missionnaires* ont longtemps tenu une place considérable, n'apparaît-il pas que les *Eglises locales* veulent rechercher leur identité propre, disposer d'un espace vital qui leur permette d'être elles-mêmes, de revendiquer une certaine autonomie et auto-suffisance, d'avoir des champs d'action propres ? Serait-ce un repli ou une volonté provenant aussi des Eglises locales de vivre à l'écart ? Une rivalité latente n'affleure-t-elle pas dès qu'il est question des vocations issues des nouvelles Eglises : vocations au bénéfice des Diocèses, vocations au bénéfice des Congrégations ou tout simplement vocations au bénéfice de l'Eglise et de la Mission ? On ne peut sortir de cette impasse, de ce qui apparaît souvent comme un conflit d'intérêt, que dans la perspective de cette ecclésiologie nouvelle.

D'une manière plus concrète, prendre la mesure de l'évangélisation et de la diversité des tâches, comme nous l'avons dit, fait apparaître que le *compartimentage* des différents niveaux de juridiction, diocèses et paroisses, ne permet pas de faire face au *devoir missionnaire*, à une époque de mobilité, d'échanges, d'interpénétration. Bien des problèmes actuels et défis modernes ne peuvent être pris en compte que *par des instances qui dépassent les juridictions particulières*: Conférences épiscopales, commissions nationales, instances régionales et internationales, et au niveau de l'Eglise universelle, Conciles et Synodes.

Si les responsables des Eglises particulières ont à faire face non seulement à l'animation et à la formation des communautés chrétiennes, mais aussi à l'éducation, à l'enseignement, à l'action caritative et sociale, aux pauvres et aux marginaux, à la rencontre des cultures et des religions, parfois à l'athéisme et à la sécularisation, bref à prendre en compte tous les aspects de la vie humaine, cela requiert de faire jouer **la complémentarité, et donc la diversité des charismes et des vocations**, d'être sensibles aux nouveaux appels que l'Esprit suscite à chaque époque.

Affirmer que toute Eglise est missionnaire par nature, et que tout baptisé est missionnaire ne suffit pas. La responsabilité missionnaire a besoin *de signe*. Ainsi la vocation missionnaire du baptisé est signifiée par ces hommes et ces femmes qui consacrent leur vie à la cause missionnaire et répondent à de nouveaux besoins et nouveaux appels au nom de l'Evangile.

Dans cette perspective, des fils originaires du pays, entrant dans un Institut ou une Congrégation internationale ne sont pas perdus pour l'Eglise locale, pour autant qu'on ne se trompe pas d'objectif.

Les Eglises locales, dans leur logique interne, sont préoccupées de leur identité, de leur inculturation, de leur intégration dans un contexte sociopolitique propre. *Les Congrégations et Instituts missionnaires*, de par leurs structures internationales, moins dépendantes localement, sont davantage au service de l'unité, de l'universalité de l'Eglise. Par la gestion de leur personnel, elles peuvent favoriser la mobilité des personnes, le mélange des cultures, la spécialisation pour des services particuliers, les échanges entre Eglises, puisqu'elles comptent des membres et dans les Eglises qui envoient et dans les Eglises qui accueillent. Les Instituts missionnaires qui s'africanaient peuvent contribuer à promouvoir non plus des échanges unilatéraux Nord-Sud, mais aussi Sud-Sud et Sud-Nord. Nous entrons ainsi dans une problématique de réciprocité.

conclusion

Notre démarche de réflexion, instaurée à partir de la prise de conscience de nos limites, doit engendrer en définitive **une attitude spirituelle** :

Comme saint Paul, le Missionnaire expérimente l'œuvre de la grâce de Dieu et sa puissance se déployant dans la faiblesse. Il doit se libérer de ses prétentions et sera heureux de rencontrer des personnes vivant mieux que lui-même de la foi, de l'espérance et de la charité. Il se rend compte qu'il n'a pas toutes les capacités et qu'il ne peut à lui seul planter l'Eglise, la rassembler, l'inculturer. Il saisit les limites de sa propre culture et de son propre péché. Il ne peut continuer à annoncer l'Evangile que s'il a conscience d'être membre d'un Corps plus grand, la conscience d'être accepté dans la mission d'une Eglise locale, par la bienveillance de tous : du peuple de Dieu, du clergé, de l'évêque, des autres religieux. Ainsi il ne se sent plus mal à l'aise d'être là avec d'autres différents, mais heureux d'être accueilli, reconnu, aidé, complété, relié.

L'incarnation trouve son achèvement dans le mystère pascal, fait de contradiction, de purification, de mort pour une vie nouvelle. Le corps glorieux du Christ ressuscité émerge de la mort, libéré de toutes les limites, glorifié par l'amour que Dieu a mis en lui et qu'il fait rayonner maintenant par l'Esprit qu'il donne à son Eglise, Corps vivant et vivifiant, lieu de rencontre et de fraternisation pour un même service.

Patrick Hollande, c.s.sp.

*B.P. 3313 – Dakar
Sénégal*

J'AI CHANGÉ DE MISSION

par Julien Cormier

Autre témoignage où le changement d'un pays à l'autre, d'une situation de chrétienté à celle d'un milieu musulman, est plus qu'un changement de lieu. Un tel passage a conduit Julien Cormier à réfléchir sur le sens de la mission, se posant des questions qui ne viennent pas à l'esprit quand on est soutenu par une communauté chrétienne, florissante.

Arrivés à Niamey, au Niger, l'évêque nous a envoyés à Dogondoutchi, à 280 km de la capitale. C'est le Sahel ; une grande sécheresse venait de prendre fin ; les réfugiés du désert étaient là... Notre dépaysement était total.

Mes confrères arrivaient avec l'expérience des paroisses chrétiennes du Burkina Faso et moi, de celles du Burundi. Nous nous pensions «missionnaires» et même «spécialistes de la mission» ! Nous allions vite découvrir que dans un milieu nouveau, nous n'étions rien et que nous avions à refaire notre noviciat, c'est-à-dire une relecture complète de l'Evangile devenu incompréhensible. Nous avions quitté des missions «florissantes». Au Burkina Faso, et au Burundi encore plus, on nous avait demandé de gérer les acquis des générations précédentes. C'était la mission d'un lendemain de Pentecôte. Le Saint-Esprit était passé... «nous assurons là-bas l'ordre et l'organisation d'une sérieuse Eglise. Mais ici, à Dogondoutchi ? C'est la mission du petit matin de Pâques ! Humainement, nous n'avons plus aucune assurance, aucune structure extérieure d'Eglise, aucune tradition sociale, donc aucune place sociale dans le monde qui nous accueille. Purs étrangers ! La question qui nous est posée est grave et «dérangeante» pour tout homme ou femme : «*TOI, QUI ES-TU ?*». Depuis trois ans et demi maintenant, j'ai vraiment changé «de mission» ; j'ai vécu une expérience éprouvante, mais aussi un vrai recyclage dont je suis heureux.

Et d'abord, **l'expérience éprouvante**. Le Niger est «un pays difficile, aux populations accueillantes», selon les paroles de notre ancien évêque. Le *climat* fait ses ravages ; dans un passé encore récent, plusieurs missionnaires en ont été les victimes. Ces dernières années, malgré les congés plus fréquents, on assiste encore à bien des «rapatriements sanitaires», j'y ai échappé deux fois à la suite d'une jaunisse, en 1985 et d'un «paludisme pernicieux», en 1988 ; plusieurs enfants ont succombé au paludisme cette année.

Le *milieu*, lui aussi, est difficile. Qu'on me comprenne bien : les gens d'ici sont ouverts, sympathiques, et si accueillants. Le Niger est en paix. On peut dormir dehors sans crainte. On laisse notre maison débarrée toute l'année sans se faire voler. Une visite dans les villages nous voit revenir avec poules et pintades à en remplir un poulailler. Aucune contrainte à l'évangélisation sauf celles qu'impose le respect des convictions des autres. Mais quoi alors ? Ecoutez bien ma réponse : **CES GENS, TOUS CES GENS, N'ONT PAS BESOIN DE NOUS**. Pour le social, les lettrés religieux musulmans, les marabouts, s'occupent des rites de passage : fêtes du nom et circoncision, mariages, enterrements. Pour le strictement religieux, ils ont leur culte des esprits, genre de religion charismatique de tradition africaine qui répond aux peurs et angoisses d'une société en mutation. Pour le développement, la santé, les écoles, ils ont des agences et organismes à ne plus savoir les compter. Tout le monde veut aider le Sahel. Tant mieux ! Alors, la petite mission catholique, même soutenue par le Vatican, Développement et Paix, Misereor et le Secours Catholique, même reconnue pour sa Caritas et ses écoles-mission, la petite mission catholique, c'est vraiment la goutte d'eau qu'on ne refuse pas... Mais quand on voit les gros réservoirs juste à côté, la goutte d'eau, que peut-elle représenter ?

Un missionnaire, laïc, frère, sœur, prêtre et même évêque, peut «s'occuper» au Niger comme ailleurs. On peut s'entourer de dix amis ou familles qui vous accaparent du matin au soir ; on peut «avoir ses pauvres» qui vous pompent toutes vos finances ; on peut être le héros des enfants si on les promène toujours à l'arrière de la camionnette... Et puis après ? Quel est ce cinéma ? Qu'est-ce qu'on fait au Niger ? Qui sommes-nous ?

Ainsi, petit à petit, le missionnaire qui arrive au Niger se retrouve «*face à lui-même et ne peut compter que sur ses propres ressources intérieures*» selon les paroles de notre évêque actuel, Mgr Guy Romano. A un moment donné, la vision du miroir fait peur et je connais trois cas de missionnaires PB qui nous ont quittés en 1988 parce que «ça n'allait plus». Est-ce que

vous me comprenez ? Je veux dire qu'au Burundi, le mouvement de l'Eglise me portait. Au Niger, il n'y a pas d'Eglise. Au Burundi, j'avais les 60.000 chrétiens de la paroisse, les milliers de confessions, les centaines de rencontres, de mariages, de baptêmes, la soixantaine de catéchistes, les 7.000 enfants à alphabétiser et à catéchiser, les dix-sept églises de la paroisse. J'étais «padiri mukuru», «high priest» disait un confrère, et j'aimais ça ! Au Niger, rien de tout ça... ou si peu : est-ce que je confesse 10 personnes en un an ? Pas de mariage depuis trois ans. Deux ou trois fêtes du nom et de baptême. Un enterrement d'enfant et un d'adulte. La structure-Eglise n'est pas là. C'est la mission-avant-l'Eglise... sans aucun espoir sérieux que l'Eglise-comme-on-l'imagine viendra. Alors, on se retrouve trois prêtres et trois religieuses à se dire la messe les uns avec les autres, les uns pour les autres, et, quand on est de mauvaise humeur, quasiment les uns contre les autres («son» homélie m'embête, «son» silence me fatigue, «sa» mise en scène me laisse froid !). Et cela, trois cent soixante-cinq jours par année jusqu'au congé, tous les trois ans. Aux moments difficiles, on apprécie d'avoir avec nous les trois sœurs NDPS qui, quelles que soient leurs propres questions, savent encore faire de la crème à la glace malgré le perpétuel 40°C.

Alors, si on arrive à dépasser les difficultés, il se passe quelque chose : **on se recycle**, mieux encore **on se ressource**. C'est de cela que je veux parler maintenant, de ce qu'on peut recevoir grâce à des *confrères* qui aident à évoluer, grâce à des *lectures* partagées et méditées, grâce à deux mois et demi de Bible et prière à Jérusalem. Tout cela, vécu en relation avec le milieu nigérien que je viens d'évoquer. J'aurais continué la mission au Burundi que mon évolution aurait été autre, pas nécessairement meilleure ou pire... Nous sommes sur un chemin et on n'expérimente pas deux vies...

Les confrères : s'ils n'étaient pas là, on dégringolerait vite. La survie tient souvent à l'attachement à une équipe malgré le stress de la vie en vase clos. Positivement, ils nous aident à répondre à la question : Qui es-tu ? Ensemble nous creusons le problème de la mission. Pourquoi notre vie ? La colonisation est terminée. Dois-je en prolonger une de ses manifestations : « la mission catholique » ? Dans nos discussions entre confrères, en conseil hebdomadaire ou autour du café de 10 heures, chacune de nos actions est questionnée. Donner ou non la couverture au réfugié ? Transporter ou non ce malade ? Prêter ou non de l'argent à ce fonctionnaire ? Est-ce « donner du poisson ou apprendre à pêcher » ? Quelle était la « manière de Jésus » ? Ce qu'on a pu discuter là-dessus !

Et là, les **lectures et méditations** nous aident. Depuis trois ans nous avons redécouvert la pertinence de la Lettre de Paul VI sur l'évangélisation qui a prolongé le synode des évêques de 1974. Je l'avais déjà lue au Burundi... Relue au Niger, avec mes nouvelles questions, je vois des perspectives nouvelles. Et d'autres lectures nous aident. Je vais développer un exemple à partir de la revue *SPIRITUS* reçue juste avant Noël en décembre 1988, n° 113. Nous l'avons lue et commentée ces jours-ci. Sept articles essayent de nous parler de la mission à l'aide de la Bible. Comment comprendre la mission en tenant compte du monde tel qu'il est aujourd'hui et de la Bible telle qu'on la lit aujourd'hui ?

Cette question de la mission ne se pose pas seulement dans le cœur d'un «missionnaire professionnel» (comme on disait quand on a vu à Vatican II que tout le monde est missionnaire). Elle nous est posée par les gens qui nous reçoivent. Ce professeur d'école normale, dont l'ethnie peulhe est musulmane depuis des siècles, rencontré à une station service, qui apprenant que je suis «missionnaire», me dit : «Vous avez encore l'idée de nous convertir ?». C'est la même question qu'on me pose au Québec en essayant d'être poli : «Maintenant, la mission, ce n'est plus comme avant, n'est-ce pas ? Votre but n'est plus de convertir ?» Pour le Peulh musulman, la pensée est que l'Islam est supérieur. Pour le Québécois, la pensée exprimée ou non est que toutes les religions se valent et qu'il faut laisser à chacun la liberté et la responsabilité de trouver son chemin en ce monde et vers un au-delà qu'on connaît de moins en moins.

Le mot «missionnaire» n'a été inventé en français qu'au XVII^e siècle ; le contexte de cette époque est la colonisation, l'expansion. Aujourd'hui, on met en question les termes «missionnaire» et «mission», qui évoquent trop le contexte du passé. Et moi, je me retrouve avec l'étiquette «missionnaire» pour le meilleur comme pour le pire. A Jérusalem ou en Algérie, par exemple, le mot est tellement mal vu que les Pères Blancs ne peuvent pas l'employer. Ailleurs, on est passé de «mission catholique» à «paroisse catholique». Mais au Niger, où il n'y a presque pas de chrétiens, aux différents barrages routiers, quand le gendarme demande : «Quelle mission ?» il s'attend à une réponse du genre : «Mission de coopération belge ou allemande...». Et le mot «mission catholique», dans ce contexte du développement, est bien connu et passe encore. On se trouve dans une situation ambiguë.

Je reviens aux réflexions de missionnaires (docteurs sans doute en Bible) qui prennent beaucoup de pages et de temps dans la revue *SPIRITUS* pour

étudier le même sujet : la mission. Je ne veux pas résumer leurs articles, mais vous donner un exemple de leurs recherches, de notre recherche.

Il s'agit de la célèbre finale de saint Matthieu : *« Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai prescrit »* (traduction TOB). *« Ce texte a été privilégié, dit SPIRITUS, et traduit avec une emphase mise sur le "Allez donc", qui correspondait à la mentalité occidentale, volontariste et activiste : il fallait conquérir le monde à Jésus-Christ ».* *« Cette attitude conquérante de l'Occident, écrit plus loin SPIRITUS, n'allait pas sans une certaine agressivité et une volonté de puissance qui devaient nécessairement déteindre sur la mission ».* Dans le même numéro, un autre bibliste nous dit : *« Trop souvent la finale de l'Evangile de Matthieu a servi, dans l'Eglise, à peindre un certain visage du missionnaire, conquérant pour le Christ des espaces géographiques et elle passe, hors de l'Eglise, pour le symbole même de l'impérialisme chrétien ».*

Une conclusion de SPIRITUS qui rejoint mes expériences au Québec, Burundi et Niger : *« Si d'urgence les prophètes de métier (en 1989 : missionnaires) ne redevenaient pas avant tout d'humbles disciples de la fraternité du Royaume, toute une forme de mission, au temps de l'Evangile de Matthieu (et en 1989) courait à la faillite. Matthieu envisageait-il déjà, dans son propre univers, la fin d'un certain âge de la mission ? ».*

Cette conclusion est si simple qu'on se demande pourquoi on écrit des articles ? Pourquoi on ne vit pas en gardant le silence, en faisant tranquillement son propre chemin. *« Allez donc »* voudrait dire *« Tout en allant »* (sans emphase) d'après les biblistes. Pas de plan ou de ruse pour convaincre les autres, imposer aux autres, convertir les autres. Je demande *« Qui suis-je »* et on me répond : *« Sois un disciple ».* *Ne te prends pas pour un maître. Vivre de sa Parole est la seule demande faite par Jésus à ses disciples. Voilà le chemin des "missionnaires" ».* Exigence difficile dans sa simplicité car elle fait porter tous mes plans de mission sur mon être et non sur mon action. Pour faire rencontrer la « force » de Jésus, on ne compte plus sur l'Empire, la France, l'Occident chrétien, l'argent, l'armée, les techniques, l'hôpital et l'école, les puits et les jardins... on compte sur **« l'être du disciple »**. S'il vit selon l'Esprit de Jésus, il peut témoigner aux autres que c'est possible.

Donc, en ces années de fin du deuxième millénaire, grosse question que celle de la mission. D'autant plus importante que beaucoup parlent d'une « deuxième évangélisation » du monde : en étant disciple ? ou en installant

un satellite de télévision « chrétienne mondiale » (les croisades contre les autres peuples ne sont pas terminées ! Les riches chrétiens veulent en entreprendre une nouvelle. Il va y avoir de l'action ! C'est justement la mission mass media, croisade des temps actuels). Est-ce la fin des sociétés missionnaires ? Comme celle des Pères blancs ? Il y aurait grave erreur à penser qu'on va les prolonger en allant chercher des « nouveaux missionnaires » en Afrique, au Brésil et même en Pologne, « là où il y a des vocations » en leur léguant l'héritage et le style des « anciennes missions ». Comme chrétiens, nous croyons à la résurrection, pas à la réincarnation. Un certain Jésus a dit : *« Nul n'ajoute un ajout d'étoffe non foulée à un vêtement vieux ; car la pièce tire sur le vêtement et la déchirure devient pire ! Point ne mettent vin nouveau en outres vieilles, sinon, bien sûr, crèvent les outres : le vin se répand et les outres sont perdues. Mais ils mettent vin nouveau en outres neuves ! Et l'un et l'autre se conservent »* (Matthieu 9,16-17. Trad. Sr J. d'A.).

La « vieille mission » (celle des annales missionnaires), c'est le vieux vêtement, la vieille outre. La Parole vivante de Jésus dans le cœur des disciples d'aujourd'hui, c'est l'étoffe non foulée, le vin nouveau. Je reprends ma phrase de départ : « Depuis trois ans et demi, j'ai donc changé de "pays de mission" ». Il serait plus vrai de dire que j'ai changé de "mission" ». En tout cas, j'essaye ! C'est pas facile et ça s'appelle la conversion du pharisien et du scribe, « ceux qui savaient », les « spécialistes » : *« Ainsi tout scribe devenu disciple du royaume des cieux est semblable à un homme, un maître de maison qui extrait de son trésor choses neuves et choses vieilles »* (Matthieu 13,52. Trad. Sr. J. d'A.).

Au total, depuis trois ans, c'est mon « grand dérangement ». Si vous m'avez lu jusqu'ici, merci de votre sympathie. Priez vous aussi pour que les missionnaires soient d'abord de bons disciples. Rien de neuf ? Notre maître des novices prêchait déjà cela en 1961 ? Mais peut-être que ça prend une vie pour comprendre et se renouveler. J'aurai bientôt 48 ans. Ça avance, mais j'ai pas fini !

Julien Cormier, p.b.

*Mission Catholique B.P. 49
Dogondoutchi – Niger*

ÉGLISE AU MAROC

par Marie-Cécile Veyron

Cet article est le fruit d'un travail d'équipe, d'un groupe composé d'une sœur franciscaine, d'un laïc et de six prêtres, groupe qui se réunit régulièrement à Beni-Mellal, pour réfléchir au sens d'une présence d'église en un pays musulman d'accueil. Le dynamisme de l'Esprit continue dans « une église qui est, qui était et qui vient ».

Pâques est le roc sur lequel s'appuie notre foi : elle est fondée sur cette double certitude, que la mort est derrière nous et que la vie vient de l'avant. L'Esprit « avec nous » nous fait découvrir à travers les réalités claires ou obscures, le mystère pascal à l'œuvre, ce passage de la mort à la vie « déjà » présent et pas encore advenu dans sa plénitude. Enracinée dans cette terre d'accueil, l'Eglise au Maroc est tout entière tendue vers le « Dieu qui vient ».

Eglise qui adore...

Ici le croyant est perçu dans la dimension verticale qui le relie à la transcendance de Dieu. L'adoration est une attitude permanente de soumission qui structure l'homme musulman en situation devant Dieu. Pour les chrétiens, l'adoration est liée au don nouveau de l'Esprit : « *Maintenant l'heure vient et maintenant elle est là, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité* ». L'Adoration n'est plus liée à un lieu, pas davantage au temps, ce n'est pas une action ponctuelle, mais pour nos frères musulmans comme pour nous une manière d'être devant Dieu et le témoignage réciproque que peuvent se donner les croyants de l'une et l'autre confession.

Dans un contexte où rien n'est profane, elle exige de la part des chrétiens la conversion de leurs attitudes profondes, de maintenir une vie tout entière

centrée sur Dieu. La contemplation du Dieu trois fois saint et pourtant si proche purifie le regard, transforme le jugement, ouvre le cœur et convertit le sens de notre vie à la reconnaissance de la Seigneurie de Dieu. Une Eglise qui adore ne peut être qu'une Eglise de pauvres, pauvres devant Dieu et pauvres devant leurs frères...

...et qui intercède

La prière d'intercession rend manifeste notre solidarité avec les hommes, elle n'est pas simple prière de demande. Celui qui intercède est rendu solidaire de ceux pour qui il prie, solidaire de leurs besoins, de leurs aspirations, de leur révolte, de leurs faiblesses aussi et de leur péché. Il n'y a prière d'intercession sincère que de celui qui, dans sa vie quotidienne même s'est engagé à vivre « avec »; seul l'amour donne accès à la tendresse de Dieu. Sa prière n'est jamais anonyme ni indifférente, il connaît viscéralement ceux pour qui il supplie. Soumis devant Dieu comme Abraham, comme Moïse, comme et avec Jésus *« toujours vivant pour intercéder en notre faveur »* (He 7,25), le priant est aussi un lutteur dont l'assurance s'appuie sur les promesses de Dieu. Quand bien même il ne voit pas la fin des misères, des conflits, des oppressions, son Espérance ne faiblit pas parce qu'il croit à la fidélité de Dieu. « Croire consiste à se souvenir de l'histoire de Dieu parce qu'on espère, et à espérer au Dieu qui vient, parce qu'on se rappelle de sa fidélité » (J. Moltmann)...

Eglise « charismatique »

L'Esprit de Pentecôte communique à l'Eglise, perpétuellement jeune, les charismes dont elle a besoin pour la croissance du Royaume. Ils sont au service de la Communauté pour sa vitalité, sa cohésion, également au service de son projet particulier.

Les charismes ne sont pas réservés, comme on le pense, à des temps particuliers, par exemple à la période de l'Eglise primitive. L'Eglise est charismatique, aujourd'hui comme hier, en chacun de ses membres. L'esprit, toujours généreux et inventif, suscite aujourd'hui des hommes et des femmes qui ont à manifester l'être profond de l'Eglise au service du Maroc.

Le développement, les soins de la santé, les services sociaux, l'enseignement, la coopération, la connaissance de la langue arabe et sa culture, la prière d'hommes et de femmes consacrés à ce service, sont autant de ministères

charismatiques, à condition qu'ils ne soient pas monopolisés à notre actif et qu'ils soient reçus du Seigneur pour le service des autres. Exercés selon ces critères, ils engagent non seulement notre compétence et nos énergies, mais une qualité d'être « avec » qui est précisément la qualification propre que nous communique l'Esprit.

Une attention toujours en éveil et en recherche méthodique peut nous amener à discerner quels sont les besoins nouveaux, les secteurs et les situations auxquels l'Eglise peut donner une réponse nouvelle. Le discernement appartient à la communauté tout entière ; les décisions, aux responsables de l'Eglise. Un tel discernement nous amène à abandonner des activités maintenant dépassées, à nous retirer de secteurs qui reviennent en propre aux Marocains, à convertir des œuvres, à abandonner des locaux qui ne sont plus adaptés, à alléger des structures ou des institutions devenues trop rigides pour que l'Esprit y soit en liberté. Cela demande à tous et à chacun une démission de soi par rapport à ses projets personnels (et aux projets de congrégation) ; et un engagement prioritaire au service d'une vision sans cesse renouvelée du projet de l'Eglise au Maroc.

prophétique...

Mgr Hazim dit de l'Esprit : « Il fait naître, il fait parler les prophètes ». Qui sont les prophètes aujourd'hui, où sont-ils ? Est prophète celui qui voit la face cachée des choses, la profondeur au-delà de l'apparence. Il voit de loin, comme Abraham, l'invisible ; il fait surgir le sens, le message, la nouveauté en tout homme et en toute situation.

La transparence du regard, en effet, change la perception que nous avons de ceux qui nous entourent, il nous fait découvrir l'être profond et plus vrai que les maladroites et les échecs, la force de la vie qui tend à s'exprimer à travers les multiples efforts de redressement et les simples gestes d'entraide... les puissances de résurrection qui sont à l'œuvre et mettent l'homme debout. Et, même là où la souffrance et la mort semblent triompher, celles des innocents et des martyrs, nous pouvons encore proclamer la victoire de la vie sur la mort.

Le prophète est encore ce veilleur à l'affût de toute nouveauté ; il appelle à la vigilance, il voit, il dit, il encourage, il s'émerveille. Mais il est aussi bien, et avec autant de vérité, celui qui dénonce, il répercute le cri des faibles, des pauvres, de ceux qui sont sans voix. Il accuse le scandale des riches, des orgueilleux, des puissants. Sa parole et ses gestes, ses attitudes ont la

force et l'assurance, parfois même la violence de l'Esprit. La voix des prophètes est souvent irritante, elle dérange en nous quelque chose qui résiste.

Cependant, le même Esprit de liberté qui pousse à parler est aussi Celui qui donne sagesse et prudence, respect, et qui parfois impose le silence. Il nous rappelle notre condition d'étrangers et pourtant cette condition ne nous dispense pas, au contraire, de faire des choix et d'adopter des attitudes plus parlantes et plus exigeantes que la parole quand elle ne peut être exprimée.

Le charisme de prophétie n'est pas réservé à quelques hommes exceptionnels ; homme de la foi en Dieu, le chrétien est l'homme de la foi en l'homme, solidaire et responsable de ses frères. L'Esprit de Jésus met en communion, « Lui-même étant répandu ». Il nous fait solidaires, aussi bien dans nos engagements que dans notre sensibilité profonde et notre intercession. Il nous pousse dans les combats pacifiques pour la justice, le droit et la paix, la dignité de l'homme. Chacun à sa place, si discrète soit-elle, y est appelé. L'Esprit-Paraclet-Défenseur est l'avocat des pauvres ; c'est pourquoi le chrétien se trouve toujours de leur côté, confronté à des situations de détresse.

... Comme le grain enfoui

Du fait des départs et du vieillissement de ses membres, l'Eglise s'amenuise. Les chrétiens sont immergés dans un monde massivement musulman. A travers ce processus d'amenuisement, nous découvrons jour après jour, notre situation et notre vocation de « petit reste » appelé à vivre la minorité.

Dans un monde où l'on parle d'efficacité, l'Eglise parle de gratuité. Dans un monde où le « paraître » et le « faire » sont prioritaires, l'Eglise nous invite à disparaître et à nous enfouir. En fait, c'est plus qu'à un langage nouveau que nous devons nous adapter, c'est une réelle conversion du cœur, de notre jugement, de nos désirs et de notre agir qui nous est demandée.

Jésus a cheminé trois ans avec ses disciples avant de leur livrer la parabole du grain tombé en terre... et ils ne l'ont comprise que lorsque l'Esprit leur a été donné. On n'entre pas si facilement dans la mentalité du serviteur qui lave les pieds de ses frères, de celui qui donne sa vie jusqu'au bout pour ceux qu'il aime. Ce n'est pas que l'héroïsme soit le fait des disciples de Jésus, car seul l'amour fraternel devrait qualifier le moindre de nos gestes. Et c'est cependant à cette vie nouvelle que l'Esprit nous demande de nous convertir en entrant dans le mystère de la kénose de Jésus, de son abaissement « *en devenant obéissant jusqu'à la mort, à la mort sur une croix* » (Ph 2,8).

Cela peut concrètement signifier pour nous que nous renoncions à imposer notre culture et notre mentalité; que nous renoncions à nos projets, à notre efficacité, au rang auquel nous pourrions peut-être prétendre, à notre compétence alors que nous l'avons acquise pour mieux servir, et même pour certains à la parole qui brûle le cœur.

Une communauté

L'Eglise est elle-même quand l'Esprit rassemble des hommes devenus frères en une communauté établie sur les bases d'une vie renouvelée selon les critères évangéliques. La communauté chrétienne tend à être l'accomplissement des promesses eschatologiques faites au Peuple de Dieu, et en particulier comme la réalisation de la nouvelle alliance annoncée par les prophètes, celle d'un peuple dont la loi est l'Esprit donné et gravé au fond du cœur (Jr 31, 31-34; Ez 36, 25-29).

Renouvelés dans l'Esprit et prenant conscience que « *tous ceux qu'anime l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu* » (Rm 8), nous aspirons à nous aimer de l'Amour même dont Dieu nous aime. Nous nous révélons les uns aux autres quelque chose de l'immense Amour du Père révélé en Jésus Christ.

La communauté, régie selon la loi d'Amour et de liberté, est par définition une communauté ouverte; la loi nouvelle restaure nos relations à l'intérieur de la communauté chrétienne et nos relations « avec » ceux que nous côtoyons. En effet, l'Esprit nous libère de l'esclavage sous toutes ses formes, de tout ritualisme dans l'expression du culte que nous rendons à Dieu; de tout conformisme dans nos relations sociales, de la tendance à nous crisper sur nos privilèges et nos fausses sécurités. Nous nous rencontrons non seulement « avec » mais en communion au-delà de nos différences familiales, sociales et raciales...

De telles communautés et paroisses, où l'on s'exerce à vivre la vie fraternelle en de perpétuels recommencements, sont les signes-témoins sans lesquels aucune action n'est crédible.

Rassemblement en Eucharistie

Nos communautés sont le jeu d'une double tendance: ouverture inconditionnelle à tous ceux qui nous entourent, repliement sur notre propre milieu.

L'Eucharistie à la fois nous rassemble et nous ouvre à de plus vastes horizons. Elle est le temps de la communauté dans lequel l'Esprit accomplit dans

le mystère de la Parole et du Pain la transformation de ce qui est en ce qui vient. L'histoire de la Parole de Dieu est la grande aventure de ses promesses et de ses merveilles jamais épuisées. Convoqués en Eucharistie nous entrons mystérieusement dans cette histoire, reliés au passé et embarqués vers l'A-venir. La Parole ne retourne pas à Dieu sans accomplir ce qu'elle promet (cf. Is 55,11); elle éveille en nous la mémoire qui sommeille, et éclaire le sens de notre petite histoire, confuse et sans issue à notre propre regard, pour lui ouvrir des pistes cachées. La parole convertit, change le sens des repliements sur nous-mêmes pour les ouvrir à des espaces d'amour et de liberté...

Nos Eucharisties pourraient être spectacle ou hypocrisie si nous ne prenions conscience de tous les germes de division qui nous habitent et qui exigent de notre part des gestes de réconciliation, tendre la main dans un geste de paix, réparer nos torts, chercher les voies difficiles du dialogue. C'est le préalable qui nous oblige pour que la célébration soit ce qu'elle veut signifier : Réconciliation et Communion.

Saint Paul disait de l'Eglise de Corinthe qu'elle était malade parce que dans la communauté certains s'enivraient tandis que d'autres avaient faim. En niant l'unité du Corps du Christ elle se condamnait à mourir. L'épiclese sacramentelle, l'effusion de l'Esprit sur les oblats, chargés du péché du monde, fait advenir la parousie, elle rend présent le Christ parmi nous et réalise l'unité de son Corps à la mesure de notre attente et des gestes qui engagent. L'Eglise réconciliée a reçu le ministère de la Réconciliation, c'est le cœur du message de Dieu, la bonne nouvelle à laquelle tout homme aspire et que nous pouvons annoncer sans risque d'être taxés de prosélytisme.

« L'Esprit Saint met en communion, Lui-même étant répandu. » Réconciliés avec nous-mêmes et avec nos proches, renonçant à la violence, à la haine, à toute agressivité, nous pouvons ambitionner d'être les ambassadeurs de la réconciliation entre les membres de notre propre famille, avec nos voisins, entre hommes de races et de situations diverses; nous sommes ici au cœur de la mission de l'Eglise qui vient, et qui est déjà là.

Eglise en dialogue

Si de ce centre où la communauté chrétienne est rassemblée, unifiée, édifée, nous regardons l'Eglise, nous sommes bien incapables d'en discerner les frontières. Frontières déterminées par le signe du baptême?... par la

pratique religieuse?... par l'expression de la foi?... ou par l'expérience de Dieu?... la recherche de la vérité?... le service des hommes?

Imperceptiblement nous glissons de la notion d'Eglise déjà là à celle de Royaume à venir. Les paroles de Jésus, ses rencontres, avec Nicodème, la Samaritaine, la Cananéenne, la femme adultère, le publicain et tant d'autres, ses enseignements en paraboles nous poussent à élargir notre champ de vision. Les frontières, si elles existent, sont ailleurs, au-delà de l'espace que nous refermons sur nous-mêmes et sur notre église, au-delà du temps qui nous limite. Elles existent là où le péché s'installe, même en travers de notre propre cœur, elles s'effacent quand les hommes se rencontrent.

Notre commune expérience quotidienne de l'Esprit présent au cœur de tout homme nous révèle nos affinités les plus vraies. Dieu ne se laisse pas enfermer, il n'est la propriété de personne, pas même des chrétiens. L'expérience spirituelle se vit au cœur de tout homme, souvent en dehors des lieux de culte et de prière, au-delà de nos formulations doctrinales. Elle est le lieu de la soif existentielle jamais assouvie, de l'angoisse et de l'espérance, de la joie et de la tristesse, du doute et de la certitude, de la violence et du pardon, plus profond même que le cœur de l'homme, plus mystérieuse que la connaissance de soi-même, au plus secret de cet espace inviolable de liberté où l'amour est répandu et se communique, conscience d'être aimé et de vouloir aimer.

L'Esprit appelle l'Esprit, et c'est pourquoi plus nos expériences sont profondes et peut-être incommunicables, plus elles nous ouvrent à l'autre. L'Esprit est à l'origine de nos rencontres et de nos connaissances, au terme jamais atteint de nos dialogues.

Cependant, pour chacun l'expérience est personnelle et singulière, profondément marquée par toute une tradition. Paradoxalement, c'est notre condition de baptisés, témoins et confesseurs de Jésus mort et ressuscité qui nous donne l'audace et la liberté de faire tomber les frontières qui séparent. Le dialogue pose comme préalable qu'il ne peut se pratiquer que dans la différence; non en nous opposant ni nécessairement en nous taisant, mais en respectant notre différence irréductible à toute autre confession de foi, et notre identité singulière.

Dans le dialogue une double tentation pourrait nous guetter : ou nous replier sur nous-mêmes, ou nous laisser assimiler; les hommes de dialogue sont les témoins qui portent en eux le secret du message qui les fait vivre. Ils ont découvert en Jésus Christ le sens de leur existence et le sens de l'histoire. Si notre identité est éprouvée, non une étiquette mais une expérience, nous

sommes délivrés de la peur qui commande les attitudes militantes ou sectaires. L'homme de dialogue est tranquillement lui-même, l'homme des béatitudes. Il ne fait pas, il ne dit pas nécessairement, il *est* pauvre, pacifique, doux et miséricordieux ; la joie à venir et déjà présente émane de tout son être, prémices de la réalité du Royaume.

La communauté primitive a découvert en Jésus le Serviteur Souffrant, Celui qui a donné sa vie en rançon pour la multitude. Cette image surgit au temps de l'Exil au milieu d'un monde païen et redonne à un peuple humilié le sens de sa vocation. Cette image interpelle l'Eglise qui réactualise chaque jour ce mystère : « *Ceci est mon sang, le sang de l'Alliance, qui va être répandu pour la multitude* » (Mc 14,24).

Massignon le premier, Foucauld, Peyriguère, ont découvert ce mystère de substitution et la vocation du disciple associé à ce mystère du Christ et de l'Eglise en terre d'Islam. Tout chrétien qui se consacre plus spécialement au service de ses frères peut en avoir une révélation personnelle qui le fait librement solidaire de cette grande *Badalia*.

Car la véritable preuve d'amour pour ceux qu'on aime n'est pas seulement de vivre « avec », c'est de consentir, dans une communion librement assumée, à donner sa vie pour que le péché, que la mort soit vaincue et que la victoire mette les hommes debout.

Eglise à venir

Cependant nous vivons selon le rythme de la patience de Dieu, du grain enfoui dans la terre, des germinations lentes et imperceptibles. La croissance lente est illustrée par les paraboles du Royaume ; nous sommes dans le temps de la patience de Dieu et de la patience de l'homme — avec cette certitude gonflée d'espérance : « que tu sois éveillé ou que tu sois endormi... le grain mûrit ».

Dans la durée l'essentiel est de tenir ferme, solide, même si l'on n'en voit pas le sens ni la fin. Il nous faut vivre dans la persévérance à long terme. Le risque serait de nous endormir tout à fait et d'oublier la motivation même qui nous a mis en marche : le projet de Dieu. Avec le temps qui se répète dans la monotonie, indéfiniment, les longs cheminements pourraient nous trouver plus ou moins désengagés ; une espérance entrevue à si long terme et qui ne nous dynamiserait plus, ne serait pas une espérance.

Les longs cheminements ne sont pas incompatibles, au contraire, avec une autre réalité, bien évangélique elle aussi : l'urgence ; elle nous tient tendus

vers le Royaume qui vient, comme un voleur, il est déjà là. Le souci de maintenir les croyants dans la ferveur, la vigilance et l'espérance, est une constante de l'Evangile; il surgit, il est vrai, surtout en temps de crise et d'épreuves.

Le « *tenez-vous prêts, le Maître arrivera au moment où vous ne vous y attendez pas* » ou « *la nuit est avancée, le jour est tout proche* » (Rm 13,1) tient les chrétiens en haleine jusqu'au terme de la révélation, et les presse d'appeler et d'agir, maintenant : « *Amen, viens Seigneur Jésus* » (Ap 22,20). Ce climat d'urgence rend plus impérieux le commandement du Seigneur et l'annonce de la Bonne Nouvelle, suscitée par l'ardeur de l'Esprit et en même temps soumise à sa prudence et à sa discrétion.

Les chrétiens au Maroc, selon leur engagement, leur cheminement ou leur sensibilité, se situent dans une perspective plutôt que dans une autre, en acceptant que l'une n'exclue pas l'autre. Jésus Lui-même, dans son enseignement et selon l'opportunité des circonstances, a fait des choix différents sans privilégier un cheminement plutôt qu'un autre. Dans l'urgence une certaine sagesse s'impose, une compréhension, un approfondissement de la réalité et des contingences du pays. La tentation serait d'arracher l'ivraie avant la moisson. Le risque serait aussi que les baroudeurs ou francs-tireurs compromettent la longue patience de ceux qui les ont précédés.

Dans la durée, comme dans l'urgence, l'Espérance eschatologique enracinée dans le souvenir de Jésus crucifié et ressuscité, nous rappelle sans cesse que Dieu vient de l'A-venir; elle nous encourage à regarder devant; mais, et c'est cela qui nous préserve de tout illuminisme et fuite en avant, avec ce regard perspicace qui voit déjà éclater les petits bourgeons pleins de vie nouvelle. Aux jours les plus sombres de l'exil, Dieu par la voix du second Isaïe, interrogeait : « *voici que je fais toutes choses nouvelles, ne les apercevez-vous pas ?* ». Nous apercevons parfois, émerveillés, cette irruption du Royaume qui surgit de la gratuité de l'Esprit là où nous ne l'attendions pas. Les chrétiens entrent dans la mission du Christ partout où ils rejoignent l'action de l'Esprit. Il dévoile dans le cœur des hommes ou dans leur agir les valeurs du Royaume; Il s'engage avec eux dans les gestes qui font grandir; ou d'une manière beaucoup plus explicite Il dévoile parfois une présence qui a un Nom. Quant à nous, nous sommes les témoins infiniment respectueux des merveilles de Dieu.

Marie-Cécile Veyron, f.m.m.

*Fraternité d'accueil
6, Zenkat Aguelmane Sidi Ali
Rabat Agdal – Maroc*

POUR LA RÉFLEXION: Mission autrement

SOLIDARITÉ

Promouvoir la solidarité dans la Mission est la vraie visée de ces deux numéros intitulés «Mission autrement». «Ensemble», «avec les autres», «en équipe», «entraide», «communion», sont autant de termes qui reviennent souvent, expriment la solidarité et caractérisent l'esprit de ceux qui œuvrent dans la Mission.

Dans un contexte qui a changé, pour le monde et pour l'Eglise, la Mission s'est transformée, elle se vit autrement. C'est une chance, mais aussi une source de questions ou difficultés qui méritent notre attention; nous les examinons, **en recherche d'une solidarité plus étroite.**

Pour reprendre la réflexion sur «Mission autrement» et spécialement dans le contexte de la solidarité, on peut recommander:

- l'article de H. Teissier: «Mission aux multiples fidélités» (n° 116, pp. 231-246), qui présente les grandes lignes du *contexte actuel*, voire nouveau, de la Mission.
- J.M. Tillard, «La catholicité de la Mission» (n° 117, pp. 347-364) qui développe surtout le contexte ecclésial. C'est une *réflexion théologique* de ce contexte et de la solidarité, centrée sur la communion-coresponsabilité.
- Parmi les témoignages qui mettent tous en relief la solidarité, on peut se référer en particulier à: «Une Eglise aux multiples saisons», B. Roy (n° 116, pp. 282-293); «La mission autrement et ensemble», P. Hollande (n° 117, pp. 411-420).
- Quant à la *Parole de Dieu*, qui demeure notre inspiration fondamentale, on peut recommander: 1 Co 12 et 13 (diversité et unité des charismes, services, ministères dans le Corps du Christ); d'autres passages: Rm 12, 3-12; Eph 4, 1-7.
- L'étude de la Mission dans l'Ecriture Sainte, telle qu'on peut l'entreprendre aujourd'hui, aura un fort impact sur notre manière de comprendre la Mission; pensons, par exemple, à la Mission pluriforme. Nous poursuivrons cette étude, commencée dans *Spiritus* n° 113: «Vous serez mes témoins», par un autre numéro, fin 1990, sur saint Paul.

A cause de la Mission dans le monde, et dans un esprit œcuménique, les relations avec nos *frères protestants* devraient se renforcer par une solida-

rité plus étroite. Cela fait également partie de la « Mission autrement ». Nous consacrerons *Spiritus*, n° 119, avril 1990, à la Mission protestante : « Frères protestants, dites-nous comment vous vivez la Mission. » Mieux se connaître, s'enrichir mutuellement afin d'accomplir, ensemble et autrement, l'unique Mission du Christ, relevant les défis de notre temps.

Nous croyons devoir aller plus loin encore et promouvoir, non pas simplement le dialogue interreligieux comme on l'entend communément, mais aussi la *solidarité avec les autres Religions*, dans l'esprit d'Assise. A cette fin, nous envisageons un autre numéro de *Spiritus*, en 1990 ou 1991 sur les Religions dont la question centrale sera probablement : « les autres Religions sont-elles des voies de salut, *providentielles*? ». La réponse à cette question aura une influence sur les relations avec les autres Religions et sur la Mission autrement.

ÉGLISE ESSENTIELLEMENT MISSIONNAIRE

Le Concile Vatican II a renouvelé le sens de l'Eglise et sa vision sur le monde, qui ont changé le contexte de la Mission ; nous en découvrons progressivement les implications, les questions et les problèmes. Au cœur de cette ecclésiologie se situent les affirmations vigoureuses : toute « *l'Eglise est envoyée...* » (A.G. 1) et « *est missionnaire de par sa nature même* » (A.G. 2).

Mission partagée

Dans la ligne de ce renouvellement, nous allons dans le sens de la *Mission partagée* : tous les membres de l'Eglise sont appelés à participer à l'unique Mission, dans une multiplicité et une diversité de vocations, vécues solidairement les uns avec les autres. Solidarité et coresponsabilité s'étendent à tous les niveaux (voir plus loin). Quelques réflexions :

- *A vocation partagée, vocation missionnaire partagée.* Surgit la réflexion classique : « maintenant, tout est mission ! » ; et encore : « tous sont missionnaires ! ». Il est bien vrai qu'il existe une confusion dans la terminologie de la Mission, qui en atteint aussi le sens ; les conceptions et modèles anciens qui durent, y jouent un certain rôle. Il faut peut-être un temps de confusion et de maturation pour bien poser les questions et que progressivement émerge une terminologie qui corresponde à l'ecclésiologie renouvelée et à la Mission autrement. C'est en projet pour 1991.
- La question d'Eric Manhaeghe sur « la nature de l'activité de la Congrégation (CICM) et de sa signification dans une Eglise *essentiellement missionnaire* » (n° 117, p. 388) est posée par d'autres IM et mérite de retenir

- notre attention. La question indique la piste de recherche. Les IM s'efforcent d'être signe de cette dimension essentielle de l'Eglise ; ils sont « essentiellement missionnaires », œuvrant à la « frontière » de la Mission (cf. Torres Neiva, n° 117, sections 6 et 11, pp. 372-373 et 377-378).
- Ce trait spécifique, non exclusif car d'autres le partagent aussi, est situé parmi « *la multiplicité et la diversité des vocations missionnaires* », qui participent, elles aussi, à la dimension essentielle de l'Eglise. Par ailleurs, des initiatives et des institutions nouvelles apparaissent dans l'Eglise, qui se placent dans la même ligne, parfois jusqu'aux « frontières ». Les distinctions trop nettes s'estompent et ne répondent plus à la réalité. La spécificité d'un IM demeure, mais elle est située et comprise autrement.
 - Il vaut la peine d'approfondir *l'origine sacramentelle* de la Mission partagée (cf. Tillard, n° 117, p. 352) et *les charismes*.

Mission pluriforme

La Mission partagée par tout le peuple de Dieu, laisse entrevoir une autre caractéristique de « Mission autrement », celle de la Mission pluriforme, de l'unique Mission aux multiples visages. D'autres facteurs contribuent à cette diversification : les Eglises responsables de la Mission locale, l'inculturation qui est une priorité assez commune aux Eglises et l'attention aux réalités humaines en toutes leurs dimensions : « Le chemin de l'Eglise passe par l'homme » (Jean-Paul II).

Des signes se manifestent dans les faits. Les Eglises définissent leurs *priorités* d'évangélisation au niveau local, régional et continental (cf. le témoignage des Eglises dans *Spiritus* n° 116). *Diverses institutions* se mettent en place dans les Eglises et entre Eglises en vue du service de l'Evangile, « ici et ailleurs ». On voit naître et se développer « des théologies ». Il reste encore un facteur inconnu, mais qui devrait avoir une forte influence sur la diversification de la Mission, celui des Eglises missionnaires de *l'hémisphère Sud* ; l'éveil missionnaire et la participation à la Mission sont en croissance. Quelle sera leur manière de comprendre et de vivre la Mission ?

S'il n'y a qu'une seule Mission, on peut aussi dire : il y a « *des missions* », diverses formes de mission. Quand on entend quelqu'un parler de « mission », qu'elle est ceci ou cela, on a souvent envie de demander d'abord : « De quelle mission parles-tu ? » Il n'y a plus de modèle unique de la Mission comme dans le passé. Il est commun d'affirmer « la fin d'une certaine période missionnaire » (cf. par exemple Paul Chataigné, n° 117, p. 399). Mais avons-nous repensé, dans le contexte nouveau, certaines caractéristi-

ques de l'ancien modèle telles que «mission ad extra», «ad gentes», «première évangélisation», etc.? Dans les articles de ce n° 117, on pourra noter ces questions qui se posent. De plus, on s'interroge sur «la nécessité d'un nouveau modèle» de mission (cf. Eric Manhaeghe, p. 388); il faudrait peut-être dire «de nouveaux modèles» de la Mission.

Sur la question de la Mission pluriforme, la Parole de Dieu nous éclaire. Nous trouvons dans le NT différentes conceptions de la Mission (cf. Paul Chataigné, n° 117, pp. 409-410).

ÉGLISE LOCALE

«Eglise locale, responsable de l'évangélisation locale et coresponsable avec les autres Eglises de la Mission universelle», est certainement *le facteur majeur* du nouveau contexte ecclésial de la «Mission autrement». Les rencontres internationales sur la Mission, comme SEDOS en 1981, IAMS en 1988 (International Association For Mission Studies) soulignent le rôle et l'importance des Eglises locales et des communautés, dans la Mission locale et universelle. Cette évolution prend d'autant plus d'importance que l'Eglise, à la fin de ce deuxième millénaire et pour la première fois, est visible dans le monde entier.

Tous les articles des numéros 116 et 117 de *Spiritus* soulignent cela. Nous avons voulu approfondir ce contexte ecclésial pour mieux y situer les IM et leur spécificité (cf. témoignage des Eglises, n° 116). J.M. Tillard nous présente la réflexion théologique de ce contexte (n° 117, pp. 347-364). Citons quelques passages: «La mission, dorénavant, s'appuie sur les Eglises locales de la région, passe normalement par elles. Elles sont devenues le tremplin d'où l'évangélisation prend son élan» (p. 350). Et plus loin: «La communion locale (entre membres d'une Eglise) est le niveau le plus fondamental de la coresponsabilité ecclésiale pour la mission» (p. 350). Par cette évolution, «la mission n'a pas pris fin», elle s'est «transformée et a trouvé son point d'appui ecclésiologique» (cf. p. 351). Le rôle de l'Eglise locale s'étend également à la Mission appelée «ad extra»: «Il appartient en effet à la nature même de toute Eglise locale d'être un point de rayonnement de l'Evangile ad extra» (p. 351). En communion avec les autres Eglises, l'Eglise locale est responsable de la mission universelle: «C'est à la communion des Eglises locales qu'appartient la responsabilité de la mission universelle» (p. 358).

(à suivre)

Spiritus

L'ASSEMBLÉE ŒCUMÉNIQUE A BÂLE

Un rassemblement œcuménique d'environ 660 personnes (un tiers de femmes) a fait se rencontrer à Bâle, du 15 au 21 mai 1989, des membres provenant pour moitié de 120 églises et communautés ecclésiales européennes de la « Conférence des Eglises Européennes » (la KEK, présidée par le métropolite Alexis, de Leningrad), et pour l'autre moitié, de membres des 25 Conférences épiscopales européennes (le Conseil des CEE, présidé par le Cardinal Martini, de Milan).

Depuis les divisions de la communauté catholique au XVI^e siècle, cette rencontre de Bâle était une première, parce que les membres n'étaient plus les seuls cadres et « professionnels » des églises et de l'œcuménisme, mais signifiaient l'engagement de la base, du peuple de quelque 500 millions de chrétiens d'Europe de l'Est et de l'Ouest.

L'événement, favorisé « par une conjoncture désormais favorable à la liberté d'expression de tous les participants » (*Irenikon*, 1989, p. 146), doit stimuler la prise de conscience d'une communauté de destin de l'Europe. On sait que le Général de Gaulle, peu impressionné par le mur de Berlin, persistait à voir une seule Europe, de l'Atlantique à l'Oural. Et le pape Jean-Paul II, pas davantage découragé par les dramatiques barbelés électrifiés du rideau de fer, rappelle constamment aux peuples d'Europe leur identité religieuse, leurs racines chrétiennes, leur commune maison spirituelle, trop encombrée de cloisons inutiles.

Bâle a voulu dépasser les vieilles querelles de familles qui s'opposent sur des généalogies de théologiens de la justification, des familles qui refusent de s'asseoir à la même table, ou qui ne s'accordent pas sur l'héritage des ministères ordonnés.

Les travaux ont porté sur l'engagement pour la paix dans la justice, sur la nécessité de sauvegarder la création, sur les exigences du désarmement des cœurs et des esprits : les menaces s'appellent égoïsme, totalitarisme, idolâtrie de l'argent, destruction de l'être et de son environnement.

1/ Jan Grootaers, *Irenikon* 1989, p. 160.

2/ Bulletin Forum (*JPIC*) d'août 1989.

3/ *Lettre Slavorum Apostoli*, de 1985.

Dès octobre 1988, la KEK (anglicans, protestants, orthodoxes) et le CCEE (Conférences épiscopales catholiques) s'étaient entendus sur un avant-projet d'ordre du jour. Soumis à examen et amendements, celui-ci devint, en avril 1989, un second projet de document de travail, articulé sur six chapitres qui apparaîtront dans le Document final de la session de Bâle : 1) Le rassemblement œcuménique européen Paix et Justice. 2) Les défis à relever. 3) La foi que nous affirmons. 4) La confession des péchés et la conversion à Dieu. 5) Vers l'Europe de demain. 6) Affirmations fondamentales, engagements, recommandations et perspectives d'avenir.

« La présence active et parfois radicale de la pensée orthodoxe a constitué une surprise pour un grand nombre de participants occidentaux... Nombreux parmi ceux-ci ont pris la résolution d'étudier plus attentivement la façon assez déroutante, leur semblait-il, dont la théologie orthodoxe conçoit les rapports entre l'Evangile et l'éthique sociale »¹.

Par exemple, sur la création du monde et de l'homme (ch. 3), les Occidentaux ont pu constater la continuité bien vivante d'une anthropologie orientale, chez des Orthodoxes toujours nourris de la pensée des Pères Grecs : « la création est fondée et récapitulée dans l'incarnation du Logos de Dieu et la divinisation de l'humanité ». Le chapitre 4 n'hésite pas à inviter les Européens à la confession des péchés, à la repentance, au changement de mentalité : « Nous avons péché en considérant l'Europe comme le centre du monde et nous-mêmes comme supérieurs aux autres dans le monde... » « Aujourd'hui, la conversion à Dieu (metanoia) signifie s'engager à surmonter les divisions et les exclusions engendrées par la discrimination raciale, ethnique et culturelle, le manque d'égards vis-à-vis des deux tiers du monde et leur marginalisation... »

Le Document final fut voté à l'écrasante majorité (95,4%) des 504 délégués présents à la session plénière du 20 mai 1989.

Volkmar Deile écrit : « A Bâle, il y eut plus que de belles paroles. L'expérience de communion spirituelle durant la matinée de culte à la cathédrale fut profondément émouvante. J'ai appris à Bâle que l'expérience d'une vie spirituelle partagée, quand chaque participant se montre accueillant à la grande variété des démarches, est le véritable moteur de l'unité œcuménique »².

C'était déjà la prière de Jean-Paul II : « Accorde aussi à toute l'Europe, ô Trinité très sainte, que par l'intercession des deux saints Frères (Cyrille et Méthode), elle perçoive toujours mieux l'exigence de l'unité religieuse chrétienne et de la communion fraternelle de tous ses peuples, afin que, surmontant l'incompréhension et la méfiance réciproque, et dépassant les conflits idéologiques dans une conscience commune de la vérité, elle puisse être pour le monde entier un exemple de convivialité juste et pacifique dans le respect mutuel et la liberté inviolable »³.

Spiritus

FORUM : dialogue avec les lecteurs

Synode pour l'Afrique

• « Vous devriez parler du Synode Africain dans *Spiritus* », « vous pourriez peut-être ouvrir un dossier particulier sur ce synode », etc.

– *Spiritus*. Bien sûr, nous attachons une grande importance au Synode africain. En contact avec des théologiens africains, qui sont impliqués depuis longtemps dans le débat sur le synode, et maintenant dans la phase préparatoire, nous préférons attendre selon leur recommandation que certaines questions soient clarifiées. On sait que l'annonce du synode s'est faite dans une situation complexe : même aux instances les plus hautes de l'Afrique, tel le SCEAM (Symposium des Conférences Episcopales d'Afrique et de Madagascar), il y avait des divergences. Bon nombre de théologiens auraient souhaité un Concile Africain et se montraient surpris de voir annoncé un Synode extraordinaire « pour » l'Afrique. « Tu sais ce Synode se cherche encore, on ne voit pas encore clairement vers où on pense l'orienter. Je crois qu'on verra un peu plus clair quand sortiront les « lineamenta », en décembre 1989 » (un théologien africain, oct. 89). « Si pour le moment, il y a comme un certain silence de la part de bon nombre de théologiens, il viendra le temps où ils entreront dans le débat » (un autre, juillet 1989). Le lecteur de *Spiritus* peut trouver des informations générales – qui ne disent pas tout, de loin – dans d'autres publications. Dans *Spiritus*, n° 119, mai 1990, paraîtra un article de fond sur le Synode africain par Ngindu Mushete, impliqué dans le Synode en toutes ses phases.

A propos de « Christifideles laici » (Sp., n° 116)

• « J'ai pris connaissance avec beaucoup d'intérêt de la dernière livraison de *Spiritus* et je vous remercie de l'excellente recension de « France, terre d'exil » et de « Mafresse, Dieu existe »... En revanche, je mets ce courrier à profit pour vous dire ma déception au sujet de l'article paru dans le même numéro sur « Christifideles laici ». Le ton trop souvent négatif, pour ne pas dire polémique, me paraît bien représenté par cette citation : « On ne peut que déplorer que les auteurs de l'Exhortation sur les laïcs aient complètement ignoré ces développements théologiques fondés sur l'expérience vécue des pasteurs et des laïcs des quinze dernières années »... Je crois que l'auteur de l'article aurait dû écrire « de certains pasteurs et de certains laïcs », d'abord ; et ensuite, vouloir fonder un texte aussi important que « Christifideles laici » sur l'expérience de certains pasteurs et de certains laïcs sur quinze années appartient beaucoup plus à la pratique d'un mouvement politique qu'à la marche de l'Eglise » (Jean-Claude Didelot, directeur de publication – coll. « Les Enfants du Fleuve » – chez Fayard).

– Spiritus. *Merci de réagir à l'étude critique sur CFL. De fait, le ton peut paraître négatif. L'auteur, M. Grootaers, a participé lui-même au Synode; il a vu se dessiner des courants dans l'Assemblée, qui allaient dans le sens de l'ouverture, du progrès dans des questions comme les ministères, la femme, le dépassement de la «dichotomie clergé-laïcat ou Eglise-Monde», etc., et le document final marque un retrait par rapport à ces avancées! On peut comprendre une certaine déception qui apparaît dans le ton et les lacunes signalées. Il est utile, cependant, de relever dans une étude critique les lacunes sur des questions où l'on aimerait voir progresser l'Eglise.*

Abonnés laïcs

• « Voici les noms de personnes qui s'intéressent à Spiritus... Le premier est responsable de la Fraternité et comptable à Shell; la seconde, formateur dans la Fraternité et mécanicien à la Radio Nationale et sa femme institutrice. Maints articles m'aident à la catéchèse du second cycle du secondaire. Des universitaires, des professeurs s'y intéressent. Mes Sœurs s'y nourrissent et moi-même, j'apprécie de plus en plus. Des Frères et Sœurs de l'Ordre Franciscain séculier le lisent également mais n'ont pas les finances pour s'y abonner. Si Dieu veut, j'espère vous visiter vers juin ou juillet 90. Fraternelle collaboration » (Marie-Rose Boissay, FMM, Burkina Faso).

– Spiritus. *Bienvenue à Spiritus, ma Sœur! Il n'est pas rare qu'on nous signale que des laïcs africains d'un certain niveau lisent Spiritus. « Chez nous, en Afrique, on lit peut-être plus facilement Spiritus que chez vous, en Europe; nous ne sommes pas inondés de publications » (un prêtre africain). Par ailleurs, c'est notre souhait que la revue atteigne davantage le milieu des laïcs et qu'eux aussi participent à Spiritus. La solidarité dans la Mission s'est élargie, Spiritus se place dans le même mouvement. Quand une personne s'intéresse vraiment à Spiritus, qu'elle est recommandée par un prêtre, un religieux ou une religieuse, mais ne peut s'offrir un abonnement, nous essaierons de trouver des bienfaiteurs. L'essentiel est de rendre service.*

Noël et Nouvel An sont proches. A tous nos lecteurs, nos meilleurs vœux. Que le Seigneur vous bénisse.

Spiritus

X^e SESSION DU CREDIC – BÂLE, 28-31 AOÛT 1989

Le Centre de Recherches et d'Echanges sur la Diffusion et l'Inculturation du Christianisme a rassemblé 50 participants à la *BASLER MISSION*, sur les bords du Rhin suisse. Le thème: DES MISSIONS AUX ÉGLISES, NAISSANCE ET PASSATION DES POUVOIRS a donné lieu à la présentation et à la discussion de 18 communications. Dans une leçon introductive, le Pr. Alexandre Faivre (Strasbourg) a présenté l'état de nos connaissances sur la définition des ministères et la naissance d'une hiérarchie aux trois premiers siècles de l'Eglise. Puis, l'abbé Jean Comby et le pasteur Marc Spindler ont montré comment l'autorité s'était définie en phase de première évangélisation, – pour l'Eglise romaine, jusqu'à la création de la Congrégation *De Fide Propaganda*, et pour les Eglises issues de la Réforme: notion de « mandat apostolique » d'un côté, et « ecclésiogénèse » à partir de médiations très humaines, de l'autre...

Les exposés qui ont suivi ont cherché à saisir, à travers des études de cas, les différences entre les diverses traditions ecclésiales, et les évolutions jusqu'à nos jours. On put entendre successivement M^{me} Oudinot-Larcher (sur le Maranhão au XVII^e s.), pasteur Pierre Couprie (sur le Lesotho), professeur David Gardinier (Mission presbytérienne au Gabon), Maurice Grenot (Mgr Marion Brésillac), Yolande Turcat (synodes de Pondichéry), Pr. Jacques Gadille (les synodes chinois et cochinchinois), Claude Lange (Vietnam), M^{me} Paule Brasseur (délimitations apostoliques dans les Deux-Guinées), pasteur Jacques Rossel (Eglises nées de la mission de Bâle), pasteur Marc Spindler (Madagascar), Gonzalez Espinosa (Missions étrangères de Colombie), Joseph Zziwa (Ouganda), Joseph R. de Benoist (Afr. occ.), Pr. Claude Soetens (hiérarchie en Chine au temps de Pie XI, pasteur Samuel Ada (l'organisation de la coordination des Conseils d'Eglises évangéliques issues de la société des Missions de Paris et de Lausanne).

L'Assemblée générale du CREDIC a décidé la mise en place d'une Commission COLLECTE INFORMATISÉE DE LA MÉMOIRE DES ÉGLISES, et d'une seconde Commission éditoriale, MÉMOIRE CHRÉTIENNE DU MONDE, afin de prolonger les sessions par tout un effort de recherche et de conservation des sources, et par une publication de livres en ce sens.

La session de 1990 se déroulera à Saint-Flour, du 27 au 31 août, sur le thème: FEMMES EN MISSION. Le projet 1991 a été mis en chantier: LES « MISSIOLOGIES ENSEIGNÉES AUX MISSIONNAIRES, du XIX^e siècle à nos jours.

Les Actes de la session de Nimègue: L'APPEL A LA MISSION: FORMES ET ÉVOLUTION AUX XIX^e ET XX^e SIÈCLES sont disponibles, 264 p., 130 F, port en sus. Credic, 31, place Bellecour, 69002 Lyon.

notes bibliographiques

Histoire du Cercle Saint-Jean-Baptiste. L'enseignement du Père Daniélou

par Françoise Jacquin

Cette histoire d'une très modeste institution est passionnante. Ses deux protagonistes, Mère Marie de l'Assomption et le Père Jean Daniélou, recueillent les fruits de l'élan missionnaire intense du pontificat de Pie XI et introduisent à de nouveaux horizons missiologiques, qui auront en somme un grand retentissement entre 1945 et 1965. Les missionnaires ordonnés à la fin des années 1940 retrouveront dans ce livre l'histoire de ces idées qui les ont galvanisés, bien qu'elles fussent plus ou moins en marge des constitutions, directoires et écrits de fondation qui régissaient leurs instituts et leurs engagements.

Le Cercle Saint-Jean-Baptiste est avant tout un organe de formation pour jeunes femmes : « on passe par le centre et on essaime » ; la variété des engagements empêche l'unité formelle d'une possible congrégation de se créer. L'originalité du centre, c'est d'allier contemplation, formation et accueil. Le Père Daniélou apporte un éclairage théologique neuf, qui puise aux renouveaux bibliques, liturgiques, patristiques d'un moment particulièrement fécond. L'A. retrace le cadre homilétique et occasionnel de l'apport du savant Jésuite : les missions sont l'Avent du Royaume, et le Christianisme est l'ensemble dont les religions n'ont entrevu qu'une partie. Enseignement vivifiant, parce que les missionnaires n'avaient pas été préparés à cultiver une vision aussi constructive des religions « païennes ».

L'A. nous explique heureusement la croissance et le tarissement de cet effort de formation. Nous sommes en effet revenus de ces visions théologiques trop faciles. Dans la pratique anthropologique, les religions ont une consistance que n'absorbent pas nos dogmatiques naïvement ethnocentriques ; et les réalités concrètes des Eglises ont d'autres lourdeurs que ne révèlent pas les épures théologiques d'un Christianisme cosmique éthéré. En fait donc,

les nécessités des indépendances, des libérations, des développements, ont entraîné les missions vers d'autres dérives.

Remercions l'A. de nous avoir fait revivre un passé récent qui nous avait enthousiasmé.

Henri Maurier

Paris Beauchesne 1987, 272 p. 192 F.

Formation et Eglise. Pratiques et réflexions

Actes du colloque européen de mai 1985

Un peu partout dans l'Eglise on sent que l'avenir de l'Eglise dépend pour une large part de la formation des agents pastoraux. Cette formation pose des problèmes spécifiques que la trop lourde formation universitaire ne peut résoudre. D'où l'idée de ce colloque pour examiner ce que requiert la formation des formateurs dans l'Eglise d'aujourd'hui, spécialement en Europe. Ce petit ouvrage nous donne le compte rendu de ces deux jours de travail.

En avançant dans l'ouvrage, le problème apparaît de plus en plus complexe : faut-il trouver des animateurs-relais compétents, ou faut-il mettre l'accent sur l'animation interne d'une communauté entrée globalement en catéchèse ? Quel peut être le rapport d'une telle formation avec le champ culturel contemporain ? Si le modèle n'est plus celui de professeur de religion, que doit-on demander aux animateurs ?

Les exigences de cette formation sont :

- **pratiques** : elle part de l'action pour retourner à l'action.
- **intellectuelles** : il faut rendre possible un recul critique et ne pas se contenter d'un savoir.
- **méthodologiques** : il faut viser à constituer un savoir-outil.
- **organisationnelles** : il faut garder le souci d'une permanence pour mieux être présent sur le terrain.

L'urgence de cette formation ne peut masquer la nécessité fondamentale de réfléchir à ce qu'il en est de présenter aujourd'hui le message chrétien.

Joseph Pierron

Le Point Théologique-48. Beauchesne
Paris 1987, 142 p., 75 F.

Un chemin vers Dieu, les constitutions de la Compagnie de Jésus

par Joseph Thomas

Cet ouvrage met en évidence la spécificité d'une famille religieuse, d'une spiritualité (qu'il ne faut pas limiter aux Exercices) incarnée dans un « corps » et son histoire. Il est normal que tout le monde ne se sente pas fait pour répondre de cette manière à l'appel de Dieu.

Il s'agit de « faire corps », un corps pour le service de Dieu, service tout azimut, non spécifié d'avance, à inventer selon la situation et l'inspiration. L'ouverture à l'universel rendra possible le libre choix (élection), d'une insertion précise dans la coïncidence de la liberté et de la grâce comme un instrument livré au bon plaisir de Dieu pour « aider tous les hommes », prêt à agir puisque c'est Dieu qui agit.

La compagnie doit garder sa liberté de mouvement, car il faut reprendre la route, aller ailleurs en quête d'un plus grand fruit, rester vigilant aux opportunités et chercher à rejoindre l'action de Dieu qui nous précède.

L'unité du corps qui agit ne relève pas de la communauté affective et fusionnelle, mais de l'union des membres entre eux et avec leur tête. Les œuvres sont diverses, les sujets dispersés à travers le monde, mais il y a union des cœurs, solidarité, dont les moyens essentiels sont la correspondance et l'information. Il s'agit plus de « communication » que de vie communautaire.

Aussi, la condition même de l'existence du corps est l'obéissance, mais il n'y a pas d'obéissance sans amour. Il est question d'obéissance aveugle (comme un cadavre), de soumission du jugement, d'ouverture de conscience, de 4^e vœu d'obéissance au Pape, pour les profès.

— C'est au fond pour assurer cette mobilité, cette disponibilité dans l'unité, qu'existe le vœu d'obéissance au Pape. On ne choisit pas sa mission, on n'en est pas propriétaire, on la reçoit, elle ne nous appartient pas, celui qui envoi peut toujours rappeler.

— L'obéissance parfaite est la soumission du jugement. Ni les inférieurs, ni les supérieurs ne sont infailibles, mais il y a plus de chance de se conformer à la volonté divine et de s'en pénétrer, en soumettant humblement et par amour son jugement. L'obéissance est un long chemin, un chemin d'épreuves.

L'obéissance dans la Bible n'est jamais synonyme d'une contrainte subie, ou d'une soumission passive. Il s'agit d'écouter une parole qui vient d'en haut, de répondre à un appel. Désobéir sera refuser d'écouter ou d'entendre. Nous sommes loin de notre conception moderne d'obéissance militaire, industrielle, bureaucratique, qui vise l'efficacité, au risque de l'acceptable, de l'absurde, de l'inintelligible. L'auteur insiste sur l'engagement total et inconditionnel dans la remise entre les mains du supérieur, mais il souligne que celui-ci doit adapter les lois générales aux circonstances particulières de personnes et de lieux. D'où « l'ouverture de conscience » ; l'obéissance est pervertie si la parole libre est interdite dans le corps.

Obéissance, discernement, ouverture de conscience sont des thèmes caractéristiques et ceci est très important : on pourrait dire que l'ouverture de conscience (dialogue, communication avec les supérieurs) est condition du discernement (opéré à la fois par les supérieurs et les sujets), alors seulement l'obéissance est possible. Elle est alors la volonté de Dieu, à laquelle on se soumet, l'appel qu'on écoute, discerne et entend. L'obéissance peut être aveugle, elle n'est pas muette pour autant. L'ouverture de conscience précisément assure le dialogue.

Il aurait été intéressant de montrer combien l'instrument ainsi conçu pour aider tous les hommes répondait à la situation sociale à l'époque de sa fondation, où il fut presque une révolution, en tous cas une nouveauté. L'auteur s'attache plutôt, en conclusion, à montrer l'actualité de cette institution et combien son rayonnement, au-delà même de la compagnie, correspond à la situation actuelle.

Armand Guillaumin

Nouvelle Cité 1989, 186 p., 98 F.

Les Jésuites de France. Chemins actuels d'une tradition sans rivage

par Jean-Claude Dhôtel

« Nous ne sommes pas aussi mauvais que les gens le disent, mais nous ne sommes pas aussi bons que les gens le pensent. » Cette fine observation du Père Arrupe est joliment rapportée en avant-propos.

L'A. rappelle d'abord l'histoire des Jésuites de France : les commencements au ^{xvi}^e siècle, les pionniers dans la renaissance humaniste et dans la réévangélisation du pays, leur importance grandissante à la Cour et chez les Grands au ^{xvii}^e siècle, les aléas de leur existence au ^{xviii}^e siècle, leur rétablissement en 1814, le développement puissant au ^{xix}^e siècle, la diminution sensible aujourd'hui. L'Assistance de France compte mille membres environ, loin derrière les USA (plus de 5.000) et les Indes (3.000).

Après les « racines », le cheminement du jeune en formation : le noviciat, les années d'études, les temps de stage, de régence, d'acquisitions complémentaires, pour être enfin totalement agrégé à la Compagnie de Jésus. Cette appellation, militaire si on évoque le capitaine de guerre Ignace, devient à résonance mystique si on considère l'attachement personnel du candidat à la compagnie du Christ sauveur des hommes. Pour Ignace, la vision de 1537 dans la petite église de la Storta près de Rome avait précisé que ce serait la compagnie de Jésus portant sa croix.

La deuxième moitié du livre détaille les activités des Jésuites de France. Formant un « corps pour la mission », ils sont disponibles au service de l'Eglise, leur excellence n'étant pas de l'ordre intellectuel mais de l'ordre du don de soi, du zèle pour aider les âmes, « à la plus grande gloire de Dieu », comme des générations d'élèves des bons Pères ont appris à l'inscrire en tête de leurs devoirs, AMDG (Ad Majorem Dei Gloriam). L'A. explique le sens de l'obéissance ignatienne, le fonctionnement des communautés et jusqu'à la question de pauvreté évangélique et de solidarité financière.

Que font les Jésuites de France et comment le font-ils ? L'A. renseigne au maximum sur les critères qui président au choix des activités (le bien est d'autant plus divin qu'il est plus universel), et sur la variété des présences et des actions : recherche culturelle, intellectuelle, scientifique, éducation des jeunes, solidarité avec le monde des travailleurs, réflexion et action pour la Justice sociale, pédagogie de la Foi dans la ligne des Exercices Spirituels, patience attentive à la marée de l'indifférence et de l'incroyance, multiples publications pour soutenir et prolonger ces actions, service missionnaire au-delà de l'Hexagone (Afrique, Asie, Madagascar, monde arabe).

Le Père Dhôtel a permis une visite complète de la maison jésuite de France. L'accumulation des détails n'a pas lassé, les problèmes n'étaient pas occultés, les fenêtres étaient ouvertes sur des perspectives nouvelles. Un souffle rafraîchissant accompagnait la visite : la spiritualité jésuite est excellente pour l'entraînement au service, dans un bel équilibre entre la prière et l'action. Une prière qui ne s'égare pas dans un rêve de fusion avec Dieu. Une action qui ne se dégrade pas en agitation. La communauté chrétienne a besoin de tels compagnons, soigneusement préparés à une tâche motivée par un ample et discret amour de Jésus et des âmes qu'Il veut sauver.

Etienne Desmarescaux

Desclée de Brouwer 1987, 382 p., 197 F.

Les fondations de la Mission de France

par Daniel Perrot

Témoignage et pour une part acteur dans la fondation de la Mission de France avant d'y exercer les fonctions de Délégué Général de la Commission Episcopale, le Père Daniel Perrot a rassemblé et présente une abondante et précieuse documentation dont disposeront à l'avenir les historiens.

Tel qu'il est, son livre permet à ceux qui se souviennent de faire une relecture des événements, depuis la fondation du séminaire de Lisieux jusqu'aux années 1952-1954, marquées par le débat sur les Prêtres-Ouvriers.

La fondation, en 1941, était une initiative de la hiérarchie, autour de l'intuition du Cardinal Suhard. L'expérience se voulut de suite communautaire, avec des volontaires sensibilisés par les partages de travaux vécus (sto, prisonniers, etc.) et restant en lien avec la hiérarchie. En donnant le maximum de documents, l'A. apporte un fort éclairage sur la rude crise de 1952-1954, avec ses aspects de désinformation, d'intoxication, de conflits de sensibilités différentes.

On trouvera dans ce livre la correspondance assidue du Cardinal Liénart et le récit de ses multiples interventions, un dialogue de 30 mois pour soutenir, pour guider et pour défendre la Mission de France.

A travers les crises, les contestations et les interventions méfiantes de la Curie Romaine, il s'agissait de découvrir au jour le jour le dessein de Dieu, dans la double fidélité à la hiérarchie et à la vocation profonde de la Mission tandis que le sacerdoce était appelé, selon l'intuition prophétique du Cardinal Suhard, à mieux se définir en fonction d'un monde païen, d'un monde déchristianisé.

Daniel Perrot nous conte ainsi « l'histoire à vif » comme l'indique bien la collection. La méthode a fait ses preuves : n'est-ce pas celle qu'utilisait déjà l'auteur des Actes des Apôtres ?... ce livre toujours ouvert dans lequel s'écrit depuis sa fondation l'histoire tourmentée d'une Eglise disponible à l'Esprit.

Rappelons par ailleurs que 33 candidats ont été ordonnés de 1978 à 1987, et qu'il y avait à peu près autant de jeunes en formation au 1^{er} janvier 1988.

Henri Frévin

Paris, Cerf 1987, collection « l'Histoire à vif », 424 p., 190 F.
Préface du Cardinal Decourtray.

La ligne d'horizon. Essai sur l'après-développement

par François Partant

Peu ou prou engagés dans des opérations de développement, les missionnaires sentent-ils le besoin de s'interroger sur ce qu'ils construisent ?

Ce livre posthume d'un économiste de terrain pourrait les y aider. Ni marxiste ni libéral, il est sans complaisance, critiquant de fond en comble le modèle occidental qui reste la toile de fond de tous les projets de développement. Il suffit pourtant de regarder ce qui se passe dans les pays riches pour saisir ce qu'il y a à l'horizon du développement.

L'exposé volontairement didactique, mais sans appareil scientifique compliqué, sait aussi manier l'ironie et la parabole ; quoique sans illusion sur les capacités de transformation du système en place, il propose une société alternative : que les exclus du système (chômeurs, paysans, marginaux, dégoûtés, — j'ajouterais aussi les communautés de base) s'organisent

en groupes démocratiques, autogérés, autonomes, pour se donner « la possibilité de vivre de leur travail, en produisant à l'écart de l'économie de marché et dans des conditions qu'ils déterminent eux-mêmes, ce dont ils estiment avoir besoin ». L'originalité de l'A. est sans doute d'avoir commencé une association qui effectue des études de fiabilité.

A lire cet ouvrage, on pense facilement à ce secteur de l'économie, dit informel, qui fleurit notamment dans les villes du tiers monde, mais d'une manière anarchique.

L'A. sait très bien qu'il expose une utopie, mais une utopie nécessaire. Peut-être celle qui fonctionnait (sans le savoir) dans les économies villageoises précoloniales.

Une ombre à cette synthèse : l'A. ne parle pas du problème démographique.

Henri Maurier

Paris, La Découverte, 1988, 234 p.

L'OUA triomphe de l'unité ou des nationalités ?

Essai d'une sociologie politique d'Organisation de l'Unité Africaine

par Jean Mfoulou

Petite étude, sur documents, prouvant que l'OUA dès sa fondation, loin de réaliser le désir d'unité africaine voulu par Nkrumah et Milton Obote, l'a, au contraire, rendu impossible en consacrant l'autonomie des nationalités, réduisant l'unité à une coopération sur des points limités, se conformant ainsi au désir du groupe de Monrovia et de beaucoup d'autres. Par suite, l'OUA, sous prétexte de non-ingérence dans les affaires intérieures, s'est interdit d'intervenir sérieusement lors des divers massacres de Tutsis ou de Hutus, ou de la guerre civile du Soudan, ou des révolutions sanglantes d'Ethiopie.

Une réelle autorité, et unité, fédération ou confédération allant plus loin que la coopération aurait été utile. Etait-elle possible ? La question n'est guère soulevée qu'en conclusion, et prudemment elle n'est pas tranchée. L'auteur se contente de constater qu'on s'oriente vers une sorte d'ONU africaine, lieu de discussion et de collaboration limitée. Le panafricanisme

auquel l'auteur semble attaché supposerait qu'on s'en approche progressivement en créant les institutions nécessaires.

Les points de vue limités, abordés dans cet ouvrage, le sont de façon scientifique et pas seulement idéologique. Ce qui fait le mérite et les limites de ce petit livre.

Armand Guillaumin

L'Harmattan, 1987, 88 p., 55 F.

Documentation Catholique.

« Les religieux »

La Documentation catholique publie un recueil de textes récents, romains pour la plupart, sur la vie religieuse.

Cet ouvrage a l'utilité de rassembler des documents récents sur ce sujet, mais le style de ces textes rend cet ouvrage peu facile à lire, et c'est dommage car cela fait penser fâcheusement à la « langue de bois », réservée aux initiés à l'idéologie.

De plus il est, dans l'ensemble, fait radicale abstraction de l'histoire passée et présente. Au lieu de parler de la vie religieuse telle qu'elle a été menée à travers les siècles et les pays divers, on tend à en rester à « une abstraction » : la vie religieuse en soi, catégorie située entre le sacerdoce et le laïc, orientation avant tout juridique et canonique.

En fait il est pris position de façon autoritaire et dogmatique sur bien des questions discutées aujourd'hui, sans même qu'on ait tenté de poser un problème. Il nous est prescrit ce qu'il faut penser, dire, faire... mais penser, n'est-ce pas se poser des problèmes ?

Armand Guillaumin

Centurion 1988, 280 p., 120 F.

Vocations – un guide pour choisir

par Gérard Muchery

L'ancien responsable du Service National des Vocations a composé ce guide à partir de son expérience. Contrairement aux documents de la Documentation Catholique, il a l'avantage

non seulement d'être lisible, mais de ne pas faire abstraction de l'histoire et d'évoquer la diversité des familles religieuses.

L'ensemble est sommaire mais peut être utile.

Armand Guillaumin

Centurion 1989, 160 p., 75 F.

Peuple en marche

par Carlo Maria Martini

Le cardinal de Milan donne une retraite à ses prêtres, en s'aidant du livre des Actes des Apôtres, le livre de la mission universelle.

« Dans les Ecritures, nous ne devons ni chercher quelque chose à dire aux autres, ni chercher quelque chose qui nous intéresse personnellement : nous devons laisser Dieu nous parler » (p. 14).

La *lectio divina* est un exercice, une action qui a sa dynamique propre, en vue de l'écoute de la Parole de Dieu, pour l'accueillir dans la liberté de l'obéissance.

Après la *lectio divina*, il y a la *meditatio*, la réflexion. Vient ensuite le temps de la contemplation, le mystère de Jésus présent, de Dieu devant nous. Car « tout homme est capable d'une véritable expérience de Dieu » (Karl Rahner), si l'on accepte de se détacher... de soi !

Le cardinal est réaliste : l'esprit du mal continue d'œuvrer dans le monde avec une « intelligence implacable » (p. 136). Malgré les obstacles, les attermoissements, les faiblesses, les blocages, les souffrances, il faut avancer, c'est la loi du désert, c'est une question de vie pour le peuple en marche, qui doit se méfier des mirages, tellement multipliés dans la civilisation de l'ivresse des images. Discrète mise en garde (p. 127) contre l'usage inconsidéré de la télévision, ce fait de société qui attire de façon magique, au risque de diminuer la liberté et la disponibilité.

Marqués par un contexte de développement (matériel), nous oublions aisément les régressions (spirituelles). Nous restons « instinctivement portés à l'attitude progressiste et évolutionniste » (p. 92), à l'idée que l'humanité peut s'élever vers Dieu par elle-même. En vérité chaque Eucharistie est un don de Dieu qui n'est pas l'œuvre de nos mains. Mais il faut

se lever le matin pour recueillir la manne, pour recevoir le pain de la journée que Dieu donne à son peuple en marche.

Etienne Desmarescaux

Editions Mediaspaul, 160 p., 66 F.

Nous mourons de te voir

par Georges Delbos

L'auteur de « Cent ans chez les Papous » (éditions du Sacré-Cœur d'Issoudun, 1984), présente l'histoire de l'évangélisation du Kiribati. Le nom de la république de Kiribati vient de la manière dont ses habitants prononcent en anglais « kiribas », c'est-à-dire les « Gilbert Islands » — l'archipel des Gilbert ; le nom est celui d'un capitaine français qui, en 1788, longe une bonne partie des îles, en navigant de Port-Jackson (Sydney) vers la Chine. L'ouvrage contient les cartes nécessaires pour situer sur l'océan Pacifique des îles et des archipels entrés dans l'histoire des batailles américano-japonaises de la seconde guerre mondiale.

Le titre de l'ouvrage est repris d'une lettre adressée par deux chrétiens de l'île de Nonouti, Petero (Pierre) Terawati et Ratato (Lazare) Tiroi, aux missionnaires du Sacré-Cœur, exerçant leur ministère aux îles Samoa. Petero et Ratato demandent, en 1886, des prêtres pour leur millier de baptisés. Les missionnaires arriveront en 1888. Aujourd'hui, l'évêque Paul Meya est fils du pays.

L'ouvrage du Père Delbos est complet pour connaître l'histoire et les coutumes du pays, les joies et les peines de son évangélisation. Les objectifs des divers chefs de mission catholique ont toujours été : l'école, la formation d'instituteurs-catéchistes, la presse chrétienne, la responsabilité des fidèles. S'ajoutent maintenant la nécessité d'un approfondissement de la foi, et d'un discernement exigeant devant les nombreuses vocations.

Un sociologue pourrait dresser aujourd'hui un réquisitoire sévère : « ...exaltation religieuse excessive sur le plan de la dévotion au détriment du social, insertion retardataire dans la nouvelle liturgie d'éléments coutumiers destinés à devenir rapidement du folklore, explosion de vocations inquiétante en un milieu économiquement pauvre, mauvaise utilisation

d'un clergé traditionnellement formé et qui se décharge sur les catéchistes de l'adaptation au milieu, raideur des principes éthiques inadaptés aux exigences du présent (contrôle des naissances dans un pays petit, pauvre, à forte surnatalité)... (p. 374).

Mais puisque rien n'est définitivement achevé, l'analyse sociologique n'épuise pas le fait religieux. La vie continue ; pour les baptisés de Kiribati, c'est dans la liberté et la créativité chrétiennes...

Etienne Desmarescaux

Le Serment-Fayard 1987, 406 p., 140 F.

Approche des Icônes

par Marie-Françoise Giraud

Un excellent petit livre illustré sur l'histoire et la théologie des Icônes. Dès le vivant de Jésus et de Marie, y a-t-il eu des tentatives de fixer leur image, certaines même « n'étant pas faites de main d'homme » ? (cf. les nombreuses peintures attribuées à saint Luc, le saint Suaire, le voile de Véronique, etc.). Quoi qu'il en soit de leur vérité historique, il est certain que l'on a eu très tôt une grande vénération pour de telles images. Les Orientaux n'ont pas cherché la représentation fidèle, mais en multipliant les icônes, ils ont voulu certes s'adresser aux yeux, mais avant tout pour conduire à l'invisible. Grâce à eux, l'art chrétien est sorti des ornières du naturalisme grec et romain et a ouvert la voie à un art contemplatif et apostolique. Plus tard l'abus du symbole — avec sa tentation idolâtrique — conduira à la réaction iconoclaste aux destructions irréparables.

La Sainte Russie a repris la tradition de l'icône en lui donnant un maximum de profondeur. L'icône est d'abord le Saint qui est image de Dieu par toute sa vie. S'il se fait peintre, l'image prend alors, grâce à lui, quelque chose de la valeur sacramentelle de la Parole : une leçon à méditer pour nos temps modernes, où l'image reprend de l'importance...

Une quarantaine de reproductions de gravures et d'icônes anciennes et contemporaines accompagnent cette réflexion, avec quelques pages très suggestives sur l'icône de la Trinité de Roublev.

François Nicolas

Editions Mediaspaul 1988, 92 p., 70 F.

Femmes maghrébines en France

par Françoise Mozzo-Counil

Mère de cinq enfants, l'auteur est assistante sociale dans la région Rhône-Alpes, conseillère conjugale et familiale, diplômée des hautes études de pratiques scolaires, actuellement secrétaire générale de l'Association « Vie et Famille » à Lyon.

Cette étude de sociologie s'appuie sur une profonde et amicale fréquentation de femmes maghrébines de la première génération, transplantées sur l'autre bord de la Méditerranée, en France.

« J'ai passé de nombreuses heures avec elles. J'ai mangé chez elles. J'ai participé à leurs danses, à leurs fêtes, j'ai été reçue dans la famille d'Aïcha au Maroc, je suis allée avec elles chez leurs parents et amis, au hammam et sur les lieux de travail de Yamina.

Ce qui a commencé par un intérêt professionnel s'est transformé en amitié chaleureuse et durable avec cinq d'entre ces femmes » (p. 30).

Dans ces récits intimes, nous rencontrons dix femmes nées au Maroc ou en Algérie ou en Tunisie, où elles ont vécu leur enfance et leur adolescence. Arrivées en France après ou au moment de leur mariage, elles comprennent le français mais sont pas ou peu alphabétisées. Le récit de leur vie, enregistré au magnétophone et reproduit tel quel, nous fait entrer dans « la vie silencieuse des femmes maghrébines ». C'est la deuxième partie et le cœur du livre d'où se dégage une émotion intense et la chaleur du vécu.

Chez ces femmes, situées à la frontière entre la culture arabo-berbère et la culture occidentale française, apparaissent diverses perspectives possibles :

- Aïcha, **gardienne de la tradition**, revendique son appartenance à sa culture d'origine ; elle représente la tendance résistante, défensive (= **Clôture**).

- Yamina, **un aspect de l'intégration** pour l'adapter à son nouvel environnement, a tendance à rejeter sa culture d'origine (= **Déchirure**).

- Alima cherche à exprimer **une nouvelle identité** dans la mouvance des deux cultures ; elle représente la tendance créatrice (= **Ouverture**) p. 69.

Cette partie centrale est précédée d'un chapitre sur les images de la femme au Maghreb : le poids des traditions, les représentations de la femme dans l'art, le concept musulman de sexualité, le dépaysement des immigrants.

Tandis que dans la troisième partie, intitulée « les voix du corps » (corps en mouvement, corps féconds, corps mort) abondent des notations concrètes sur la gestualité, le vêtement, la danse, les rites de cette culture maghrébine. Très intéressantes sont aussi les remarques sur l'appropriation du temps et de l'espace dans ces familles.

Cette étude rigoureuse et documentée contribuera à une meilleure compréhension des femmes et des familles maghrébines que nous côtoyons dans nos banlieues. En conclusion l'auteur propose quelques orientations destinées aux éducateurs : « aujourd'hui, je constate avec surprise et joie qu'au cours de ce travail, mes pratiques ont changé, ma relation avec les usagers s'est modifiée. Il s'agit... d'accompagner ceux qui le souhaitent vers le chemin qui est le leur, de leur permettre de trouver en eux les ressources nécessaires, leur identité propre, ce qui les fera exister » (p. 124).

Michel Oger

Ed. Chronique Sociale, Lyon 1987, 136 p., 88 F.

Les mal logés du tiers monde

par Patrick McAuslan

L'A. est professeur de droit à l'université de Warwick (GB) et dirige *Urban Law and Policy*, publication qui traite des questions de développement urbain.

En 1950, l'Afrique avait une seule ville, Le Caire, dépassant le million d'habitants. Ces villes étaient déjà 19 en 1980. En Amérique Latine, on en compte 25 et plus aujourd'hui, contre 6 en 1950.

Pour l'an 2000, on prévoit 31 millions d'habitants à Mexico, 25 à São-Paulo, 23 à Changhaï, 16 à Bombay et à Calcutta, 12 au Caire, 10 à Lagos, etc.

Il y aurait beaucoup de travail pour les entrepreneurs du tiers monde et pour la main-d'œuvre, si le marché foncier n'était pas déjà « travaillé » par toutes sortes de spéculateurs et leurs protecteurs ! Tandis que les meilleures lois et réformes restent souvent bloquées par l'inertie bureaucratique et les pratiques de corruption.

Alors l'urbanisme « spontané » des pauvres construit sans cesse et n'importe où, avec des matériaux de récupération, des tôles ou du carton. Et les terrains « vagues », nullement viabilisés, se couvrent « illégalement » de bidonvilles et de gourbis, de cabanes et de taudis. Au Caire, c'est déjà tout un ancien cimetière qui est « squatterisé » densément... et desservi par des bus !

L'ouvrage présente des études sur les divers types de propriété foncière dans le tiers monde, les transferts de propriété, les crédits pour transactions foncières, le « squatting », la pléthore des plans et l'échec des planifications, la question de l'impôt foncier, la pratique de l'expropriation...

Les gouvernants sont prodiges en déclarations rassurantes, mais c'est le montant des fonds publics débloqués pour le logement des tranches de population à faible revenu qui est le plus révélateur des vraies priorités d'un gouvernement.

L'ancien président de la Banque Mondiale, Robert McNamara (cité en p. 149), disait pourtant : « L'expérience de la Banque montre clairement... que l'investissement dans l'amélioration de la situation des plus pauvres n'est pas seulement une politique sociale plus juste mais aussi une très bonne mesure économique. »

Alors ! Espérons encore, mais ces propos datent de 1980. A quand l'inflation de l'option transnationale pour les défavorisés de l'histoire humaine ?

La terre sara, terre tchadienne

par Jean-Pierre Magnant

Ce livre a deux mérites, assez peu courants pour qu'ils soient soulignés. D'abord, le titre correspond réellement au contenu : il ne promet pas plus qu'il ne tient, et c'est déjà beaucoup. Ensuite l'auteur, après un premier séjour sur le terrain, au cours duquel il a rassemblé une abondante documentation (1973-1978), a pris quelque recul pour rédiger son travail (Bangui, 1978-1984), avant de revenir au Tchad où ses conclusions ont pu être soumises à la critique des intéressés : c'est un gage de sérieux et d'objectivité. Et de fait, ce livre est solidement construit et documenté ; il se lit néanmoins facilement. S'il se défend d'apporter « une contribution à l'étude de la guerre civile tchadienne », l'auteur projette une lumière précieuse sur une des régions du Tchad où cette lutte fratricide a revêtu des aspects particulièrement atroces.

L'ouvrage comprend quatre parties principales : la structure socio-politique du peuple Sara et ses liens avec la terre ; la concentration du pouvoir au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle ; la colonisation française, notamment à partir de 1900, et l'apparition de l'individu en tant que producteur ; l'évolution vers une nouvelle forme de paysannerie entre 1965 et 1975. On le voit : on ne trouvera pas dans ce livre une description de toutes les coutumes et de la vie quotidienne des Sara. Et c'est très bien ainsi : Jean-Pierre Magnant se cantonne dans le secteur qui est le sien, c'est-à-dire l'étude des droits coutumiers anciens et institutions précoloniales et de leur évolution pendant la colonisation et après l'indépendance. Cela nous vaut un travail très sérieux, pratiquement exhaustif dans le domaine qui est étudié et indispensable à lire pour comprendre les autres aspects de la vie et de l'histoire de ces populations du sud du Tchad.

E.D.

Joseph Roger de Benoist

Ed. L'Harmattan, 168 p., 90 F.

Ed. L'Harmattan 1987, 380 p., 180 F.

livres reçus à la rédaction

Nigeria. Le fédéralisme dans tous ses Etats, n° 32 de Politique Africaine, Karthala 1988, 75 F. — Le Nigeria est une fédération de 21 Etats, présidée, depuis le putsch d'août 1985, par le général Babangida. Le retour au pouvoir civil est programmé pour 1992, avec la perspective d'un système bipartite qui voudrait dépasser le traditionnel tripartisme régional : le Nord à dominante Haoussa et Peuhl, l'Ouest des Yorubas, et l'Est Ighbo. Le risque est grand d'aboutir à un clivage spontané nord-sud : les musulmans au Nord, les chrétiens et animistes au Sud.

Les difficultés économiques entraînent le passage du dirigisme d'Etat à une économie libérale, tandis que les embarras politiques gênent la décentralisation souhaitée, le report, au profit des instances régionales, des pouvoirs forts du gouvernement fédéral unitaire. Car le fédéralisme du Nigeria relève du genre Etat unitaire, dès lors que le gouvernement central impose à chaque Etat fédéral un modèle unique et standardisé de gouvernement local, avec gouverneur militaire, lequel désigne à son tour, le « *sole administrator* », le fonctionnaire premier de chaque collectivité locale. La population du pays est estimée à 100 millions d'habitants. Un recensement est prévu pour 1991. Il permettra sans doute de mieux repérer les deux « nations » du pays : le peuple majoritaire et sans pouvoir des petites gens, et les élites et privilégiés qui détiennent les pouvoirs de décision et d'action et qui, bien évidemment, ont conscience de décider et d'agir au nom des « masses ».

Le tiers monde, par Edmond Jouve. PUF. Que sais-je ? n° 2388. 1988, 126 p. — Exposé, simple et clair, sur l'évolution des idées concernant le tiers monde comme vocable (comment le définir, quels critères employer ?) et l'évolution des luttes et tâches concernant le tiers monde comme chantier (quel Etat, quelle société, quel homme nouveau ?). Pour conclure : le tiers mondisme est un humanisme.

Un plan Marshall pour l'Afrique ? par Abdoulaye Sawadogo. Paris L'Harmattan, 1987, 119 p., 65 F. — Réflexion assez technique sur la situation de l'Afrique, spécialement à partir du cas de la Côte-d'Ivoire. L'Afrique n'aurait de salut économique que dans un plan Marshall pour la production du savoir et l'apprentissage du savoir-faire. C'est seulement en s'appropriant le savoir technologique et en l'adaptant à leur continent, que les Africains peuvent espérer accéder à l'autosuffisance et entrer dans des réseaux d'échange bénéfiques.

La missione sulle vie del concilio. Il pensiero missionario di Giovanni Paolo II, par Paolo Giglioli. Pontificia Università Urbaniana 1988, 209 p. — Rapide survol de l'histoire des missions et des actes des Papes pour les missions. L'A. reproduit les messages de Jean-Paul II et analyse sa pensée missionnaire. Exposé très conventionnel : on dirait que la mission n'est qu'un vaste monologue et que les peuples qu'elle contacte n'ont rien à dire.

Eduquer conformément aux droits de l'homme, ACAT (Action des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture), Paris, les Editions Ouvrières 1988, 140 p. — 5 conférences et 5 ateliers, fruit d'une session de 1987 à Montbéliard. On y parle relativement peu des droits de l'homme et beaucoup de l'éducation. Ce qui est fort utile. On retiendra ceci : on ne peut éduquer l'enfant aux droits de l'homme que s'il est éduqué lui-même conformément à ces droits. Or l'école n'est-elle pas parfois un lieu où les droits de l'enfant (et du maître) sont bafoués ?

L'Effort Camerounais ou la tentation d'une presse libre, par Jean-Paul Bayemi. Paris, L'Harmattan 1989, 170 p. — Prêtre du diocèse de Douala, l'A. fut pendant dix ans directeur du journal catholique « *L'Effort Camerounais* » (fondé en 1955). Il explique non sans humour ni passion, les causes de la disparition de ce journal qui s'efforçait d'apporter une information honnête et constructive ; causes internes et externes au journal et à ses responsables. Il appert que ce témoignage remue beaucoup de miasmes déplaisants, ecclésiastiques et gouvernementaux. Etrange destin de la presse catholique !

Démocratie de Yaoundé, t.l., Syndicalisme d'abord, 1944-1946, par Abel Eyinga. Harmattan 194 p. — De la conférence de Brazzaville, introduisant le droit d'association syndicale, à la montée de Ruben Um Nyobé, secr. gén. adjoint de l'USCC (Union des Syndicats Confédérés du Cameroun), en passant par l'échauffourée sanglante de sept. 1945.

Quand Durban sera libre, par Mewa Ramgobin. Harmattan. Encre noires 48. 217 p., 110 F. — Roman sud-africain, où l'on voit l'homme noir qui a soif de justice, de dignité, d'égalité humaine, et qui voudrait y arriver par les voies pacifiques. Mais il subit la loi — sauvage ! — du plus fort. Jusques à quand ?

Chronique d'une journée de répression, par Moussa Konate. L'Harmattan. Encre noires n° 47, 142 p., 80 F. — Un rêve de société plus juste traverse la préparation d'un complot de jeunes. Le rêve est brisé par la force. Eternel conflit du bien et du mal, et l'actualité nous rappelle que la répression peut durer !

No Woman no Cry, par Asse Gueye. L'Harmattan, 215 p., 50 F. — Roman-fiction d'espionnage. Style alerte, intrigue rondement menée, décor cosmopolite. Curieux titre anglais pour un ouvrage écrit en français par un auteur sénégalais.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XXX 1989

PAROLE DE DIEU, THÉOLOGIE, ÉTUDES

L'Eglise d'Afrique à l'épreuve de la Modernité	114	3
Défis de la Modernité: expérience indienne	114	37
En Amérique latine: Modernité et Évangélisation	114	53
Modernité et Évangélisation	114	68
Mission aux multiples fidélités	116	231
« Christifideles laici »: une étude critique	116	294
La catholicité de la Mission	117	347
Vocation missionnaire selon les Constitutions de seize Instituts	117	365
Eglise d'origine, Instituts et Mission universelle	117	395

ÉVÉNEMENTS, SITUATIONS ET MISSION

Société et Modernité, Cameroun	114	21
Le foisonnement des sectes, aujourd'hui	115	119
Eglise catholique et sectes en France et en Europe	115	136
Eglise et secte: comment faire la différence?	115	144
Sectes au Congo et pastorale de l'Eglise	115	163
Sectes et mouvements religieux en Afrique	115	177
L'afro-christianisme, un mouvement irréversible	115	193
Vers une Eglise de participation: la Malaisie	116	247
Eglise « en état de synode »: Tahiti-Polynésie	116	258
Pour une mission inculturée: Eglise d'Afrique Orientale	116	270
« Une Eglise aux multiples saisons »: Canada	116	282
L'évolution d'une présence (missionnaires de Scheut) en Afrique	117	380
Mission autrement et ensemble	117	411

TÉMOIGNAGES ET ENQUÊTES

La Modernité, c'est Jésus Christ	114	32
Un cas typique, la secte de Moon	115	150
J'ai changé de mission	117	421
Eglise au Maroc	117	427

CHRONIQUE

SCEAM 1988: Résolutions sur Justice et Paix	114	82
Héritage missionnaire en Afrique francophone	114	86
Document du Vatican sur les Sectes	115	206
Spiritus; trentième anniversaire	115	214
Réflexion critique ou influence marxiste? sur « Afriques indociles »	116	311
Plaidoyer pour le respect	116	323
L'assemblée œcuménique de Bâle	117	440
La session du CREDIC à Bâle	117	444

PRINCIPALES CONTRIBUTIONS

AMALADOSS J.: Défis de la modernité: expérience indienne	114	37
AZEVEDO M.: En Amérique latine: Modernité et Evangélisation	114	53
BETENE P.L.: Société et Modernité, Cameroun	114	21
BOUEKASSA J.: Sectes au Congo et pastorale de l'Eglise	115	163
CHATAIGNÉ P.: Eglise d'origine, Instituts et Mission universelle	117	395
CLAVERIE P.: Plaidoyer pour le respect	116	323
CORMIER J.: J'ai changé de mission	117	421
GADILLE J.: Héritage missionnaire en Afrique francophone	114	86
GROOTAERS J.: «Christifideles laici»: une étude critique	116	294
GUILLAUMIN A.: Réflexion critique ou influence marxiste? sur «Afriques indociles» d'A. Mbembe	116	311
HODÉE P.: Eglise «en état de synode»: Tahiti-Polynésie	116	258
HOLLANDE P.: Mission autrement et ensemble	117	411
FERNANDEZ A.S.: Vers une Eglise de participation: la Malaisie	116	247
LE CABELLEC P.: Un cas typique, la secte de Moon	115	150
MAGESA L.: Pour une mission inculturée: Eglise d'Afrique Orientale	116	270
MANHAEGHE E.: L'évolution d'une présence (missionnaires de Scheut) en Afrique ..	117	380
NGINDU MUSHETE A.: L'Eglise d'Afrique à l'épreuve de la modernité	114	3
RASSINOUX J.: La modernité, c'est Jésus-Christ	114	32
PEETERS J.: Sectes et mouvements religieux en Afrique	115	177
SCHLEGEL J.L.: Modernité et Evangélisation	114	68
SEMPORÉ S.: L'afro-christianisme, un courant irréversible	115	193
ROY B.: «Une Eglise aux multiples saisons»: Canada	116	282
TEISSIER H.: Mission aux multiples fidélités: le contexte actuel	116	231
TILLARD J.M.R.: La catholicité de la mission	117	347
TORRES NEIVA A.: Vocation missionnaire selon les Constitutions de seize Instituts ..	117	365
VERNETIE J.: Le foisonnement des sectes, aujourd'hui	115	119
VEYRON M.C.: Eglise au Maroc	117	427

PRINCIPAUX AUTEURS RECENSÉS

F. Audiau	218	A.G. Guerrero	338	F. Mozzo-Counil	451
T.C. (Mgr) Bacani	336	F. Jacquin	445	G. Muchery	449
J.R. de Benoist	222	J. Jomier	219	P.T. Nwel	110
C. Boff	221	H. Küng	219	F. Partant	448
L. Boisvert	220	J. Lafrance	225	A. Peelman	333
J.D. Boucher	111	C. Lagarde	224	D. Perrot	447
P. Brasseur/P. Coulon	100	J. Lagarde	224	P. Rajoelina	335
L. Campeau	107	S. Lallemand	221	L. Rocher	339
F. Chergaoun	339	P. Lamy	108	L. Rooney	112
G. Cholvy/Y.M. Hilaire	334	C. Lima	108	B. Sesboué	217
G. Delbos	450	D.S. Lumar	224	P.M. Soubeyrand	339
R. Delville	112	P. McAuslan	451	J. Tavard	337
J.C. Dhôtel	446	J.P. Magnant	452	J. Thomas	446
S. Diakite	113	F. Marlière	331	B. Thagale	110
R. Faricy	112	C.M. Martini	226. 449	B. Ugeux	331
B. Forte	106	J. Masson	332	R. Vacquier	227
A. Gaudio	339	C. de Meester	106	G. Velasquez	108
M.F. Giraud	450	J. Mfoulou	448	C. Verschur	108
J.L. Gonzalez-Balado	226	C. Mondésert	217	J.P. Wiest	327
E. Grasso	338	I.J. Mosala	110	J.C. Zeltner	223

informations...

informations...

informations...

■ SESSION INTERDISCIPLINAIRE SUR LES RELIGIONS

L'Institut de Science et de Théologie des Religions (ISTR) propose en février 1990 une série de conférences sur différentes religions : hindouisme (C. Clementin-Ojha) ; bouddhisme (D. Gira), islam (M. Hayek), religions de la Chine (C. Kontler), dans le but de préciser comment elles pratiquent le dialogue des religions. Une dernière conférence portera sur le dialogue interreligieux vu à partir du catholicisme (C. Geffré).

Conférences, suivies de débat, de 20 à 22 h, les 6, 8, 13, 15 et 20 février. Entrée libre.
Lieu: Institut Catholique, 21, rue d'Assas, 75006 Paris.

■ ACTIVITÉS DU CENTRE THOMAS MORE

6 et 7 janvier	Où en est le psychodrame? (pour le centenaire de Moreno)
13 et 14 janvier	Didactique, pédagogie, sciences de l'éducation
27 et 28 janvier	Sur Fernand Deligny. Pédagogie pour le futur des enfants inadaptés
24 et 25 février	L'argument d'autorité dans la crise des prêtres ouvriers en 1954
3 mars	Paul Ricœur. Sur l'homme agissant et souffrant
16 et 17 mars	Colloque: écrire et publier l'histoire religieuse
24 et 25 mars	Le développement en question
26 et 27 avril	Enjeux sociaux de l'archéologie
30 avril	Philosophie et Bible

Centre Thomas More, La Tourette, BP 0105, 69591 L'Arbresle Cedex

■ COLLABORATION MISSIONNAIRE SUD-SUD - INDE

L'Institut d'études missionnaires Ishvani Kendra a organisé pour la première fois en Inde une session de formation destinée à tous les religieux désireux de s'engager dans l'apostolat en d'autres régions du monde.

Neuf sœurs et six séminaristes ont suivi ce programme et rejoindront ensuite des contrées aussi diverses que l'Amérique Latine, la Papouasie-Nouvelle Guinée, le Japon, Taïwan, Hong Kong. (*Inf. La Croix l'Événement du 24 août 1989*).

■ CULTURES ET FOI

Les cahiers «Cultures et Foi» entrent dans leur 21^e année de parution, avec un numéro centré sur des questions que se posent beaucoup de nos contemporains :

- Un pari à gagner : le dialogue dans l'Eglise catholique (François Fournier).
- Est-il nécessaire de croire en Dieu pour vivre l'Evangile? (C. Vaultier, C. Souchon).
- Le sommet des sept peuples parmi les plus pauvres.
- Une législation d'apartheid dans l'Etat d'Israël.

Cahier n° 132. Cultures et Foi, 5, rue Sainte-Hélène, 69002 Lyon, 30 F.

◆ **Aux lecteurs du n° 116 :** nous avons constaté que certains cahiers avaient souffert : pages blanches ou pages manquantes. Ayez la bonté de nous signaler si vous avez été mal servi : nous vous adresserons un numéro neuf complet.